
10
18
domaine étranger
E. M. Forster
Quelle importance ?

E.M. FORSTER

QUELLE IMPORTANCE ?

et autres nouvelles

ÉDITIONS 10/18

Traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

QUELLE IMPORTANCE ?
UNE MORALITE

(What does it Matter ? A Morality)

Avant la guerre civile, la Pottibakie était un membre comme les autres du Comité des Nations. Elle érigeait des barrières douanières, violait des traités, persécutait des minorités, pratiquait l'obstruction lors des conférences, sauf lorsqu'elle était convaincue qu'aucune solution satisfaisante ne pouvait être atteinte. Elle mit ensuite toutes ses forces au service de la paix. Elle avait un soldat inconnu, une salve nationale, des timbres-poste commémoratifs, une paysannerie spécifique, des routes à grande circulation ; son emblème était un chien dans un jeu de quilles, son uniforme était gris-prune. En tous ces points, elle ressemblait beaucoup à ses voisins, et sa capitale pouvait facilement être confondue avec Bucarest ou Varsovie, erreur fréquente au demeurant. Son président (car c'était une république) était le Dr Boniface Schpiltz, le Comte Waghaghren (car elle avait conservé son aristocratie) était chef de la police, quant à Mme Sonia Rodoconduco, elle était la maîtresse du Dr Schpiltz (car il n'était qu'un homme).

Cette liaison peut-elle avoir été à l'origine du bouleversement stupéfiant qui est survenu – un bouleversement qui a conduit à l'isolement complet d'un Etat souverain ? Il n'est pas rare que les présidents aient des maîtresses, cela fait partie de la constitution qu'ils ont héritée de Paris, et le Dr Schpiltz faisait un président idéal, avec sa longue barbiche brune mouchetée de gris, et son petit bedon protubérant. Mme Rodoconduco, en tant qu'actrice, d'ailleurs fort mauvaise, remplissait elle aussi son rôle. Elle était extravagante, dotée d'un caractère aussi noble qu'hystérique, et Bopp (car c'était le surnom que toutes les dames lui donnaient) était sans cesse sur des charbons ardents, tant il redoutait ses actes capricieux. Elle habitait une ravissante villa sur les rives du Lac Lago.

Le Comte Waghaghren, en réalité, désirait la chute du Président, et ce que le Comte désirait se produisait toujours, car il était puissant et dénué de scrupules. Il désirait cette chute pour certaines raisons de *haute politique*(*) qu'ont ensuite

obscurcies divers événements – peut-être était-il royaliste, peut-être était-ce un traître ou bien un patriote, peut-être était-il envoyé par cette sinistre organisation internationale de l'Elan Bleu qui tient, dit-on, ses séances aux Açores. Rien ne sert de s'interroger. Contentons-nous de savoir qu'il avait décidé, dans le cadre de sa machination, de semer la discorde entre le mari et la femme. Mme Schpiltz comptant de nombreux financiers dans sa famille, un scandale risquait fort de provoquer de graves fluctuations sur le marché boursier.

Son complot fut facile à monter. Il écrivit une fausse lettre de Mme Rodoconduco adressée à Mme Schpiltz, invitant cette dernière à venir à la ravissante Villa Lago à une certaine heure un certain jour ; il intercepta la réponse de Mme Schpiltz acceptant l'invitation, et s'arrangea pour que le Président et sa maîtresse soient surpris dans une situation compromettante au moment de sa visite. Tout marcha à la perfection. Le gendarme en faction devant la villa omit (conformément à la consigne) de déclencher la salve nationale quand arriva l'épouse du Président ; comme par erreur, les serviteurs (soudoyés) conduisirent Mme Schpiltz jusqu'à la chambre à coucher Aphrodite, et là elle découvrit son mari en pyjama rose-pêche dans les bras d'une Mme Rodoconduco en déshabillé lilas.

Mme Rodoconduco piqua une crise de nerfs, espérant ainsi noyer le poisson. Elle hurla et elle tempêta, tandis que le microphone du Comte Waghaghren, dissimulé sous les oreillers de dentelle, transmettait la moindre de ces vibrations jusqu'à son cabinet particulier. Le Président mit lui aussi le paquet. Il commença par prétendre qu'il n'était pas là, puis il reprocha à sa femme son indiscrétion et à sa maîtresse son impudeur, alors que lui – lui, il était un homme, avec une moralité qui lui appartenait. « Je suis un homme, ha ha ! » et il essaya de croiser les bras. Pan ! Cette impudence lui valut une beigne de Mme Rodoconduco. Tout se déroulait à merveille, hormis le manque de coopération de Mme Schpiltz, qui avait sursauté en entrant dans la pièce et s'était exclamée « Bopp Bopp Bopp », puis n'avait plus rien dit. Elle contemplait les amants sans animosité et sans amusement, manifestant parfois une légère inquiétude lorsque ceux-ci échangeaient des coups, mais ne prenant pas la peine d'intervenir. Elle profita d'une trêve pour déclarer d'un ton vaguement timide : « Madame… madame, j'ai faim », et n'obtenant pour toute réponse qu'un regard atone, elle ajouta : « Vous m'avez invitée pour le *goûter**, n'est-ce pas ?

— Certainement pas. Allez, dehors ! » hurla Mme Rodoconduco. Mais, lisant une réelle déception sur le visage de sa visiteuse, elle reprit : « Bon, d'accord, s'il vous faut manger, vous mangerez. »

Les domestiques conduisirent alors Mme Schpiltz dans un autre appartement, où un *goûter*[*] pour deux était déjà préparé. Elle se précipita dessus, et Mme Rodoconduco la suivit en lui faisant d'un air bourru les honneurs de son logis. Il ne fut fait aucune allusion à la chambre Aphrodite, le Président s'était esquivé, et bien que l'hôtesse fût très nerveuse et dès lors très incivile, elle finit par se détendre en la présence d'une telle apathie ; les deux femmes passèrent donc un long moment à bavarder de divers sujets d'ordre intellectuel.

N'ayant pas l'habitude des incidents sans conséquence, le Comte s'attendait à voir débarquer chez lui l'une ou l'autre dame en pleurs ; il se pouvait aussi que le Président lui-même vienne, d'homme à homme, solliciter ses conseils pour un petit problème privé. Ils seraient alors tombés dans ses rets. Mais rien ne se produisit. Quelques fonctionnaires et quelques laquais avaient été mis dans la confidence, mais c'était tout. Il allait devoir imaginer autre chose pour mettre en branle le processus.

On se souvient peut-être qu'il y avait un gendarme de faction cet après-midi-là devant la Villa Lago. Ce dernier, au cours de son rapport habituel, signala que le Président lui avait fait un clin d'œil avant de s'en aller.

« Vous lui avez rendu son clin d'œil ?

— Oh non, monsieur le Comte. »

Le Comte lui confisqua une semaine de solde, et un ordre fut communiqué à tous les soldats selon lequel, quand le Président de la République leur faisait un clin d'œil, ils devaient le lui rendre.

L'ordre ne fut d'aucun effet car il était fondé sur une méprise. Il était vrai que le Président avait cligné de l'œil en s'en allant, mais pour la seule raison qu'une poussière le gênait. Il pensait à ces dames et à leur *goûter*[*], nullement aux gendarmes. Déconcerté par le regard désormais impassible du Président, le Comte Waghaghren réitéra sa consigne sous une forme plus draconienne : tous les soldats devaient dorénavant cligner de l'œil sans attendre. Cette mesure, une fois encore, ne fut d'aucun effet. On ne voit que ce que l'on cherche, et le Dr Schpiltz, bien que pointilleux sur le chapitre des uniformes, se montrait complètement indifférent à ceux qui les portent. Ce fut sa femme qui l'éclaira. « Oh Bopp, s'exclama-t-elle lors d'une revue, regarde le tic qu'ont ces pauvres policiers. » Une fois qu'il l'eut remarqué, il en déduisit que ce tic devait faire à présent partie de la salve nationale. Il n'aimait pas les innovations au sujet desquelles il n'avait pas été consulté, et s'apprêtait à publier une note de service, lorsqu'il constata que ce tic oculaire s'accompagnait dans certains cas d'un sourire espiègle. Ce détail le mit sur la voie. Il avait observé la même association

sur le visage de petites modistes et autres cousettes aux mœurs légères, et il en tira la seule conclusion possible : les policiers lui faisaient de l'œil.

Une telle audace réclamait un blâme. Mais avant de l'établir il attendit d'être sûr. Rien ne pressait. Il pouvait jouer au chat et à la souris si le cœur lui en disait, et il s'amusa en effet à regarder les forces de l'ordre s'adonner à leurs futilités. Il ne leur rendait jamais leur clin d'œil, oh non, il demeurait toujours impassible et correct, et puis : « Je suis un homme, ha ha, pas de danger de ce côté-là pour *moi* ! » disait-il en tirant sur sa barbiche brune. Ses promenades en voiture à travers sa capitale se firent plus animées, et il commença à comparer les méthodes des officiers supérieurs avec celles des subalternes. La façon dont un jeune paysan, son uniforme endossé de frais, hésitait à baisser la paupière, mais la baissait quand même comme s'il avait pu le faire bien plus franchement, était d'un comique indescriptible. Il prit de plus en plus de plaisir à sa découverte, découverte que même sa femme ne partageait plus à présent, car son esprit ressemblait à une passoire et elle avait complètement oublié l'affaire en question.

Un jour il se trouva faire un petit tour dans le Parc de la Victoire. Ce superbe parc constitue un lieu de détente très prisé des Pottibakiens de tout poil, et il était de, son devoir, en tant que premier citoyen de l'Etat, d'aller s'y promener de temps en temps. « Regardez, disaient les gens, voilà le Président qui contourne le kiosque à musique ! Il tient un journal à la main, exactement comme vous et moi ! Merveilleux ! » Mais ce fut dans un coin plus paisible du parc qu'il tomba tout à coup sur un gendarme à cheval incroyablement beau, et à peine avait-il réfléchi qu'il lui avait déjà rendu son clin d'œil. L'homme, qui était très jeune, lui adressa un sourire charmant, et feignit d'avoir des ennuis avec son cheval. L'incident aboutit à une brève conversation. Celle-ci n'alla pas bien loin, vu qu'on attendait le Ministre de Bessarabie, mais elle comprit toutefois quelques caresses présidentielles sur le col du cheval, et une légère inclinaison vers l'avant de la part du cavalier. « Mirko, Votre Excellence, Mirko Bolnovitch. Oui. » Tout cela était bien joli, mais où ? Certainement pas dans le parc, et il ne pouvait risquer davantage de tension avec sa femme. La République tire grande gloire de loger son président dans des conditions d'inconfort préhistorique, et le n° 100, Browning Street ne possède même pas d'entrée de service. Le petit salon se trouve à gauche de la porte, la salle de classe à droite, et Mme Schpiltz ou ses demoiselles d'honneur voient tous les gens qui entrent. Pas là-bas, donc, ni nulle part ailleurs, en fait. Il s'éloigna en toute hâte.

Après son entretien avec le Ministre bessarabe il reçut une lettre de Mme Rodoconduco. Ils s'étaient à peine vus depuis la gifle qu'elle lui avait

flanquée, mais il était tacitement entendu qu'ils ne rompraient pas. Et voilà qu'elle lui écrivait sur un papier bordé du noir le plus profond, pour lui faire part de la mort de son frère, un romancier réaliste à qui elle était grandement attachée. Elle devait se rendre immédiatement sur les terres de celui-ci, au cas où ses neveux interpréteraient le testament dans le mauvais sens. Cette tâche, en plus des obsèques, la retiendrait au moins une semaine, mais à son retour elle espérait bien voir son Bopp, et s'excuser de son regrettable esclandre. Une lettre pas désagréable, dans l'ensemble. Sa maîtresse voulait de l'argent – eh quoi, il y avait longtemps qu'il s'était fait une raison. Elle parlait de bon goût et de retenue – oh, pour ça, elle en faisait preuve au moins autant que Mme Schpiltz ! – et elle laissait entendre que même si elle comptait bien respecter le bon goût dans son deuil, il ne fallait pas compter sur sa retenue. Un *ménage à trois*[*] : est-ce impossible lorsque les personnes concernées sont toutes trois plutôt exceptionnelles ? Pour terminer, elle lui demandait une faveur. Tout le personnel de la Villa Lago ayant été congédié par suite de sa traîtrise, elle avait besoin de quelqu'un pour surveiller les nouveaux domestiques pendant son absence. Aurait-il la bonté de passer à l'improviste un après-midi… disons, vendredi ?

Il répondit aimablement, présenta ses condoléances, joignit un chèque à sa lettre, déclara qu'il débarquerait à la villa le vendredi suivant à trois heures sous prétexte de se baigner, nourrissait lui aussi de grands espoirs quant aux possibilités d'un *ménage à trois*[*]. Elle répondit à cette missive depuis le domaine familial. Elle avait, disait-elle, reçu son mot juste avant de partir ; elle avait par ailleurs été profondément sensible à l'envoi qui l'accompagnait, quoique la perte d'un frère ne pût jamais être réparée, et si seulement Mme Schpiltz voulait bien envisager de la recevoir un jour… Puis elle évoqua le chagrin des tenanciers du domaine et la conduite de ses neveux, correcte jusqu'ici, la cérémonie dans la petite église plantée sur les hauteurs, le corbillard, les couronnes de fleurs alpestres…

Toujours occupé par l'affaire bessarabe, le Dr Schpiltz ne pensait plus au vendredi quand sa secrétaire le lui rappela. Alors, à trois heures précises, il se rendit à la villa déserte. Par un incroyable hasard, son ami le gendarme rencontré dans le parc était de garde. Il avait à peine pensé à lui depuis lors, mais à présent c'était comme si toutes ses pensées lui avaient été consacrées. Il eut envie de le saluer, mais c'était impossible avec le nouveau majordome qui s'inclinait et qui lui demandait s'il avait bien fait, en l'absence de Madame la Baronne, de recouvrir les consoles avec de la toile de hollande marron. Tournant les talons, il inspecta la villa avec mauvaise humeur. Elle ne l'avait jamais aussi peu séduit, et la chambre Aphrodite lui répugnait. Tous ces froufrous et tous ces frais étaient-

ils, comme Sonia le prétendait, véritablement nécessaires pour l'amour ? Elle passait son temps à parler d'amour et à envoyer des factures. Il sortit sur un balcon pour entrevoir une fois encore le splendide cavalier, mais le jeune homme, de manière fort exaspérante, regardait dans toutes les directions sauf vers le haut, et le Président n'osa pas tousser. Madame la Baronne serait-elle d'accord pour qu'on fasse retapisser le mobilier de la salle à manger en beige-banane ? Oui, s'il la connaissait un tant soit peu, sans doute. Puis il déclara qu'il devait réexaminer les hortensias qui ornaient le porche. Le gendarme, modèle de virilité pottibakienne, demeura complètement immobile : tout clin d'œil à présent banni, il rayonnait littéralement dans son uniforme gris-prune. Quelle magnifique assiette il avait ! Un joyeux bavardage, conçu pour embobiner le jeune homme, ne fit pas naître le moindre sourire sur ses lèvres puissantes. Alarmé par le ton flûté de sa propre voix, le Dr Schpiltz se retira, plus émoustillé que jamais. A présent il ne saurait jamais ce qui se passe quand deux hommes… et quelle leçon cela aurait pu être avec un tel professeur… Bon, bon, il n'avait plus qu'à prendre son bain et à s'en aller, peut-être cela valait-il mieux.

La salle de bains de la Villa Lago constitue un véritable triomphe de l'art vénitien. Divans et appareils de gymnastique s'y mêlent indissolublement. On peut y accéder depuis la maison aussi bien que depuis la rive du lac, où de grandes portes coulissantes s'ouvrent sur un escalier de marbre menant à la plage privée de Mme Rodoconduco. La vue échappe à toute description ; les poètes ont chanté des hymnes à sa gloire : les rhododendrons, les azalées, les bougainvillées, les eaux bleues du lac, et à l'autre bout, tout juste visible à travers la brume estivale, le grand rocher de Praz, où les Pottibakiens, avant l'introduction du Christianisme, procédaient au sacrifice de leurs animaux domestiques… Mais la vue ne procura aucun plaisir au Président, pas même lorsqu'un avion survola le lac. Plus rien ne semblait valoir la peine. Brandissant son costume de bain, il s'apprêtait à l'enfiler, lorsqu'il entendit un bruit de galets qu'on piétine, et que le gendarme surgit dans la petite crique ; descendant de cheval, il gravit les marches à grand fracas, ôta un de ses gants à crispin et lui serra la main.

Le Président fronça les sourcils : cette réaction étant souvent signe de joie chez les personnes d'âge mûr, c'est ainsi qu'elle fut comprise. « Votre Excellence… à votre service. Voilà… Mon inspecteur en chef a regagné la ville : c'est un idiot. » Il referma les portes coulissantes auxquelles il mit le loquet. « Excusez-moi… » Il accrocha son casque à pointe à côté du chapeau de Mme Rodoconduco. « Excusez-moi, là encore… » Il déboucla son ceinturon. S'asseyant sur un canapé, tellement moelleux que cela le fit rire, il enleva ses

guêtres ainsi que ses bottes. « Ben dites donc, en voilà une pièce ravissante ! c'est mieux que le Parc de la Victoire. »

Le Dr Schpiltz était incapable de parler. Sa bouche s'ouvrait et se refermait tel le bec d'un oiseau.

« Vous avez pensé à moi depuis ?

— Euh… Oui.

— Je ne vous crois pas. Comment je m'appelle ? »

Le Président ne put retrouver son nom.

« Mirko. Mirko Bolnovitch. Ben dites donc ! » Il avait remarqué les barres parallèles. « Elles me serviront de cheval. Ben dites donc ! » II avait vu le trapèze. Le Dr Schpiltz verrouilla la porte côté maison. « Je m'en charge, Votre Excellence, ne vous dérangez pas. » Et d'un geste trop prompt pour être aperçu, il la déverrouilla. « A présent vous me tenez en votre pouvoir. »

« Je crois plutôt que c'est vous, protesta le Président en le contemplant avec plus de hardiesse.

— Je n'ai que dix-huit ans. On y va ?

— Vous venez d'au-delà de Praz, n'est-ce pas, Mirko ?

— Oui. Comment l'avez-vous deviné ? A mon accent ? Ou à quelque chose d'autre ? » Il continuait à se déshabiller. L'uniforme, propriété de l'Etat, était à présent soigneusement plié. « Mon tricot de corps. » Il le fit passer au-dessus de sa tête. « Mon caleçon…

— Eh bien ?

— Eh bien ? Jamais content ? » Il s'en débarrassa en souriant et grimpa d'un bond sur le trapèze. « Est-ce que je vous plais là-haut ?

— Vous êtes bien trop loin !

— Oh, mais montez donc, Votre Excellence, venez me rejoindre !

— Non, merci, Mirko, pas à mon âge !

— Voyez, c'est très facile, agrippez-vous à ce que vous voulez, il suffit de se balancer. » La lumière, qui filtrait à travers les longs rideaux orangés, caressait ses reins et son dos. « On a moins chaud quand on n'a pas de vêtements », dit-il. Ce n'était pas flagrant. « Voilà, j'ai échauffé tous mes muscles, à part… » Il était assis à califourchon sur les barres parallèles.

Le Président de la République marcha alors vers son destin. Il sentit qu'on lui arrachait prestement son pince-nez. « Maintenant vous ne pouvez plus voir

combien je suis laid.

— Mirko, vous, laid… » Il tomba dans le piège en titubant, et ses mâchoires se refermèrent sur lui.

« Hé, vous êtes bien pressé ! s’esclaffa le jeune homme. Montez d’abord faire un peu de gymnastique avec moi. Les affaires avant le plaisir.

— J’aimerais mieux pas, je risque de tomber, mon cher enfant.

— Mais non, mais non, très cher enfantis-sime. »

Contre toute prudence, le Dr Schpiltz grimpa sur les barres parallèles. Il ne tarda pas à se prendre au jeu. Dieu sait ce qu’il dut endurer, comme il fut trituré et pincé. Il avait l’impression d’être un bébé singe, qu’on égratigne et qu’on malmène dans les hautes branches d’un arbre. La science de la chambrée, les élans passionnés des écuries, les instincts primitifs de la campagne, l’intervention des barres parallèles et la constitution mal adaptée du Dr Schpiltz : tous ces éléments se rassemblèrent pour former une combinaison assez insolite, et c’est au moment de cette conjonction que la porte s’ouvrit et que Mme Rodoconduco entra dans la pièce, suivie du ministre bessarabe.

« Nous avons ici… », expliquait-elle.

Ni le Président ni le gendarme ne l’entendirent.

« Nous avons ici… nous avons… »

Le Ministre de Bessarabie s’éclipsa. Mirko, alerté, lâcha les barres et les deux hommes dégringolèrent sur un matelas. Mme Rodoconduco était tellement hébétée qu’elle n’arriva même pas à crier. Elle demeura un moment figée dans une stupeur fébrile, mais lorsqu’elle prit enfin la parole ce fut sur le ton le plus naturel. « Bopp, oh Bopp, Bopp ! » fit-elle.

Entendant ces mots, il dressa vers elle une barbiche lamentable. « Toi, Jézabel ! Pourquoi n’es-tu pas aux obsèques ? siffla-t-il.

— Les obsèques de qui ? s’écria-t-elle dans sa robe de taffetas rouge feu, d’une coupe très Titien.

— Celles de ton frère.

— Alekko ? Il est vivant.

— Comment oses-tu me contredire ? Il est mort. Oh… oh… Tu m’as écrit deux fois pour me parler de ses funérailles.

— Jamais de la vie, Bopp, jamais de la vie. » Affolée, elle ramassa une serviette de bain qu’elle jeta sur le couple. Sous cet aspect massif, ils offraient un spectacle moins affligeant.

« Scandaleux ! Incroyable ! Et je t’ai répondu en t’envoyant un chèque pour le deuil.

— Je n’ai pas reçu de chèque, protesta-t-elle. Il y a là quelque chose de très louche.

— Oui, tout ce qui te préoccupe, ce sont les chèques ! Et d’abord, qu’est-ce que tu fais ici ?

— Mais enfin, ton coup de téléphone ! répondit-elle les larmes aux yeux. Tu m’as appelée ce matin en me demandant d’être ici à 3 h 30 au cas où le Ministre de Bessarabie passerait.

— Je ne t’ai jamais appelée. Encore des mensonges.

— Tu m’as appelée, mon cher, je t’assure, j’ai moi-même répondu au téléphone, et le Ministre a dit que tu l’avais appelé lui aussi.

— Le Ministre ? Seigneur ! Quand doit-il venir ?

— Il est venu et il est reparti.

— Non… oh Sonia, il n’a pas…

— Si, et sa femme était avec lui, pour admirer la vue, et voilà la vue à laquelle ils ont eu droit ! Ma villa. Ma Villa Lago. Eh bien, c’est la fin de ma pauvre carrière. Je ne pourrai jamais remonter sur scène.

— Moi, je risque de ne jamais la quitter, déclara lentement le Dr Schpiltz. J’entrerai dans l’histoire comme le président qui… oh, que peuvent dire même les historiens ? Je démissionnerai demain, mais ce sera là le commencement, non la fin. Est-ce que je pourrai franchir la frontière ? Est-ce qu’un avion… ? Comment diable as-tu fait pour ouvrir la porte ?

— Elle n’était pas verrouillée.

— Pas verrouillée ? Mais je l’avais fermée à clé moi-même !

— Je pense que nous avons tous deux été ensorcelés », dit-elle en se voilant les yeux. Elle se comportait merveilleusement bien ; c’était une de ces femmes qui se conduisent bien et mal tour à tour. Le Président, qui commençait à croire en sa sincérité, sentait la honte l’envahir.

« Je sais qu’en ce qui me concerne je l’ai été. Au nom du ciel, qu’est-ce qui m’a pris ? Quand je regarde autour de moi » – il sortit la tête de la serviette – « quand je pense à ce que j’étais il y a une heure, j’en viens à me demander, Sonia, si ces contes de fée que tu me racontais jadis ne sont pas vrais, si des hommes ne peuvent pas être changés en bêtes… ;

— Ah ! l’interrompit-elle en apercevant le j casque à pointe accroché à côté de son chapeau. Je comprends toute l’histoire ! Il y a du Waghaghren là-dessous !

— Euh, je ne crois pas…, nia-t-il mollement.

— C’est un de ses pièges.

— Un piège ? Mais comment nous en tendrait-il un ?

— Qui sait comment ou pourquoi le Comte fait les choses ? Nous savons seulement qu’il les fait. Voyons, es-tu absolument sûr que tu avais verrouillé la porte donnant sur la villa ?

— Absolument, parce que ce garçon… parce qu’il… ». Le Président marqua une pause et s’écria : « Mirko ! Tu n’es pas ici sur l’ordre de quelqu’un, n’est-ce pas ? »

Allongé sur le matelas, Mirko rêvassait, délicieusement alangui. Il avait exécuté les instructions de son officier supérieur, assouvi les désirs d’un charmant vieux monsieur, et passé lui-même un très agréable moment. Il ne comprit nullement pourquoi, lorsque la question du Président fut répétée, il reçut un coup de pied. Il éclata de rire et fit la réponse sur laquelle repose toute l’histoire de la Pottibakie. S’il avait répondu : « En effet, je suis ici sur l’ordre de quelqu’un », ou si, agissant sur l’ordre de quelqu’un, il avait répondu : « Non », son pays ferait encore partie de la Courtoisie Internationale. Mais il fit la réponse qui est aujourd’hui gravée sur sa statue. Il répondit : « Quelle importance ça a ? »

« Tu ne vas pas tarder à apprendre l’importance que ça a, répliqua le Président. Sonia, ayez l’obligeance de sonner. » Mme Rodoconduco l’arrêta : « Non, ne sonnez pas. Nous avons trop à souffrir des communications à distance. De toute évidence, je vais devoir l’interroger moi-même. » Elle leva les yeux vers le trapèze. « Vous ! Vous là par terre, vous avez bien reconnu auprès de Son Excellence que vous êtes un agent *provocateur** ? »

Calant son menton sur ses poings, Mirko acquiesça : « Gracieuse dame, cela est vrai. Mais Son Excellence se comporte elle aussi de manière provocante. Quand je l’ai appâté dans le parc, j’ai songé en moi-même : “Ça promet d’être amusant.” Je ne suis qu’un paysan, et nous autres paysans ne voyons pas le mal qu’il y a à s’amuser un peu. Vous et Son Excellence et le chef de la police êtes plus avisés, mais nous autres paysans avons un proverbe : “Tirer un petit coup ne compte pas.”

— Ce qui signifie, je vous prie ?

— Oh, peu importe, Sonia, ne l'interrogez pas. Vous appartenez à des mondes trop différents.

— Vous devriez savoir ce que signifie tirer un coup, madame, si la moitié des choses qu'on raconte sur vous sont vraies. Quoi qu'il en soit, c'est une histoire religieuse. Elle traite du Jugement Dernier.

— Nous sommes libres-penseurs, la religion n'a aucun sens pour nous », déclara le Président. Mais Mirko poursuivit :

« Lors du Jugement Dernier, les Pottibakiens avaient une peur atroce, car ils avaient tous fait une chose que tous les trois nous avons faite et espérons bien refaire, Ils progressaient donc en une longue file, les nobles comme vous marchant en tête, les gens de mon espèce faisant la queue loin derrière. Nous attendions depuis je ne sais combien de temps quand de bruyantes exclamations de soulagement retentirent du côté de la Porte. Nous envoyâmes un messager découvrir ce qui s'était passé, et celui-ci revint en criant tout le long de la file : “Hourra ! Hourra ! Tirer un coup ne compte pas.” Pourquoi cela compterait-il, d'ailleurs ? Vous comprenez maintenant ?

— Je comprends que vous êtes le dernier des derniers, sinon le Comte ne vous emploierait pas, dit-elle. Aurez-vous la bonté de bien vouloir insérer cette remarque dans votre rapport ?

— Inutile, gracieuse dame, un microphone a déjà été installé.

— Où cela ? souffla le Président, interloqué.

— Ces nouveaux domestiques le savent certainement. Le majordome est un électricien du gouvernement.

— Tout ce que j'ai dit a donc été entendu ?

— Oui, ainsi que tous les bruits bizarres que vous avez faits. Mais enfin, quelle importance ça a ? C'était amusant. Oh, il y a des choses qui ont de l'importance, bien sûr, les récoltes, les vendanges ont beaucoup d'importance, et notre glorieuse Armée, notre armée de terre, notre marine et notre aviation, et se battre pour ses amis, et puis persécuter les juifs, mais n'est-ce pas tout ? Tenez, dans mon village où tout le monde se connaît et où le prêtre est le pire… Eh bien, quand mon oncle eut besoin d'une chèvre… »

Mais à ce moment-là la porte s'ouvrit et Mme Schpiltz pénétra dans la pièce. Avec son manteau d'alpaga et sa toque de confection maison, elle présentait un contraste saisissant aussi bien avec la serviette de bain de son mari qu'avec les splendeurs vénitiennes de Mme Rodoconduco, ou avec la nudité du gendarme. Comme lors de sa visite précédente, elle fut accueillie par des torrents de paroles

auxquelles elle ne sut que répondre. « Madame, madame, vagissait son hôtesse, nous sommes ruinés », et, sous les puissantes lamentations de la Baronne, on percevait le chant plaintif du Président : « Oh Charlotte, j'ai été d'une imprudence fatale. Pourquoi es-tu venue ?

— Parce que tu m'as téléphoné.

— Je t'ai téléphoné ? Jamais de la vie !

— Mais que s'est-il passé ? Tu n'as fait que te baigner.

— Madame, madame, ne l'interrogez pas davantage, c'est une chose trop affreuse, une chose qu'il ne pourrait jamais expliquer, une chose que même moi je… et que vous, avec vos pures conceptions à l'ancienne, votre noblesse, votre rigueur morale… Oh madame… et dans ma villa, en plus, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi… ma Villa Lago… Mais vous avez de l'influence dans les hautes sphères de la finance, utilisez-la sur-le-champ avant qu'il ne soit trop tard, allons vite nous réfugier dans une petite maison à *trois** avant que le Comte – qu'est-ce que je raconte ? Le Comte non seulement a entendu mais il entend encore ! Comte Waghaghren ! » Elle fit avec les bras des moulinets désordonnés. « Quelque part, un microphone !

— Moi j'adore la radio du moment que j'ai quelque chose à faire en même temps, déclara Mme Schpiltz.

— Charlotte ! Nous avons tout lieu de croire qu'un micro a été clandestinement posé ici, et que le Comte, dans son cabinet particulier, peut entendre tout ce qui se passe.

— Mais pourquoi ne devrait-il pas tout entendre ? Je trouve que c'est une excellente idée. C'est un homme tellement intelligent, je connaissais bien sa pauvre grand-mère. Je le revois en train de dire quand il était tout bambin : “Moi ze veux tout entendre.” Et nous, nous répondions : “Non, mon petit bébé, tu ne peux absolument pas.” Mais il savait et pas nous, et voilà que, grâce à cette merveilleuse invention, il le peut. C'est lui tout craché !

— Il a sans doute également fait poser la télévision.

— Ça aussi, c'est lui tout craché ! Il disait toujours, “Moi ze veux tout voir”, et maintenant il le peut. Franchement, je trouve que la science… Mais n'y a-t-il personne pour me dire ce qui s'est passé ?

— Moi je pourrais, dit Mirko.

— Charlotte, ne parle pas à cet homme ! Je te l'interdis !

— Excuse-moi, Bopp, mais je lui parlerai ; du reste, à en juger par les vêtements que j'aperçois sur le divan, il semble qu'il soit policier, et donc la personne qui convient. Alors, mon brave ?

— Madame, savez-vous, pour l'amour de Dieu, ce qu'est tirer un coup ?

— Mais bien sûr. Il n'y aurait pas de bébés sans cela. Naturellement que je le sais.

— Dieu soit loué ! Eh bien, Son Excellence voulait tirer un coup avec moi, mais il ignorait comment s'y prendre, alors je lui ai montré.

— C'est bien là toute l'histoire ?

— Oui.

— Jeune homme, vous n'avez pas offusqué mon mari avec des plaisanteries grossières, j'espère ?

— Seulement pour lui plaire.

— Et en ce qui vous concerne, êtes-vous satisfait ?

— Pas encore. Je veux lui montrer de nouveau.

— Pour ça, il va vous falloir attendre. Merci. » Se détournant de lui, elle s'adressa aux autres : « Bon, nous y voilà enfin. Je croyais que quelqu'un avait été blessé, et c'est simplement que deux personnes… je sais, on ne parle pas de ces choses, bien sûr, mais franchement… quelle importance ont-elles ?

— Ah ! s'écria Mirko. Enfin quelqu'un qui dit comme moi ! Quelle importance ça a ? » Et il poussa le cri qui n'allait pas tarder à déchirer la nation ; il le poussa avec une telle force et, en l'occurrence, si près du micro que le Comte Waghaghren tomba sans connaissance.

« Quelle importance ça a ? Eh bien, c'est une façon de voir les choses, j'imagine, commenta Mme Rodoconduco en examinant ses ongles.

— C'est l'unique façon, décréta le Président.

C'est essentiel pour une société stable. Mais aucun gouvernement n'y a jamais pensé, et nous l'avons découvert trop tard. »

Il n'était pas trop tard, vu que le Comte demeura évanoui le reste de la journée. Comploteur hors pair, il n'autorisait personne à le relayer dans ses projets, et lorsqu'il revint finalement à lui le célèbre Manifeste avait été établi et apposé sur les principaux édifices publics de la capitale. Il était rédigé en ces termes :

Chers concitoyens ! Etant donné que vous vous intéressez tous à la vie privée des grands, nous tenons à vous informer que nous avons eu tous trois des rapports charnels avec le Président de la République, et espérons bien récidiver.

Charlotte Schpiltz (femme au foyer)

Sonia Rodoconduco (artiste)

Mirko Bolnovitch (gendarme)

La formulation du Manifeste fit l'objet d'un débat. Mme Rodoconduco souhaitait qu'on y fît référence au pouvoir irrésistible et ennoblissant de l'amour, Mirko voulait quelque chose de plus populaire. Ces deux propositions furent rejetées. Le Manifeste fut publié dans les journaux du soir et donna lieu à des questions à la fois au Sénat et à la Chambre des Députés. Le Ministère, ne pouvant répondre aux questions, démissionna. Le Président dérogea alors à son état et s'adressa aux deux chambres. Il commença par rendre un hommage enflammé au Comte Waghaghren, dont l'organisation avait désormais atteint un tel degré de perfectionnement que non seulement les actions privées de chaque citoyen, mais aussi ses pensées, seraient bientôt enregistrées automatiquement. « J'ai par conséquent l'intention, continua-t-il, de former un Ministère de toutes les Moralités, qui seul pourra résister à une telle rigueur d'examen, et dont le premier devoir, dès qu'il entrera en fonction, sera de me destituer. Une fois destitué, je pourrai être arrêté et poursuivi conformément à notre Code Criminel, qui, nous en sommes souvent convenus, est le plus admirable d'Europe de l'Est. A moins que je ne sois pas poursuivi du tout, et que mon cas soit sommairement expédié, comme celui d'un des signataires du Manifeste, qui a été condamné à six ans de mines pour avoir abandonné son cheval. Les deux autres signataires sont encore en liberté, mais ne devraient pas le rester très longtemps. »

On assista, au terme de son discours, à des scènes inénarrables, en particulier au Sénat, où des vieillards se levèrent pour débiter leurs aveux pendant des heures, sans qu'on puisse les arrêter. La Chambre des Députés conserva une attitude plus guindée, mais on entendit des cris de « Le fouet est trop doux ! », auxquels répondirent, plus faiblement, d'autres cris de « Fouettez-moi ! » Personne n'osa s'emparer du pouvoir, en raison de l'éloge dithyrambique ; que le Président avait fait de la police, et il continua à gouverner en dictateur jusqu'à ce qu'éclate la guerre civile.

Il est aujourd'hui redevenu dictateur, mais étant donné que tous les Etats, Bessarabie en tête, ont rompu leurs relations diplomatiques avec la Pottibakie, il est extrêmement difficile d'avoir des nouvelles de ce pays. Les visas sont refusés, et le rapide international qui traverse le territoire est équipé de vitres

dépolies. De temps à autre une carte postale du Monument Bolnovitch tombe d'un avion, mais contrairement à la plupart des peuples patriotes les Pottibakiens semblent faire preuve de réserve. Ils labourent la terre et ont acquis un véritable sens artistique, et on raconte qu'ils disposent à présent d'une littérature de qualité où il est très peu question de sexe. C'est une nouveauté déconcertante, tout comme l'indissolubilité du mariage – un principe pour lequel, dans d'autres pays, l'Eglise s'est battue en vain. Galvanisée par son triomphe, l'Eglise est à présent corps et âme avec la nation, et l'Archimandrite de Praz, quand il ne les a pas déclarés altérés, a réinterprété certains passages des Ecritures. Il demeure dans ce domaine nombre de points obscurs : tous les enchaînements de l'argumentation ne nous ont pas été exposés, et étant donné que nous ne pouvons avoir accès aux romans d'Alekko, nous ne pouvons pas non plus reconstituer les différentes étapes par lesquelles les élans naturels des hommes ont été convertis en mérites nationaux. Il semble, toutefois, qu'il y ait eu trois phases : dans un premier temps, les Pottibakiens eurent honte d'agir comme il leur plaisait, ensuite ils revendiquèrent agressivement ce droit, et aujourd'hui ils agissent comme il leur plaît. Là-dessus, je dois les abandonner. Nous entendrons fort peu parler d'eux à l'avenir, les puissances environnantes n'osant leur faire la guerre. A les en croire – et elles ont peut-être raison –, le pays est devenu tellement contagieux que s'il était annexé il ne ferait qu'étendre son territoire.

Et le Comte, dans tout cela ? Certaines rumeurs nous sont parvenues. Il participa à la guerre civile, fut fait prisonnier, et il fallut décider de son châtiment. Mirko voulait qu'on l'envoie dans les mines, Sonia qu'on le fouette, le Président qu'on le bannisse ; mais ce fut Mme Schpiltz qui se montra la plus cruelle d'entre eux. « Le pauvre bougre, je ne vois vraiment pas ce qu'il a fait, dit-elle. Qu'on le laisse donc continuer à faire ce qu'il faisait. » On suivit son conseil : le Comte a été rétabli dans son ancien ministère, qu'on a rebaptisé l'Asile d'Aliénés, et dont il est l'unique pensionnaire. Là, trônant solitaire au milieu des équipements les plus modernes, il entend, voit, goûte et renifle ses concitoyens, puis répertorie les résultats. Les jours fériés, son cabinet particulier (aujourd'hui sa cellule) est ouvert au public, et reçoit la visite d'un défilé ininterrompu de Pottibakiens souriants, qui essaient de se représenter l'époque où ce genre de choses avait de l'importance, et qui ressortent en pouffant de rire.

L’ANNEXE CLASSIQUE

(The Classical Annex)

Le Musée Municipal de Bigglesmouth n’était pas très riche en pièces grecques et romaines, et le Conservateur négligeait quelque peu la division connue sous le nom d’Annexe Classique. Imaginez dès lors sa mauvaise conscience quand, par un triste après-midi, juste au moment où le musée fermait, le gardien entra dans son bureau pour lui annoncer qu’il y avait eu de la casse dans ce secteur. C’était comme d’apprendre la mort d’un parent certes méritant mais absolument assommant. « Pas le sarcophage paléochrétien ? s’enquit-il, espérant secrètement que ce fût le cas.

— Non, pas le sarcophage, pas plus que le nu, non, seulement des objets mineurs.

— Des objets ? Quoi ? Il y a eu plusieurs choses de cassées ?

— Eh bien, monsieur, pour être tout à fait franc, il s’agit de deux terres cuites de la Vitrine A.

— Pas la statuette de Tanagra ? » s’écria-t-il avec une émotion grandissante.

Le gardien s’empressa de lui assurer qu’un des articles endommagés n’était pas le Tanagra — tout le monde savait la valeur qu’elle avait. L’autre, par contre, si.

« La plus belle chose de la salle… la seul belle chose qu’elle contienne. Comment diable est-ce arrivé ? Vous vous appuyiez sur la vitrine ? Vous désigniez la statuette au public ? »

Le gardien s’indigna. Il ne l’avait certainement pas indiquée au public. Il n’y avait jamais de public dans l’Annexe Classique.

« Quand l’accident est-il survenu ?

— Je ne saurais dire, Monsieur.

— Ah, non ? Cela signifie que vous n’avez pas effectué vos rondes comme il convient. »

Etouffant toute critique, hormis les reproches émanant de sa propre conscience, le Conservateur ramassa vivement ses clés et partit à examiner les dégâts. En traversant le hall du musée qu'ornait une frise intitulée L'Amour Maternel, il dépassa l'exceptionnelle série de barattes en bois retrouvées dans le lit de la Biggle, ainsi que la reconstitution de la Pompe Municipale. Derrière, il y avait l'Art Moderne. Au-delà de l'Art Moderne, on trouvait l'Annexe Classique. C'était de loin la salle la moins séduisante du musée — mal ventilée, mal éclairée, et pas très propre. Il déverrouilla la Vitrine A. Héla, deux fois hélas ! La Tanagra, une charmante fillette, était tombée, socle et tout le reste, ébréchant son ravissant couvre-chef. L'autre statuette — un machin étrusque avec une barbe — avait souffert davantage encore, mais cela n'avait aucune importance, le Conseil Municipal ayant appris qu'il ne valait pas grand-chose.

« Vous pouvez partir maintenant, dit-il au gardien, je sortirai après vous. Et vous feriez mieux de réfléchir à ce que vous comptez dire à la Commission jeudi. Voyez ! Il y a de la poussière sur le bars de la statuette d'homme. Cela doit faire des jours qu'elle est cassée. »

Seul dans le musée, il examina soigneusement la vitrine, et découvrit plusieurs autres accidents. Une petite plaque représentant une nymphe s'était fendue, et un bœuf Apis avait glissé dans sa direction, basculant sur le nez. Les malheurs avaient tendance à arriver par deux — en ce qui concernait les deux terres cuites, c'était presque comme si elles avaient délibérément marché vers leur ruine commune. Avec des geste délicats il mit de l'ordre dans les rayons, et il s'apprêtait à emporter les objets endommagés dans son bureau, afin de réfléchir au mode de réparation qui leur conviendrait le mieux, lorsqu'il entendit derrière lui un tintement. La feuille de vigne couvrant les attributs du nu situé au centre de la pièce avait dégringolé sur le sol.

« Ma parole, on dirait que ces choses sont vivantes », grommela-t-il en ramassant la feuille. Celle-ci, œuvre d'un ferronnier local était une véritable géante. Il ne tenait pas à ce que la femme de ménage la trouve la matin : les employés de Bigglesmouth s'émouvaient facilement. A cause de son poids, la feuille, à la longue, avait usé la petite boucle de ficelle qui la soutenait.

Le nu, qui l'était totalement pour la première fois, était une œuvre romaine tardive dépourvue de valeur, représentant un athlète ou un gladiateur du genre non-intellectuel. Il ne l'avait jamais aimé ; il s'était fermement opposé à son acquisition, et il l'aimait moins que jamais dans la pénombre qui commençait à envahir le lugubre musée. Les Ediles avaient voulu un truc grandeur nature et bon marché : « Ça ils l'ont, pour le coup », marmonna-t-il, tandis qu'il grimpait laborieusement sur une chaise en tenant la feuille de vigne accrochée à une

ficelle neuve, et en se disant intérieurement que son fils Denis avait bien plus d'allure que ce butor classique.

« A la casse, voilà ta place, déclara-t-il, en enlaçant les fesses de la statue et en nouant la ficelle sur ses reins. Servir à l'empierrement, c'est tout ce que tu mérites. » Remettant pied à terre, il contempla son œuvre. La feuille de vigne ne pendait pas comme il fallait : elle était toute de guingois. Il se mit carrément en colère. Pourquoi devait-il perdre son temps à de telles sottises ? Il serra le poing et administra à la feuille un coup violent. Elle se redressa dans un bruit métallique. S'époussetant les mains l'une contre l'autre, il alla retrouver les deux statuettes.

Il les avait posées par précaution sur la banquette en velours, séparées par une distance d'au moins trente centimètres. Les terres cuites trônaient à présent côte à côte et, plus étrange encore, elles semblaient s'être collées. Il n'avait jamais assisté auparavant à un tel phénomène – sans doute dû à l'humidité régnant à Bigglesmouth – et il sentit le désespoir l'envahir : il ne pouvait tourner le dos sans qu'il arrive un pépin. Il ne rentrerait donc jamais boire son thé ? Alors qu'il se baissait pour séparer les statuettes, il entendit claquer une ficelle, et la feuille de vigne traversa la pièce dans un sifflement. Elle aurait pu le tuer. « Bon sang de bonsoir, c'est trop fort ! » s'écria-t-il, avant de pousser un hurlement et de sauter dans le sarcophage paléochrétien. Il s'en fallut d'un cheveu. Le nu s'était disjoint de son socle et s'apprêtait à l'écraser.

Avec une rare présence d'esprit, le Conservateur fit le signe de croix. L'Annexe Classique, et tout ce qu'elle contenait, retrouva subitement sa quiétude. Il aurait pu croire à un rêve, n'eût été l'obscène métamorphose de la statue. Depuis son refuge, il fixait sur elle des yeux remplis d'horreur. Il lança un regard à la feuille de vigne, à présent bien trop petite. Il s'éloigna à reculons de la statue, sans cesser de se signer ; il la voyait encore depuis l'Art Moderne, elle ressortait même parmi les barattes en chêne, et il ne la perdit de vue qu'au moment où il se faufila sous L'Amour Maternel. Alors il se mit à courir : oui, il se mit véritablement à courir. Il franchit la porte du musée, sans manquer, comme vous pouvez l'imaginer, de la refermer soigneusement derrière lui, puis il traversa Coronation Square à toute allure avant de s'engager dans Bonfire Street, où il monta à bord d'un tramway municipal.

A la différence de bien des savants du XIXe siècle, le Conservateur n'était pas matérialiste. Oxford lui avait appris à admettre le surnaturel de bonne grâce, et il ne perdit pas de temps à s'indigner ou à ruminer. Dès que sa terreur naturelle se fut dissipée et qu'une certaine apparition eut cessé de le menacer, il commença à réfléchir aux mesures à prendre. Indéniablement, quelque chose avait été libéré

dans l’Annexe Classique, quelque émanation obscène du passé, et il ne serait peut-être pas impossible d’en convaincre les Ediles, qui étaient des hommes très mystiques. Ils ne s’intéressaient pas réellement aux antiquités grecques et romaines, et n’avaient été tentés par le nu qu’en raison de son prix. « On ne sait jamais où les jeunes peuvent aller chercher de honteuses pensées », avait dit le Conseiller Bodkin lorsqu’ils avaient passé commande au ferronnier. Il fallait tout d’abord les impressionner, puis tout serait facile. Le mieux à faire, décida-t-il, serait de fermer le musée de sa propre autorité, et de convoquer par télégramme un ou deux amis à lui, experts distingués, dont les noms intimideraient le Maire. Sir Newton Surtees, le grand spéléologue, le chanoine Bootle Anderson, qui avait dénoncé les behavioristes, Dame Lucy Ironside, présidente de l’Association pour la Médecine Spontanée et organisatrice du Mouvement Mondial en faveur de la Rétention : ce n’étaient pas là des figures négligeables, et leur façon de voir les choses s’accordait à la sienne. En leur présence, on lèverait les scellés du musée. Si l’on ne trouvait rien – et il n’ignorait pas combien peuvent être malicieuses les puissances des ténèbres –, il démissionnerait de son poste et on lui en procurerait un autre. Si l’on trouvait quelque chose, il faudrait prendre des dispositions pour exorciser la ville, et fourguer le nu à un connaisseur quelconque en le faisant passer pour un Priape.

Il avait beau faire nuit lorsqu’il quitta le tramway, il n’éprouva pas la moindre terreur en remontant Michaelmas Avenue. Il avait bien analysé la situation, avec un esprit à la fois volontaire et moderne, et tout en essuyant ses lunettes il observa calmement le porche éclairé de sa demeure avant de plonger son regard dans les yeux bleu pâle de son épouse.

« Bonsoir, mon chéri, où est Denis ? demanda-t-elle.

— Denis ? Je n’en sais rien.

— Il est parti à ta rencontre.

— Ah oui ? J’ai dû le louper avec le tramway.

— Tu ne prends pas le tramway, d’habitude. C’est embêtant, il va sans doute courir jusque là-bas, le petit nigaud, et il n’a quasiment rien dessus à part son short de football. Ils ont gagné le match et il voulait te l’annoncer.

— Hé quoi, après avoir couru dans un sens, il courra dans l’autre.

— A moins qu’il n’aille te chercher à l’intérieur du musée.

— Il ne risque pas, déclara le Conservateur d’un ton placide. Le musée est fermé à clé.

— Oh que si, mon chéri. Il a fauché le double de ton trousseau. Je n'ai pas pu l'en empêcher. Il devient affreusement cabochard et emporté… Mais que diable se passe-t-il, mon chéri ?

— Rien. » Il appela le musée mais ne put obtenir le numéro. Pendant que sa femme préparait le thé, il se coula hors de la maison. Il se répéta que ce n'était qu'une statue, une statue d'ailleurs dénaturée, qui se trouvait dans l'Annexe Classique, et Denis avait peu de chance de s'y aventurer. Il se contraignit à garder son calme, tout en dévalant à toutes jambes Michaelmas Avenue puis Bonfire Street, avant d'atteindre à nouveau Coronation Square.

En bordure de la place, le musée était recroquevillé sur lui-même tel un crapaud. Le Conservateur enfonça une clé dans sa masse, onctueusement, et celle-ci l'accueillit. Aucune des lumières n'était allumée, ce qui lui donna de l'espoir. Puis, dans le lointain, il perçut un bruit familier, un bruit délicieux : un petit gloussement. Quelque chose faisait rire Denis. Il n'osa appeler ni se manifester ; il avançait à pas comptés, se guidant d'après quelques objets connus, comme les barattes en bois, quand il entendit son fils s'exclamer : « Tu es vraiment abominable ! » et il reconnut le bruit d'un baiser. Des feintes de gladiateur, des succions post-classiques, une brute préparant sa revanche. Il n'y avait pas un instant à perdre, et tandis que le gloussement recommençait et, sur un fond de basse composé de grognements, se transformait en fou rire, le Conservateur entra dans le sarcophage chrétien et fit le signe de la Croix. Une fois encore, la magie opéra. Une fois encore, l'Annexe Classique, avec tout ce qu'elle contenait, retrouva sa quiétude.

Il alluma la lumière.

Dans les années qui suivirent, un groupe hellénistique intitulé la Leçon de Lutte devint la grande attraction de Bigglesmouth, même s'il ne fut montré au public qu'une fois le Conservateur et les circonstances de sa retraite oubliés. « Très belle pièce, très convenable », de l'avis du Conseiller Bodkin, qui ajoutait : « Regardez donc comme le frère aîné a plaqué le petit à terre. Regardez donc comme le petit prend bien la chose. »

LE TORQUE

(The Torque)

La petite basilique était bondée. Perpetua était assise à gauche de l’autel, toute vêtue de blanc. A travers le voile mince, on distinguait clairement son nez impérieux et sa bouche dégoûtée. Les yeux fixés avec extase sur la divinité, elle ne bougeait absolument pas. Au-dessous d’elle, sur des chaises plus ordinaires, étaient assis son père et sa mère, Justus et Lucilla, riches propriétaires terriens, son jeune frère Marcian, et ses petites sœurs, Galla et Justa. A droite de l’autel, éclipsant le groupe familial, se dressaient, imposants, les ecclésiastiques : l’Evêque local, les simples prêtres, les confesseurs, ainsi que plusieurs ermites qui avaient été attirés par l’étrangeté et la sainteté particulière de l’événement. La nef de l’église était remplie de voisins, les fidèles côtoyant les curieux. Elle était richement décorée à la mode rustique, et au-dessus de l’autel, tel un trophée, était accroché un torque barbare en or. Par le portail ouest, qui était ouvert, on pouvait apercevoir la ferme de Justus. Sa cour elle aussi était pleine de monde : on y voyait des esclaves, des paysans, des soldats. Ces derniers étaient tous des chrétiens baptisés, particulièrement dévots de surcroît. Ils avaient été détachés afin de protéger la cérémonie sacrée de toute intrusion. La région n’était plus aussi tranquille que par le passé. C’est d’un sommeil trompeur qu’elle somnolait à présent sous le soleil d’automne, avec ses vignobles, ses champs de blé, ses oliveraies, ses collines aux arêtes peu élevées. Les soldats lançaient de temps à autre des regards vers les hauteurs.

La messe était terminée. Lucilla, un peu assoupie, se réveilla en sursaut. La grande cérémonie des vœux de sa fille allait commencer. *Perpetua virgo*, virginité perpétuelle. Elle donna un coup de coude à son mari, qui se réveilla en affichant une mine toute renfrognée. Il avait en effet promis à l’Evêque de construire une basilique plus grande et plus belle en guise d’action de grâces ; en outre, la dot de Perpetua devait être remise à l’Epoux Céleste, l’héritage de Marcian réduit, et la part des petites filles presque inentamée. Il n’avait pas prévu tout cela. Il avait espéré marier sa fille aînée à quelque fermier opulent. Dans sa jeunesse, il était fort peu question de vierges consacrées, et il n’aurait

jamais pensé en élever une dans sa famille. Les animaux s'accouplaient – il entendait leurs ébats lorsque la psalmodie s'interrompait – et ne sommes-nous pas comme eux dans ce domaine ? La mine toujours renfrognée, il prit rituellement la main de sa femme, puis la lâcha : l'Evêque avait commencé son homélie.

Debout à côté de l'autel, l'Evêque rappela à ses ouailles que cette consécration aurait de toute manière eu lieu et reçu la bénédiction divine, mais elle était à présent marquée par un miracle qui subsisterait éternellement dans les annales de l'Eglise. Cinq jours auparavant, comme ils le savaient tous, la vierge Perpetua était partie en voyage ; un voyage entrepris non par désœuvrement, non par caprice, non par un désir de voir le monde (qu'elle ne connaissait déjà que trop), mais afin de consulter une sainte matrone de ses amies sur des questions religieuses. Elle voyagea en toute bienséance, escortée de son frère et de la suite d'esclaves adéquate. Edifiante fut la rencontre entre les deux dévotes, long fut leur entretien, nombreuses furent les pieuses idées qu'elles échangèrent. Au bout d'un certain temps arriva pour Perpetua l'heure de regagner la demeure de ses parents. Elle allait à dos de mulet, son frère chevauchait dans son sillage à une distance respectueuse, ses esclaves, quant à eux, suivaient à pied. La soirée était calme, l'air suave, nul danger ne semblait les menacer. Or c'est en de tels moments que l'Adversaire est le plus redoutable. Tout à coup, à un détour du chemin…

« Oh mes frères, oh mes sœurs, que vit alors notre vierge ? Des cavaliers. Quels cavaliers ? Des Goths. Elle hurle, elle tremble, ils foncent sur elle… des Goths, des Goths, affreux de silhouette comme de figure, ils sont là. Ils se saisissent de Perpetua et la désarçonnent violemment, ils l'étreignent, mes frères, mes sœurs, elle est perdue. N'est-elle pas perdue ? Apparemment, si. Son frère est vite dominé, car ce n'est qu'un tout jeune homme, et sa suite est dispersée. Chargés de leur butin, les Goths, oui, les Goths, je le répète, se dirigent vers les collines. Ils ont mis la main sur une chose qui est plus précieuse que l'or ou que les bijoux, j'ai nommé une vierge, la vierge Perpetua, que toutes les richesses du monde ne sauraient racheter.

« Que vont-ils lui faire, oh mes frères, oh mes sœurs, oui quoi ?

« La nuit tombe, ils atteignent une hutte misérable. On offre du vin à Perpetua, qu'elle repousse avec mépris, ils boivent et il y a une orgie. On la précipite à terre. Puis l'un d'eux – celui qui porta jadis ce collier d'or suspendu au-dessus de notre autel et aujourd'hui ne le porte plus – non, non, je ne puis continuer… »

Il se tut un instant ; un silence total régnait dans la basilique, rompu seulement par de douloureux bruits gutturaux. Utilisant le franc-parler de son époque, le langage de saint Augustin et de saint Jérôme, il poursuivit son récit de la manière suivante :

« … et libère le sien. Sacrifier sa virginité à l'homme auquel elle était autrefois destinée eût déjà été pour Perpetua une abominable profanation, mais ça ! Le ravisseur la couvre, son haleine chaude lui fait ravaler ses prières, et son membre – et ils sont membrés comme des chevaux… »

Il marqua une nouvelle pause et un rire retentit. Sous le coup de la colère et de la stupéfaction, il sursauta et l'assistance trembla. Qui avait ri ? Les fidèles regardèrent de droite et de gauche, et ô surprise, Marcian, le jeune frère de la vierge, avait le visage cramoisi.

Pendant quelques instants, la cérémonie de la consécration s'arrêta. Marcian déglutit avec difficulté et chercha sa respiration, puis ses traits retrouvèrent leur couleur naturelle. Ses parents se penchèrent vers lui, sa mère lui demanda s'il était malade. Il fit non de la tête. C'était un garçon réservé, rempli, comme ils l'étaient tous, du plus grand respect pour sa sœur, et sa conduite était inexplicable. Il se tenait à présent la tête baissée, et ses lèvres charnues étaient closes : il y avait un peu de sang africain dans la famille, lequel avait resurgi en Marcian.

L'Evêque le regarda, hésitant. Il soupçonnait une possession diabolique, et les petits prêtres, de droite et de gauche, faisaient le signe de la croix. Seule Perpetua restait impassible. Ses yeux demeuraient fixés sur l'autel d'un air extasié. Elle était fort éloignée de pareilles vétilles. S'inspirant de l'attitude de la jeune fille, l'Evêque décida de reprendre son homélie comme si de rien n'était.

Ils devaient bien noter (dit-il) qu'en cet instant suprême où tout semblait perdu la prière de la vierge fut entendue. Il y eut un éclair éblouissant, le Goth recula en titubant et s'écroula comme s'il avait été frappé par la foudre. Mieux encore, il fut gagné par le repentir : il la suivit humblement lors de son départ, et lui offrit en guise de réparation ce magnifique torque d'or qui se trouvait à présent sur l'autel. Elle revint chez elle indemne et triomphante, *virgo victrix*. Elle avait accompli ce que la force des hommes ne peut accomplir. A la longue, il n'en doutait pas, elle assujettirait tout son entourage à son dessein sacré, et prendrait fin alors l'abjecte procréation qui constitue la malédiction d'Adam.

Comme il prononçait ces dernières paroles, il regarda Justus et Lucilla, qui détournèrent les yeux. C'était dans le péché qu'ils avaient engendré Perpetua, et dans le péché – un péché plus grand – qu'ils avaient engendré Marcian. Un

immense plaisir avait accompagné la conception de Marcian. Cela, apprenaient-ils à présent, est mal. Tout acte fécond et passionné était mal. S'efforçant de comprendre ce paradoxe, ils contemplèrent avec humilité leur redoutable fille, qui seule pouvait les sauver du châtiment éternel. Lorsque la cérémonie fut terminée, ils demandèrent à Marcian ce qui l'avait fait rire. « Je l'ignore, répondit-il, c'est une pensée inconsciente qui m'a fait rire.

— Il risque fort de nous nuire, cet éclat de rire.

— Je regrette, mon cher père, j'essaierai de ne plus rire. Mais il faut rentrer le bétail. Le pays n'est pas sûr avec les Goths aux alentours. Puis-je aller prêter main-forte aux vachers ?

— Non, car il est prévu une Communion Spirituelle dans l'étable, dit Lucilla avec un soupir. Nous devons tous nous y rendre. »

Ce qu'ils firent. La cérémonie de l'étable ressembla à celle de la basilique, à ceci près que ce fut Perpetua qui prit la parole. Elle exhorta tous les gens présents à suivre son exemple, les femmes en particulier, et elle fixa ses yeux en bouton de bottine sur ses sœurs, Galla et Justa, de joyeuses petites jeunes filles. Les hommes, expliqua-t-elle, étaient d'une argile plus grossière, ils taillaient le bois et puisaient l'eau, et pouvaient moins se maîtriser. L'Evêque la reprit un peu sur ce chapitre. Les hommes, affirma-t-il, pouvaient eux aussi conserver leur virginité et devaient y être encouragés. Les pollutions involontaires auxquelles ils succombaient parfois tenaient assurément du Diable, mais n'étaient nullement inéluctables. Il en appelait — et là son œil se braqua sur Marcian — à la volonté des hommes et en particulier des jeunes gens qui expérimentaient les premiers émois de leur virilité.

« C'est un bon garçon, dit son père.

— Il fait le réconfort de nos vieux jours », dit sa mère. Et les petites Galla et Justa de déclarer : « Nous aimons Marcian. Oh, nous aimons beaucoup plus Marcian que Perpetua. Lui, il nous, fabrique des jouets. »

L'Evêque leva les bras d'un air contrarié. « Des jouets ? Des jouets ? Ô génération de vipères, qui vous sauvera de la colère à venir ? C'est elle, elle seule, cette vierge qui consent à séjourner parmi nous, elle seule détourne de vous la foudre méritée. » C'étaient là des paroles puissantes, mais il avait été troublé par le malencontreux incident de la basilique et n'était à présent guère disposé à prononcer un exorcisme. En l'absence de preuves suffisantes, il mit donc un terme à la Communion Spirituelle et se dirigea vers son char à bœufs. Tous les fidèles l'accompagnèrent à l'exception de Marcian, qui éclata une

nouvelle fois de rire. Car lui, et lui seul, savait comment la virginité de Perpetua avait été préservée.

Elle avait été préservée de la façon suivante.

Ce jour-là, cinq jours auparavant, quand ils étaient tombés sur les Goths, il s'était mis en route sans la moindre appréhension. Il avait le devoir d'escorter Perpetua : humble et loyal, il était prêt à mourir pour elle si nécessaire. Elle lui parla à peine durant le voyage ; le cas échéant, il avançait pour recevoir ses ordres et regagnait l'arrière pour les transmettre aux esclaves. Il ne se demandait pas s'il éprouvait de l'affection pour elle – c'eût été une question inconvenante – mais il savait qu'il lui inspirait lui-même un constant sentiment de réprobation. Quelques années plus tôt, en effet, il s'était rendu coupable d'impureté. Une des jeunes servantes de sa mère lui avait causé une émotion dont il se souvenait encore. Sa mère avait battu la jeune fille, son père avait éclaté de rire, tout se passait sans anicroche quand Perpetua eut une sorte de crise. Elle les convoqua tous à son chevet, et lui fit promettre de ne plus jamais être luxurieux. Ce fut facile à promettre, car il était complètement terrifié et, n'ayant que treize ans, il imaginait que ses élans sensuels s'affaibliraient. Elle n'était pas dupe. Elle attendait depuis longtemps une occasion comme celle-là, et elle mit au point un système d'espionnage sacré, aidée par les moines qui commencèrent à hanter la ferme. Tout était fait au nom des parents du garçon, qui eux aussi étaient surveillés, et la vie peu à peu perdit sa saveur. C'était le prix qu'ils payaient pour élever une sainte.

Le frère et la sœur formaient un couple insolite tandis qu'ils pénétraient dans l'entrelacs des collines : elle sévère, ascétique, voilée ; lui exposé à tous les vents et à tous les soleils du ciel, les genoux et le cou dénudés avant qu'elle ne lui rappelle de les couvrir. A un moment il entonna une chanson campagnarde que le cortège reprit, mais elle y mit un terme et y substitua un psaume. Lorsqu'ils atteignirent leur destination, Marcian dut rester dehors, car si sainte était la matrone qu'aucune créature masculine n'était tolérée à l'intérieur de sa demeure. Même les moustiques mâles étaient interdits d'entrée, dirent les esclaves. Ils débitèrent à ce sujet quelques paillardises et Marcian, malgré qu'il en eût, fut obligé de les rabrouer. « Prévenez votre maîtresse qu'il est temps que nous nous en allions, car le soleil descend sur les collines », leur dit-il à la fin. Un esclave communiqua le message à travers une grille à une femme âgée, et au bout d'un certain laps de temps Perpetua réapparut.

Elle était plus grave encore qu'avant, mais davantage encline à discuter. Quand ils eurent entamé leur voyage de retour, elle convoqua son frère pour lui annoncer qu'elle avait fait le choix de la virginité perpétuelle.

« C’est la volonté de Dieu, ma sœur.

— Je ne me retirerai pas dans le désert. La matrone m’a donné un conseil différent. J’installerai mon séjour parmi vous.

— C’est de toute évidence la volonté de Dieu… ma sœur, regardez ce faucon.

— Eh bien ?

— Quelqu’un l’a dérangé.

— Marcian, quand apprendras-tu la bienséance ?

— J’y ai manqué ? J’essaie de l’observer, pourtant.

— J’allais m’occuper de ton édification, mais il faut que tu te laisses distraire par le passage d’un oiseau. »

C’est alors que les Goths firent leur apparition. Ils n’étaient que trois, et si Perpetua s’était tenue coite, les deux groupes se seraient peut-être croisés avec des saluts amicaux. Mais elle éleva la voix et se mit à prier. « Ô Seigneur, Dieu des Hosties, Ô Dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob, délivrez-nous des mains de nos ennemis », s’écria-t-elle. Sa prière fut entendue par les esclaves qui prirent aussitôt la fuite. Les Goths leur donnèrent la chasse. L’un d’eux, voulant dépasser Marcian, entailla la croupe de son cheval avec un couteau. Le cheval se cabra et Marcian vida les arçons. Le voyant dégringoler, un autre Goth démonta Perpetua. Le désastre fut aussi immédiat que complet. Le frère et la sœur mordirent la poussière tandis que les cris de leurs esclaves s’atténuaient et que le soleil, dans une secousse, disparaissait derrière les collines.

S’ensuivirent d’autres indignités. On lui attacha les chevilles, on le força à sauter à cloche-pied si bien qu’il s’effondra une nouvelle fois sous les éclats de rire, un barbare lui cracha au visage, un autre lui lança une figue trop mûre, on le jeta en travers de sa monture, on replaça Perpetua sur la sienne, en profitant de l’opération pour la pincer, puis toute la troupe s’enfonça plus profond dans les collines. Ils arrivèrent à une hutte, qui devait leur servir d’entrepôt : en effet leurs rapines, parmi lesquelles un tonneau de vin, jonchaient le sol. On fit mettre pied à terre aux captifs et on libéra les chevilles de Marcian. Il entreprit de regarder autour de lui. L’un d’eux paraissait être le chef, car il donnait les ordres et arborait un magnifique torque en or. Perpetua était plongée dans la prière. Il s’efforça de la réconforter, mais ne parvint pas à obtenir son attention.

« Ma sœur, je ne pense pas que nous courions un grave danger. Ils ne nous veulent manifestement aucun mal, quoique je ne puisse comprendre ce qu’ils disent. Ils en ont après nos montures, si ça se trouve, pas après nous. Je ne crois

pas que nous les intéressions le moins du monde. Ce ne sont que de jeunes chenapans qui ne savent pas ce qu'ils veulent ni ce que renferment leurs cœurs.

— O Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, délivrez-nous.

— Amen, et je suis sûr qu'il le fera. Il ne pensent déjà plus à nous, et bientôt nous pourrons nous en aller. Peut-être même pourrai-je détacher ta mule pour que tu puisses t'enfuir dans de bonnes conditions.

— Ô Dieu…

— Tiens, regarde, ils sont en train de préparer un repas.

— Un repas, mon frère ? » La suggestion lui semblait monstrueuse. « Un repas impie.

— Il a été volé à des gens pieux, à en juger par l'aspect qu'il a.

— Ça ne le rend que plus infâme.

— Ma sœur, je dois avouer que j'ai faim. » Une bête furieuse lui ravageait en effet les entrailles. « Si tu as eu droit à de délicats rafraîchissements chez la matrone, moi on ne m'a rien offert. Avec tout le respect que je te dois, il faut que je mange. » Marchant hardiment vers les tréteaux où s'affairaient les Goths, il se désigna du doigt en disant « Marcian », puis il indiqua l'homme au torque, qui dit « Euric », et tout le monde éclata de rire. Les barbares avaient des visages francs, enfantins et puissants. Les émotions y défilaient comme des nuages. Personne, pas même eux, ne savait ce qu'ils feraient ensuite. Après lui avoir présenté leurs amitiés, ils burent à sa santé et à leur santé mutuelle, ainsi qu'à celle de la Majesté de Rome. Ils burent aussi à la santé de Perpetua, dont ils explorèrent les formes de leurs yeux bleus effrontés. Elle tomba à genoux, ce qui n'était pas la position la plus sûre. L'un d'eux se lécha les lèvres, un autre se tripota les braies, et ils se retrouvèrent soudain tous les cinq par terre en train de se bagarrer. Tous les cinq, car Marcian était intervenu pour secourir sa sœur. La confusion était terrible. Dix bras, cinq têtes et dix jambes mêlés formaient une boule tournoyante d'où les hurlements de la vierge et les braillements de ses ravisseurs s'échappaient dans la nuit. « Ma sœur, sauve-toi. » Elle se sauva et il fut violé.

La surprise excéda la douleur. « Pas à moi, cela ne peut m'arriver à moi », telle était sa pensée tandis qu'il subissait la fameuse étreinte barbare. Les femmes en mouraient, à ce que l'on racontait. Cette semence, disait-on, donnait naissance à des démons. « Eh bien, il n'y a guère de risque dans mon cas. » L'idée le fit rire, et il entendit le rire d'Euric. Car il s'était agi d'Euric.

Cela leur ressemblait bien, à ces Goths ! Manger et boire, s'adonner à la luxure, dormir, se battre, manger, se divertir, garçon, fille, quelle importance. Une fois satisfait, Euric se dégagea et aurait pu aisément se faire tuer. : Mais l'on ne tue pas les bêtes ni les bébés. Quant aux deux autres, ils n'étaient plus dangereux. La force de l'exemple s'était révélée trop forte pour eux. Ils se qualifiaient de démons, pas vrai ? On ne la lui faisait pas. Ce qui s'était passé n'était pas grave. Sa gêne se dissipait déjà et personne n'avait besoin de savoir.

Il se hâta de rejoindre sa sœur, la trouva en prières, l'installa sur sa mule et tenta d'enfourcher son cheval. Incommodé par un élancement lourd de menaces, il préféra marcher et reconduisit son précieux fardeau au pied de la montagne. La lune s'était levée, dévoilant des points de repère familiers. Soulagée, Perpetua chanta pendant quelque temps des psaumes de délivrance, puis lorsque son cœur fut vidé elle apostropha son frère avec rudesse, lui reprochant sa mauvaise maîtrise de l'expédition. Il ne se défendit pas – il avait à peine atteint l'âge de se défendre – et, assurément, il n'aurait pas dû tomber de cheval quand les Goths étaient arrivés. Néanmoins, il avait l'impression de s'être largement racheté en prenant pour lui bien des choses qui étaient indubitablement destinées à sa sœur.

« Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Je ne riais pas, ma sœur.

— J'ai vu ton visage dans le clair de lune. Pourquoi me mentir ?

— Je ne mens pas.

— Marcian ! Marcian ! N'as-tu donc, même après cet avertissement, aucune crainte de la damnation éternelle ? » Elle aurait volontiers continué son sermon mais en fut empêchée par un bruit de galopade. On la pourchassait.

Marcian conduisit la mule à l'ombre d'un rocher, et Euric passa à côté d'eux dans un grondement de tonnerre. Il avait tout à coup un air magnifique, le torque étincelait de mille feux, son visage semblait surgir d'un rêve. Une chevauchée d'hérésie et de vengeance. Il invoquait à grands cris quelque démon de la nuit. Recroquevillé derrière les rochers, Marcian crut distinguer son propre nom.

Perpetua se réjouissait déjà.

« Eh oui, ma sœur, il t'a ratée une nouvelle fois. Je connais le sentier qui mène à la plaine : là-bas tu seras en sécurité. Mais ma sœur, je t'en prie, abstiens-toi de chanter. Ta voix retentit de façon trop aiguë dans la nuit et pourrait bien encore te coûter ta virginité. »

Elle s'apprêtait à le rembarrer mais elle se tut. La réapparition du Goth l'avait effrayée, et pour la première fois de sa vie elle fit ce qu'on lui ordonnait. La tête

penchée, méditant sur l'univers dont elle se croyait le centre terrestre, elle accepta de se laisser guider par son indigne frère. Il rechercha les zones sablonneuses où les pieds de la mule se posaient avec douceur, il arracha la chasteté de sa sœur aux courbes insidieuses des montagnes, la nuit s'éclaircit, les oliviers et les vignes se profilèrent enfin autour d'eux, l'aube n'allait pas tarder à poindre sur la ferme de leur père, quand Euric réapparut brusquement, chevauchant vers eux à bride abattue.

Cette fois-ci quelqu'un devait mourir, et Marcian, persuadé que c'était son lot, bondit au milieu du sentier, prêt à batailler ou à se faire piétiner, il ne savait trop, sinon que c'était son devoir. Mais Euric fit un écart au dernier moment et, se penchant de côté, tenant le torque des deux mains, il le passa avec une force extraordinaire autour du cou du garçon. « Marcian ! » cria-t-il. Cette fois, le nom résonna clairement. Cela ne faisait aucun doute. Euric disparut sous les échos de son cri, ne laissant derrière lui qu'un serpent de poussière.

Marcian se releva, complètement abasourdi. Le torque lui allait parfaitement et semblait presque faire partie de lui. Caressant ses aspérités, il s'aperçut qu'il s'agissait de pierres précieuses. Pourquoi lui avait-on offert ce cadeau ? Et si habilement ? En une de ces stupéfiantes prouesses d'équitation qui participaient de la légende barbare. D'ailleurs, les Goths n'étaient-ils que des guerriers ? Ne pouvaient-ils également être des sorciers ?

Attrapant la mule, il la mena par la bride, et ils rejoignirent la ferme sans plus d'incidents. Il régnait là-bas une confusion d'une autre espèce. En effet, certains esclaves de leur suite avaient pu regagner la ferme pendant la nuit et, pour dissimuler leur lâcheté, avaient répandu des contes au sujet d'une grande horde barbare qui avait capturé leur jeune maître et leur jeune maîtresse. Lucilla et les petites filles pleuraient à chaudes larmes, Justus s'était enfermé avec son huissier pour discuter du meilleur mode de rançon, les voisins avaient été avertis, la légion locale, ou ce qu'il en restait, envoyait des troupes, quant à l'Evêque, il avait sur-le-champ prononcé un anathème contre les ravisseurs. Au moment précis où la confusion était à son comble, le soleil se leva, et Marcian et Perpetua firent leur apparition, elle louant Dieu comme à l'accoutumée et lui dressant haut la tête et arborant fièrement un collier en or.

Et alors, ô merveille, comme le fit observer un catéchiste résidant, le chagrin se transforma en joie, la captivité se retrouva captive, et Marcian fut étouffé sous les baisers. Perpetua refusa toute caresse, car elle se réservait désormais pour son Epoux Céleste, et elle ne consentit à parler qu'après avoir changé de vêtements et absorbé un remontant. Elle relata alors ses aventures comme elle croyait qu'elles s'étaient produites, sans les embellissements qu'y ajouta l'Evêque par la

suite. Son discours était sec et sa sainteté si écrasante que chacun de ses mots tombait à plat. « Et après que je me fus échappée de cet Antre de Lions, conclut-elle, il y eut une poursuite, mais je me fourvoyai quant à sa nature, ce que personne, en toute justice, ne pourra me reprocher. Je m'imaginai que ce Fils de Bélial réitérait son attaque, mais son intention était autre. Il m'avait poursuivie pour réclamer mon pardon.

— Mais comment as-tu compris ce qu'il a dit, Perpetua ? l'interrompit une des petites filles. J'ignorais que les Goths savaient parler. » Elle entretenait des idées extrêmes sur ce peuple.

« J'aimerais bien savoir ce qu'il a dit, si effroyable que cela ait été, dit l'autre petite fille. T'a-t-il demandé de t'allonger par terre ?

— Silence, Galla ! Silence, Justa ! protestèrent leurs parents. Ce ne sont pas des histoires pour vous. » Perpetua réagit alors non sans bienveillance. Les regardant et regardant Marcian contre qui elles étaient blotties, elle expliqua la situation plus en détail : le Goth n'avait rien dit, mis à part des cris dénués de sens, mais il avait fait mieux que parler et lui avait offert tout ce qu'il possédait en hommage à sa virginité : il lui avait fait don de ce torque en or.

« C'est faux, s'écria Marcian sans pouvoir se retenir.

— C'est vrai, mon frère, pour expier son péché. Dans l'espoir d'échapper au châtiment éternel, il l'a jeté à mes pieds.

— C'est faux. Il l'a passé autour de mon cou. »

Trop convaincue de sa sainteté pour s'offusquer gravement, elle se contenta de déclarer : « Mon frère, je suis bien consciente de cela. Quand j'ai dit qu'il l'avait jeté à mes pieds, je parlais comme l'aurait fait David, de manière poétique. Il est parfois permis d'user de poésie, et tu ferais bien d'étudier les psaumes plus assidûment. Ton directeur de conscience en sera avisé. Il l'a jeté autour de ton cou parce que tu m'escortais.

— C'est faux. » Si la remarque était puérile, elle sema pourtant le ravissement dans la famille. C'était la première fois que quelqu'un la contredisait depuis des années. Elle se garda de relever ce détail, tapa dans ses mains et ordonna aux esclaves de placer le torque dans la basilique, où il serait dédié à Dieu. « Mon Père, sont-ce là vos ordres ? » s'écria le garçon.

Justus, qui, en titre, était toujours le chef de la maisonnée, avait l'air contrarié. Lucilla se risqua à dire : « Ma fille, nous savons que cet ornement te revient, mais notre fils a un aspect tellement viril avec, il flatte tellement l'orgueil naissant de sa race. Ma fille, ne pourrait-il avoir l'autorisation de l'arborer

jusqu'au jour de ta propre consécration ? » Elle repoussa ce compromis et somma les esclaves de le lui enlever de force. Dans sa fureur indignée, il se débattit et cracha. « Le torque est à moi, cria-t-il, il me l'a donné, et avant la mort des dieux je lui donnerai quelque chose. » Personne ne savait ce qu'il voulait dire, et il ne le savait pas encore lui-même. « Avant la mort des dieux » était un juron rustique qu'il n'aurait pas dû employer. Ses parents sourirent en l'entendant sur ses lèvres, et cela leur rappela des jours anciens, plus faciles. « Avant la mort des dieux, je vais te flanquer une fessée », disait une paysanne à son enfant. Le torque le quitta dans un baiser tandis qu'il blasphémait, laissant sur chacune de ses épaules une petite cicatrice écarlate, qui s'effaça très vite. Aussitôt calmé, il regarda autour de lui d'un air hébété. « Que s'est-il passé ? » demanda-t-il.

Sa sœur fit le nécessaire pour qu'il subisse une pénitence. Les pénitences n'étaient pas sévères. C'étaient leur fréquence qui étiolait.

Pendant les cinq jours qui précédèrent la cérémonie il devint humble et obligeant ; il se consacra à diverses petites tâches pieuses et vénéra Perpetua comme il se devait. Le souvenir de leur aventure commune s'estompa, rien ne vint le confirmer, et il aurait pu s'évanouir complètement si l'Evêque n'avait comparé Euric à un cheval. « Et moi ? » songea-t-il, et il éclata de rire. Car il n'était pas mal monté lui-même, la petite esclave, quatre ans plus tôt, ne s'y était pas trompée. Il rêvait de revoir le Goth dans les collines et de le mettre à genoux, mais comme ce n'était pas possible il attendait avec convoitise la nuit et ses sacrilèges.

La nuit vint, orageuse et sombre après le faste de la journée. Tout le monde était fatigué, la sainteté n'avait pas apporté la quiétude. Les enfants étaient énervés et poussaient des cris perçants, et les vieillards se disputaient, ce qui était rare. Justus redoutait qu'on ne vole le torque sur l'autel. Lucilla protesta qu'aucun esprit, aussi malin fût-il, n'irait jusqu'à de telles extrémités. Marcian prit le parti de son père et promit de surveiller la basilique. Puis il les persuada ensuite d'aller se coucher ; il se rendit dans sa propre chambre à coucher pour s'y munir d'une cape contre la pluie, et il ne l'avait pas sitôt enfilée qu'il s'endormait déjà.

Il se réveilla en sursaut, convaincu qu'il s'était passé quelque chose. C'était le cas. Il avait oublié de monter la garde, et s'il s'était produit un vol… les dieux lui viennent en aide ! Il se leva d'un bond et sortit vérifier : c'était juste de l'autre côté de la cour. La porte était entrouverte, mais quand il regarda à l'intérieur, il vit, dans la faible lueur des bougies, que rien n'avait été dérangé. Le torque se trouvait à sa place habituelle.

Mais plus beau encore que d’habitude. Marcian avait oublié combien il était imposant, combien il brillait et comme il s’enroulait tel un serpent, combien ses rugosités étaient envoûtantes. Voilà qu’il était enfin seul avec le bijou et pour la dernière fois. Le torque ceignait jadis le cou de son amant. Ce souvenir le fit défaillir. S’approchant du collier, il se retrouva soudain dans les bras de son amant. Il comprit alors, sans qu’on le lui dise, qu’Euric, Euric le fripon, avait rôdé aux alentours de la ferme toute la journée et s’était tapi dans l’ombre afin de le surprendre exactement de cette façon. Il se prépara à affronter le sort qu’il avait déjà connu.

Mais les choses ne se déroulèrent pas comme avant. Euric, pour quelque raison, était différent. Il manqua plusieurs occasions et n’arriva pas à conclure, et au bout d’un moment, avec un grognement d’impatience, il se jeta à plat ventre sur le sol de la basilique. Les caprices des barbares sont infinis, et cette fois c’était lui qui voulait se faire violer.

Qu’à cela ne tienne, il allait être satisfait et cela ne prendrait pas longtemps. Après s’être débarrassé de son vêtement, le garçon grimpa Euric. Le ciel l’accueillit et il chevaucha comme un démon, la tête baissée, les talons dans les airs. *Itque reditque viam totiens*, comme dit un poète païen, *destillat ab inguine virus*, et là-dessus les deux hommes se fondirent en un seul corps. Ils se fondirent en un monstre unique pareil à ceux qui viennent troubler les vigiles des saints. Il aurait dû se retirer à présent mais il était trop tard. Entraîné par sa concupiscence, il était déjà à moitié Goth, il se sentait ébranlé par des rires qui devenaient les siens, ils pouvaient se parler sans prononcer un mot, ils ne pouvaient arrêter de s’aimer, et finalement ils prirent leur envol. Ils firent à maintes reprises le tour de la basilique et ils la souillèrent, ils en crevèrent le toit pour rejoindre la nuit déchirée par l’orage. Il y eut un éclair aveuglant ; l’espace d’un instant d’égarement, il vit la ferme au-dessous de lui et tous les animaux qui regardaient le ciel. Puis, crevant son propre plafond, il dégringola sur son lit et se réveilla.

Ce n’était qu’un rêve, et un rêve pour lequel il allait devoir faire pénitence. Mais un rêve si passionné et si brûlant qu’il avait dû être partagé.

Il se redressa dans son lit et réfléchit. Après tout, il arrivait bien aux Goths de voler comme les oiseaux. C’était de notoriété publique. Ne serait-ce que l’année dernière, l’un d’eux avait bien emporté dans les airs une vieille femme occupée à biner des navets pour la lâcher ensuite sur un tas de fumier. Ils ne peuvent pas parcourir ainsi de grandes distances : les impénétrables décrets de la Providence les en empêchent. Toutefois, on ne pouvait dire que la basilique se trouvait à une

grande distance. Il quitta son lit pour aller la contempler et constata alors qu’elle était en feu.

L’alarme avait déjà été donnée. Les esclaves criaient, les enfants hurlaient, un moine sonnait une cloche, sa mère avait été blessée par une branche lors de la chute d’un arbre. La tempête faisait rage, les coups de tonnerre succédant aux trombes d’eau, quelqu’un avait ouvert le portail de la ferme, et les chevaux échappés de l’enclos commençaient à s’emballer. Il trouva son père et à eux deux ils essayèrent de rétablir l’ordre. La basilique, remarquèrent-ils, n’était pas exactement en train de brûler, mais scintillait d’une intense luminosité. Ce qui les préoccupait surtout, c’était la panique qui grandissait, et qu’ils n’avaient pas le pouvoir de contenir.

Celle-ci fut apaisée par l’arrivée de Perpetua.

Toute vêtue de blanc, elle surgit de son appartement, avança d’un pas majestueux et dit : « Mes bonnes gens, qu’est-ce qui vous tracasse ? » C’était la première fois qu’elle appelait les villageois ses gens. Apercevant la basilique illuminée, elle s’exclama : « C’est l’ennemi, c’est l’ennemi sacrilège. Par quel moyen il est entré, je l’ignore, mais je vais le détruire.

— Sauve-nous, s’écrièrent les villageois.

— Avec l’aide de Dieu je vous sauverai. »

C’est à ce moment-là que Marcian se jeta en travers de son chemin en disant : « Renoncez, ma sœur. » Elle l’entendit mais ne répondit pas. Il n’était pas digne de son attention. « Ma sœur, n’y allez pas, oh je vous en conjure, n’y allez pas », insista-t-il. « Je ne veux pas, je ne peux pas parler, mais oh, surtout, ne vous approchez pas de cette église. Il n’est pas impossible que des semences de démons… cela semble incroyable, mais ne courez pas le risque. Je pense que j’ai rêvé, mais il se peut que je rêve que j’ai rêvé, auquel cas les déjections incandescentes… ». Comme il prononçait ce discours les portes de la basilique s’ouvrirent et, écarlate, tout au fond sur l’autel, le torque étincelait. Il s’écria : « Oui, le voilà, Euric est là. Nous avons échappé une fois à sa profanation… du moins toi oui, moi je ne compte pas. Laisse-moi te sauver une fois encore. »

Bien qu’elle refusât de prêter l’oreille à de tels enfantillages, les dernières paroles de son frère agacèrent Perpetua, qui s’autorisa à rétorquer avec mépris : « Me sauver, mon frère ? Toi, me sauver ? » et elle se précipita, intrépide, dans la tourmente. Il y eut une accalmie miraculeuse, et tous purent la voir dans la plénitude de sa sainteté et de sa puissance. *Virgo victrix*, elle poursuivit sa progression. Elle pénétra dans la basilique et, à l’instant où elle franchissait le seuil, la foudre s’abattit sur l’édifice, les réduisant tous deux en cendres.

C’était la fin du monde ; tout du moins, chacun le crut, comme le crut l’Evêque lorsque l’état des routes lui permit enfin de revenir enquêter sur place. Il avait toujours nourri des soupçons à l’égard de cette ferme et de ses occupants ; il ordonna qu’on y pratiquât un exorcisme, mais celui-ci venait trop tard. Il n’y avait rien à exorciser. La ferme paraissait tout aussi exempte de bien que de mal. Il quitta les lieux complètement accablé, et de nombreux religieux le suivirent, laissant derrière eux un grand vide spirituel.

Seuls les animaux ne furent pas affectés par la catastrophe. Ils continuèrent à glousser et à copuler comme d’habitude. Après la pluie, les champs regagnèrent de la vigueur, annonçant des récoltes exceptionnelles. Marcian devait veiller à cela. Il y avait tant de besogne à effectuer qu’il n’avait pas le temps de se repentir. Dans ses moments perdus, il reconnut comme il se doit que son impiété et sa lubricité étaient causes de tout et risquaient de le damner éternellement ; il pleura comme il se doit la mort de son éminente sœur et recueillit dans une urne ce qu’on put retrouver d’elle. Mais quel soulagement de ne plus l’avoir sur le dos ! Et quelle économie d’être débarrassé de son troupeau d’admirateurs ! Quelques ermites s’entêtèrent, quelques temples d’une religion oubliée refirent leur apparition ; il n’y eut aucune protestation, il n’y eut aucune dénonciation, et la ferme commença à prospérer. Par bonheur, elle se trouvait à l’écart du circuit des invasions barbares qui dévastaient le reste de la province. Le coin était comme enchanté, et Marcian, désormais aussi gai et heureux qu’énergique, n’éprouvait plus la moindre nostalgie pour les collines. La douceur de son foyer lui suffisait. Ses parents l’adoraient, et il leur offrit une vieillesse à la fois confortable et amusante. Ses petites sœurs l’adoraient, et le moment venu il leur fit perdre leur virginité. Il ne revit jamais Euric mais il eut toujours la possibilité de lui envoyer des messages : n’importe quel jeune Goth les eût acceptés. Il donna le nom d’Euric à sa jument favorite, dont il partageait la stalle par les nuits sans lune, et sur qui, cramponné, à l’instant héroïque, on put le voir fendre les cieux au grand galop, la gorge ceinte d’un collier d’or.

L’AUTRE BATEAU

(The OtherBoat)

1

« Noix de Cacao, viens jouer aux soldats.

— Je ne peux pas, je suis occupé.

— Mais il le faut, Lion te réclame.

— Oui, allez, viens, mon vieux », insista Lionel, déboulant chargé de divers bicornes en carton et d’une ceinture de soldat. C’était il y a longtemps, et les petits garçons affrontaient encore la mort avec austérité, et vêtus d’autant de vêtements qu’ils en pouvaient trouver.

« Je ne peux pas, je suis z’occupé, répéta Noix de Cacao.

— Enfin, mon vieux, à quoi es-tu si occupé ?

— J’ai tellement de choses z’à régler, mon vieux.

— On n’a qu’à le laisser et jouer sans lui, proposa Olive. Nous avons Joan et Noël, et puis Bébé et le Lieutenant Bodkin. On n’a pas besoin de Noix de Cacao.

— Ah, tais-toi ! Moi, j’ai besoin de lui. Il faut qu’il vienne. C’est le seul qui tombe par terre quand il est tué. Vous autres, vous continuez à vous battre bien trop longtemps. La bataille de ce matin a été superbe. C’est Mère qui l’a dit.

— D’accord, je mourrai.

— C’est ce que tu dis avant, mais le moment venu tu ne veux plus. Noël non plus. Joan non plus. Bébé ne fait rien comme il faut – bien sûr, il est trop petit – et on ne peut pas espérer que le Lieutenant Bodkin tombe par terre. Noix de Cacao, allez, mon vieux, vas-y.

— C’est hors-de-question.

— Noix de cacao noix de cacao noix de cacao noix de cacao noix de cacao noix de cacao », chantonna Bébé.

Le petit garçon roula sur le pont en poussant des cris joyeux. Il aimait se faire prier par ces enfants, si beaux et si gentils. « Je dois aller voir les m’m m’m m’m, dit-il.

— Les quoi ?

— Les m’m m’m m’m. Ils habitent – oh, il y en a plein – dans la partie effilée du bateau.

— Il veut dire à l’avant, expliqua Olive. Allez, viens, Lion. C’est un cas désespéré.

— C’est quoi, les m’m m’m m’m ?

— Des m’m. » Il décrivit des moulinets avec ses bras, et dessina sur les planches certaines marques à la craie.

« C’est quoi, ça ?

— Des m’m.

— Comment est-ce qu’ils s’appellent ?

— Ils n’ont pas de nom.

— Qu’est-ce qu’ils font ?

— Ils se baladent, ils se baladent, c’est tout – toujours – sans arrêt.

— Des poissons volants ?… Des fées ?… Des petits chevaux ?

— Ils n’ont pas de nom.

— Mère ! lança Olive à une dame qui se promenait sur le pont en compagnie d’un monsieur. Toutes les choses ont bien un nom, n’est-ce pas ?

— Je suppose.

— Qui est-ce ? demanda le compagnon de la dame.

— Il est toujours collé à mes enfants. Je ne sais pas.

— Il est un peu moricaud, non ?

— Oui, mais ça n’a pas d’importance quand on revient d’Inde. Je ne le permettrais jamais en sens inverse. » Tandis qu’ils les dépassaient, Mme March lança aux enfants : « Poussez autant de cris que vous voulez, les garçons, mais pas de cris stridents, surtout, pas de cris stridents. »

« Ils ont forcément un nom, dit Lionel, perplexe, car Adam a donné un nom à tous les animaux au commencement de la Bible.

— Ils n’étaient pas dans la Bible, les m’m m’m m’m ; ils sont restés tout le temps dans la partie effilée du bateau, et comme ils entrent dès qu’on sort, Adam

n’aurait pas pu les voir.

— Il en est à l’arche de Noé maintenant. »

Bébé répéta : « L’arche de Noé, l’arche de Noé, l’arche de Noé », et ils se mirent tous à beugler en faisant des bonds. Puis, sans se concerter, ils migrèrent tranquillement du pont-salon vers le pont inférieur, puis du pont inférieur vers l’escalier menant au gaillard d’avant, un peu comme les algues et les méduses qui, dans la mer tropicale, flottaient nonchalamment autour du navire. Le jeu des soldats était oublié, même si Lionel suggéra : « On ferait aussi bien de mettre nos bicornes. » Ils s’amusèrent avec un fox-terrier, dont un marin avait la charge, et demandèrent à ce même marin si une vie d’errance était une vie heureuse. Puis, reprenant leur flânerie vers l’avant, ils atteignirent la proue, où étaient censés résider les m’m m’m m’m.

Là s’étendait un pays glorieux, de loin le plus beau du bateau. Aucun des enfants March ne l’avait exploré auparavant, mais Noix de Cacao, ayant peu de devoirs familiaux, connaissait bien l’endroit. Cette cloche qui pendait tout au bout… c’était la cloche du navire, et si vous la sonniez le navire s’arrêterait. Ces grosses cordes présentaient des nœuds de mesure : le bateau filait douze nœuds. Cette peinture était humide, mais seulement jusque-là. Par ce trou débouchait un Lascar. Mais sur les m’m m’m m’m il ne souffla mot tant qu’on ne lui posa pas de questions. Puis il expliqua sur un ton désinvolte qu’ils n’entraient que si vous sortiez, si bien que vous ne pouviez espérer les voir.

Quelle fourberie ! Comme c’était décevant ! Cependant les enfants étaient tellement écervelés qu’ils ne songèrent pas à se plaindre. Olive, en qui s’éveillaient déjà les instincts d’une dame, aurait pu prononcer quelque formule bien choisie, mais en voyant ses frères heureux elle oublia à son tour, et hissa Bébé sur une bitte d’amarrage parce qu’il le lui demandait. Ils poussèrent tous des cris stridents. Surgissant parmi eux, le Lascar déploya une natte pour sa prière de trois heures. Il pria comme s’il était toujours en Inde, face à l’ouest, ignorant que le navire avait déjà doublé l’Arabie et que ses lieux saints se trouvaient à présent derrière lui. Les enfants continuèrent à crier.

Mme March et son cavalier, demeurés sur le pont-salon, observaient l’approche de Suez. Là, avec une sublime magnificence, deux continents faisaient converger les montagnes et la plaine. A leur point de jonction, noblement située, on apercevait la ville, avec sa fumée et ses arbres. Outre ses problèmes plus personnels, Mme March était désormais préoccupée par Pharaon. « A quel endroit exactement Pharaon s’est-il noyé ? demanda-t-elle au Capitaine Armstrong. Il va falloir que je montre ça aux garçons. » Le Capitaine Armstrong

ne savait pas, mais il proposa de poser la question à M. Hotblack, le missionnaire morave. M. Hotblack savait – en fait, il en savait trop. Quelque peu snobé par la gent militaire durant la première phase de la traversée, il se rengorgeait maintenant de son importance ; plein de zèle et d'autorité, il s'engagea à indiquer l'endroit exact aux mouflets de Mme March au moment où ils le passeraient. Il parla de l'origine du Christianisme d'une manière qui fit baisser les yeux à Mme March, affirmant que le Canal n'était en fait qu'une longue galerie à thème biblique, que l'on pouvait encore voir des ânes qui partaient pour l'Egypte avec les Saintes Familles sur leur dos, et des Arabes tout nus qui entraient en pataugeant dans l'eau pour pêcher ; « Pierre et André en Galilée, voyons, c'est l'évidence même. » Fille de pasteur et épouse de soldat, elle ne pouvait admettre que le Christianisme ait un jour été oriental. Quel bien peut-il sortir du Levant, et est-il plausible que les apôtres aient été basanés ? Toujours est-il qu'elle remercia M. Hotblack (car, lui ayant demandé un service, elle avait contracté une obligation envers lui), et qu'elle se résigna à le saluer tous les jours jusqu'à Southampton, où leurs chemins se sépareraient.

Elle remarqua alors, avec la terre en arrière-fond, ses enfants qui jouaient à l'avant du bateau sans leurs casques coloniaux sur la tête. Le soleil, en ces temps lointains, était doué d'une puissance considérable, hostile par surcroît à la Race Dirigeante. Les officiers titubaient à sa plus légère caresse ; les Tommies, quant à eux, s'écroulaient littéralement. Lorsque le régiment campait sous la tente, les soldats gardaient leur casque au repas de midi, de peur que les rayons ne pénètrent la toile. Mme March lança force admonestations à ses rejetons inconscients, elle gesticula, le Capitaine Armstrong et M. Hotblack poussèrent des hurlements, mais le vent étouffait leurs cris. Refusant de se laisser accompagner, elle se précipita seule vers la proue ; les enfants étaient terriblement excités et couverts de ; peinture.

« Lionel ! Olive ! Olive ! Qu'est-ce que vous faites ?

— M'm m'm m'm, maman – c'est un nouveau jeu.

— Rentrez tout de suite jouer comme il faut sous la tente – il fait bien trop chaud. Vous allez attraper une insolation, tous tant que vous êtes. Allez, viens, Bébé !

— M'm m'm m'm.

— Allons, tu ne veux tout de même pas que je porte un grand garçon comme toi, voyons. »

Bébé se cramponna à la bitte d'amarrage et éclata en sanglots.

« Ça finit toujours comme ça, déplora Mme March en récupérant son fils. Vous vous conduisez tous comme des sots et comme des égoïstes, et après Bébé pleure. Non, Olive… ne m'aide pas. Mère aime mieux faire tout elle-même.

— Pardon », grommela Lionel d'un ton bourru. Bébé déchirait l'air de ses braillements. Vilain jusqu'au bout, il s'entêtait à agripper un poteau invisible. Tandis qu'elle le pliait en deux pour mieux le transporter, un autre incident se produisit. Un marin – un Anglais – jaillit soudain de l'écoutille avec un morceau de craie, et dessina autour d'elle un petit cercle à l'endroit où elle se tenait. Noix de Cacao hurla : « Il vous a attrapée. Il est venu.

— Vous êtes sur un terrain dangereux, madame, dit le marin avec respect. Le quartier des hommes. Bien sûr, nous nous en remettons à votre générosité. »

Fatiguée par le voyage et le bruit des enfants, tourmentée par ce qu'elle avait laissé en Inde et ce qu'elle risquait de trouver en Angleterre, Mme March tomba presque en catalepsie. Elle contemplait le cercle d'un air hébété, incapable de s'en extraire, pendant que Noix de Cacao dansait autour d'elle tout en baragouinant.

« Le quartier des hommes… histoire d'entretenir la vieille coutume.

— Je ne comprends pas.

— Les passagers ont souvent la gentillesse d'acquitter leur droit d'entrée », expliqua-t-il, mal à l'aise. Bien que cupide, il avait sa fierté. « Mais, évidemment, madame, il n'y a aucune obligation. Ces dames et ces messieurs font comme bon leur semble.

— Je ne vais certes pas manquer d'observer la coutume… Bébé, veux-tu te taire.

— Merci, madame. Nous nous partageons les dons entre les membres d'équipage. Bien sûr, pas avec ces types-là. » Il désigna le Lascar.

« Je vous ferai parvenir l'argent. Je n'ai pas mon sac avec moi. »

Il la salua en portant cyniquement la main à son front. Il ne la croyait pas. Elle s'échappa du cercle et Noix de Cacao y bondit aussitôt ; il s'y accroupit avec un immense sourire.

« Tu n'es qu'un petit imbécile, et je vais me plaindre à l'hôtesse à ton sujet, lui lança-t-elle avec une passion inhabituelle. Il n'y a pas moyen que tu joues correctement à aucun jeu, et tu embêtes les autres. Tu n'es qu'un petit imbécile efféminé, paresseux et bon à rien.

Le Normannia
Mer Rouge
Octobre 191-

Bonjour la Mater !

Tu te dis peut-être qu’il est grand temps que je t’écrive un mot, alors le voilà. Quoi qu’il en soit, tu dois avoir reçu le câble que je t’ai envoyé avant de quitter Tilbury t’annonçant la bonne nouvelle que j’avais trouvé une place de dernière minute sur ce bateau, quand cette éventualité paraissait complètement impossible. Les Arbuthnot, effectivement, sont eux aussi sur ce bateau, ainsi qu’une certaine Lady Manning qui prétend connaître Olive, sans compter plusieurs officiers remarquablement allègres ; les pauvres diables, ils ne savent pas ce qui les attend sous les tropiques. Nous formons deux tables de bridge tous les soirs, en plus des autres moments que nous passons ensemble, et on nous appelle la Bande des Huit, surnom qu’il faut sans doute considérer comme un compliment. La manière dont j’ai obtenu mon billet est curieuse. Je sortais du bureau de la Compagnie à la suite d’une dernière tentative absolument désespérée lorsque je suis tombé sur un individu dont tu te souviendras peut-être, ou peut-être pas : c’était un gosse sur cet autre bateau que nous avions pris quand nous avons quitté l’Inde dans ces drôles de circonstances il y a plus de dix ans – on le surnommait Noix de Cacao à cause de sa forme de tête si étrange. Il est aujourd’hui devenu un jeune homme tout aussi bizarre, qui est néanmoins parvenu à acquérir une véritable influence dans le milieu des armateurs. Je n’en reviens pas de la façon dont certains se débrouillent. Il m’a évidemment reconnu – les métèques font parfois preuve d’une mémoire étonnante – et en apprenant mon embarras il est arrivé à me dégoter une cabine (individuelle), donc tout va pour le mieux. Il est lui aussi à bord, mais nos chemins se croisent rarement. Vu qu’il est très nettement moricaud, il fraye avec ses frères basanés, à leur grande satisfaction mutuelle, de toute évidence.

Il fait une chaleur épouvantable, et je crains fort que cette lettre ne soit par conséquent d’un ennui mortel. Le bridge, je t’en ai déjà parlé, et puis il y a les jeux habituels sur le pont, les paris concernant la vitesse du navire, etc., n’empêche, je pense que tout le monde sera content d’atteindre Bombay et de reprendre le collier. Le Colonel et Mme Arbuthnot sont très charmants avec moi et, soit dit en confidence, je ne pense pas que cela nuira à mes projets d’avoir mieux fait leur connaissance. Bon, je clos ici cette bafouille, et je t’écrirai de

nouveau quand j’aurai rejoint le régiment et pris contact avec Isabel. Bien des choses à tous, y compris naturellement à toi.

Ton premier-né affectueux,

Lionel March

P.S. Lady Manning, j’ai failli oublier, transmet son meilleur souvenir à Olive.

Après avoir posté cette missive, le Capitaine March rejoignit la Bande des Huit. Bien qu’il eût passé la journée entière avec eux ils furent ravis de le voir, car il leur agréait parfaitement. Il était ce qu’un jeune officier d’avenir devait être : soigné, athlétique, beau mais sans tape-à-l’œil. Il avait joui d’une extraordinaire chance professionnelle, dont personne ne lui tenait rancune : il avait participé à une de ces petites guerres du désert qui se faisaient trop rares, avait fait preuve d’audace et de détermination, avait été blessé, cité à l’ordre du jour et avait décroché de bonne heure son grade de capitaine. Le succès ne lui était pas monté à la tête, pas plus qu’il ne tirait vanité de son physique, même s’il ne pouvait ignorer que d’épais cheveux clairs, des yeux bleus, des joues rayonnantes et de puissantes dents blanches constituent, lorsque de larges épaules viennent soutenir le tout, une combinaison absolument irrésistible pour le beau sexe. Ses mains étaient moins élégantes que le reste de sa personne, mais témoignaient d’un dur et honnête labeur, et les poils souples et brillants qui les hérissaient suggéraient la virilité. Sa voix était calme, son maintien plein d’assurance, son humeur égale. Comme les autres officiers, il portait un uniforme légèrement trop petit pour lui, ce qui accentuait sa silhouette – les dames accentuaient la leur en revêtant de très belles robes, à peine moins belles que celles qu’elles réservaient pour l’Inde.

Les parties de bridge se déroulaient sans anicroche, comme il l’avait laissé entendre à sa mère. Il ne lui avait pas raconté que de chaque côté des joueurs, passant du violet au noir, les flots léchaient constamment le navire – d’ailleurs, ça ne l’aurait pas intéressée. Son fils les contemplait de temps en temps, le front plissé. Malgré ses exceptionnelles qualités, c’était un piètre joueur de cartes, qui en outre manquait cruellement de chance. Dès que le Normannia était entré en Méditerranée, il s’était mis à perdre, et le « ça ira mieux après Port-Saïd, c’est toujours comme ça », cette promesse goguenarde qu’on lui avait faite, ne s’était jamais vérifiée. Ici, sur la Mer Rouge, il avait perdu le maximum qu’autorisaient les enchères modérées de la Bande des Huit. Il ne pouvait pas se permettre ce luxe, il ne disposait pas de revenus privés, et il aurait mieux fait d’économiser pour l’avenir ; par surcroît, il trouvait humiliant de décevoir sa partenaire, qui

n’était autre que Lady Manning. Il fut donc soulagé lorsque la partie se termina et que les rafraîchissements habituels circulèrent. A gorgées délicates ou voraces, ils dégustèrent leurs boissons, tandis que les phares de la côte arabe leur faisaient des clins d’œil et disparaissaient vers le nord. « Le Bedfordshire ! » lâcha sentencieusement Mme Arbuthnot. Puis ils se dispersèrent, forts de la certitude que la journée qui allait naître serait exactement semblable à celle qui venait de mourir.

En ce point, pourtant, ils se trompaient.

Continuant à regarder la mer les sourcils froncés, le Capitaine March attendit que le silence s’installe. Puis, saisi d’une impulsion à la fois méfiante et prédatrice, d’une impulsion à la fois inquiétante et inquiète, il rejoignit sa cabine.

« Entrez », fit une voix chantante.

Car il ne s’agissait pas d’une cabine particulière, contrairement à ce qu’il avait laissé entendre à sa mère. La cabine possédait deux couchettes, et celle du bas était occupée par Noix de Cacao. Celui-ci était nu. Une écharpe de couleur vive lui barrait le corps, tranchant sur le noir grisâtre de sa peau, et il émanait de lui une odeur aromatique, qui n’avait rien de désagréable. Dans les dix années écoulées il s’était transformé en un délicieux adolescent, mais il avait gardé cette même tête à la drôle de forme. Il était occupé à faire ses comptes, mais il reposa ses registres et considéra l’officier britannique avec adoration.

« Ma parole, je croyais que tu n’arriverais jamais, dit-il, les yeux emplis de larmes.

— C’est seulement ces fichus Arbuthnot et leur bon sang de bridge, répondit Lionel en refermant la porte de la cabine.

— J’ai cru que tu étais mort.

— Eh bien, non.

— J’ai cru que j’en mourrais.

— Et tu en mourras. » Il s’assit sur la couchette, d’une manière délibérément pesante. La poursuite touchait à sa fin. Elle n’avait pas été longue. Il avait toujours bien aimé ce gamin, même sur cet autre bateau, et aujourd’hui il l’aimait plus que jamais. Du champagne dans un seau à glace, en plus ! Un gamin épatant. Ils ne pouvaient pas se fréquenter sur le pont, avec son air un peu moricaud, mais il en allait autrement dans cette cabine, ou du moins cela ne tarderait pas. Baissant la voix, il dit : « L’ennui, c’est que nous ne sommes en aucun cas censés faire ce genre de chose, mais tu ne sembles pas vouloir comprendre. Si nous nous faisions attraper ce serait vraiment une fichue

catastrophe, pour toi comme pour moi, alors pour l'amour de Dieu ne fais pas de bruit.

— Lionel, Ô Lion de la Nuit, aime-moi.

— D'accord. Reste où tu es. » Il affronta alors le sortilège qui l'avait tourmenté par à-coups toute la soirée, le distrayant de la partie de cartes. Une pellicule de sueur inonda son corps tandis qu'il se déshabillait, et dans l'or de sa chair un muscle se dilata. Lorsqu'il fut prêt, il repoussa le brave Noix de Cacao, qui se livrait à des exercices de grimpe dignes d'un singe, il le plaça là où il devait être, il le manipula, doucement, car il redoutait sa propre force et se montrait toujours doux, il se pencha vers lui, et ils firent la chose dont ils avaient envie l'un et l'autre.

Merveilleux, me'veilleux…

Leurs corps entrelacés, ils reposaient, guerrier nordique et garçon aussi subtil que souple, qui n'appartenait à aucune race et obtenait toujours ce qu'il désirait. Sa vie entière il avait désiré un jouet qui ne casserait pas, et à présent il se demandait comment il s'y prendrait pour jouer avec Lionel à tout jamais. Il avait eu envie de lui dès leur première rencontre, l'avait étreint dans ses rêves quand c'était la seule chose possible, et l'avait retrouvé comme les augures l'avaient prédit ; il avait alors jeté son dévolu sur lui, avait déboursé de l'argent pour l'attraper et l'engluer, et maintenant Lionel était étendu là, piégé, et ne le savait pas.

Ils étaient étendus là, piégés, l'un comme l'autre, et ne le savaient pas, tandis que le navire les emportait inexorablement en direction de Bombay.

3

Cela n'avait pas toujours été aussi merveilleux, me'veilleux. En vérité les prémices de l'aventure avaient été grotesques et quasiment désastreuses. Quand il avait embarqué à Tilbury, Lionel était le modèle du gentil petit militaire, et il n'avait pas la moindre idée du sort qui l'attendait. Il avait trouvé fort aimable de la part d'un jeune homme qu'il avait seulement connu enfant de lui dénicher une cabine, mais il n'avait pas prévu sa présence à bord – et moins encore d'avoir à partager sa cabine avec lui. Cette découverte l'avait gravement contrarié. Les officiers britanniques ne logeaient jamais avec les métèques, jamais, c'était trop fichtrement embarrassant. Cependant, vu l'état des choses, il ne pouvait guère protester ; d'ailleurs, au fond, il n'y tenait pas, car ses préjugés raciaux étaient tribaux plutôt que personnels, et ne valaient que lorsqu'un témoin était présent.

La première demi-heure qu'ils passèrent ensemble se déroula fort agréablement, et ils l'utilisèrent à déballer et à trier leurs affaires avant le départ du navire. Lionel trouva cet ami du passé sympathique et pittoresque, échangea avec lui des réminiscences, et il commença même à le taquiner et à le rudoyer comme au bon vieux temps, ce qui provoqua chez sa victime des gloussements ravis. Il se hissa d'un bond sur sa couchette et s'installa sur le bord, en laissant pendre ses jambes. Il sentit une main qui les touchait, et n'y vit aucun mal jusqu'à ce que la main eût presque atteint la jonction de ses cuisses. Alors, envahi tour à tour par la confusion, la peur puis le dégoût, il sauta à terre avec un horrible juron de chambrée et une grimace pleine de fureur, et se rendit tout droit chez le Capitaine d'Armes afin de lui rapporter un attentat aux bonnes mœurs. En ceci, il manifesta l'audace et la détermination qui lui avaient tellement réussi lors de sa lutte dans le désert : autrement dit, il ne savait pas ce qu'il faisait.

Le Capitaine d'Armes demeurait introuvable, et dans l'intervalle la rage de Lionel retomba quelque peu ; il se dit que s'il déposait une plainte officielle il serait obligé de présenter des preuves, chose qu'il ne pouvait faire, et devrait sans doute répondre à des questions, jeu auquel il n'excellait pas. Il préféra par conséquent se rendre chez le Commissaire de Bord ; là, sans justifier aucunement sa requête, il exigea qu'on lui attribue une cabine de remplacement. Le Commissaire de Bord le considéra d'un œil morne : le bateau, comme le Capitaine March le savait certainement, était déjà plein à craquer. « Ne me parlez pas sur ce ton », tempêta Lionel, qui se fraya un chemin à coups d'épaules jusqu'au plat-bord pour voir l'Angleterre disparaître dans le lointain. Il lui arrivait la pire chose au monde, la chose pour laquelle les Tommies écopaient de la peine maximum, et voilà qu'il en avait pour quinze jours de ce calvaire. Que diable devait-il faire ? Porter plainte malgré tout, se brûler la cervelle, quoi donc ?

Alors qu'il se débattait dans cette situation désespérée, les Arbuthnot mirent le grappin sur lui. C'étaient de vagues connaissances, leur compagnie le calma, et son bon gros rire de militaire ne tarda pas à résonner comme si rien ne s'était passé. Ils étaient contents de le voir, car ils s'appliquaient à réunir un groupe de sahibs qui se serreraient les coudes pendant la traversée et dont les étrangers seraient exclus. Avec son aide la Bande des Huit vit le jour, faisant bientôt l'envie de passagers moins heureux : présentations ; boissons ; plaisanteries ; problèmes pour obtenir une couchette… A ce moment-là, Lionel procéda habilement : étant donné que tout se sait sur un bateau, il avait intérêt à prendre les devants. « J'ai eu un billet, c'est vrai, claironna-t-il, mais pour cela il me faut partager ma cabine avec un moricaud. » Tous compatirent, et le Colonel

Arbuthnot, de la plus joyeuse humeur, s'exclama « Espérons que les Noirs n'éjaculent pas sur les draps ! » Mme Arbuthnot, plus spirituelle encore, s'écria : « Bien sûr que non, mon cher, si c'est un moricaud ce sera le café. » Tout le monde éclata de rire, la bonne dame se délecta de son succès, et Lionel ne comprit pas pourquoi il eut soudain envie de se jeter à la mer. C'était tellement injuste ; c'était lui la victime, et pourtant c'était lui qui se sentait dans son tort, et se faisait l'effet d'être un goujat. Si seulement il avait découvert les goûts du jeune homme en Angleterre, il ne l'aurait jamais touché, non, pas même avec des pincettes. Mais cela était-il possible ? De tels penchants ne se voyaient pas à l'œil nu. A moins que ? Obscurément, après dix ans d'oubli, un souvenir reprit corps dans ce lointain bateau de son enfance, et il revit sa mère… Enfin, elle trouvait toujours à redire à tout, la pauvre Mater. Non, décidément, il n'aurait pas pu deviner.

La Bande des Huit s'empressa de réserver des tables pour le déjeuner ainsi que tous les repas à venir, reléguant Noix de Cacao et sa bande au deuxième service ; il devenait en effet évident que Noix de Cacao lui aussi appartenait à une bande : cette racaille de couleur qui s'accumule dans les coins comme la poussière, qui glousse et qui chuchote, et qui a peut-être de l'influence, mais qu'importe ? Regardant tout cela d'un œil dégoûté, Lionel cherchait à déceler une marque de gêne chez son innommable compagnon de cabine, mais celui-ci gambadait et baragouinait sur le pont-promenade comme si rien ne s'était produit. Lionel, quant à lui, n'avait rien à craindre pour le moment : il dégustait un curry aux côtés de Lady Manning, et la faisait rire en plaisantant sur les divers noms que le cuisinier, au fil des jours, attribuait au même plat. De nouveau il ressentit comme un coup de poignard, et il songea : « Mais que vais-je faire, que vais-je *faire*, quand la nuit viendra ? Il faudra bien qu'il y ait une sorte de mise au point. » Après le déjeuner, le temps se gâta. L'Angleterre prit congé de ses enfants en leur offrant ses flots les plus agités, ses vents les plus violents, et en entrechoquant dans l'empyrée force pots et casseroles invisibles. Lady Manning pensait qu'elle supporterait mieux l'épreuve dans un transat. Il l'y escorta puis, pris de haut-le-cœur, il regagna sa cabine aussi précipitamment qu'il l'avait quittée deux heures plus tôt.

Elle lui parut remplie de noirauds qui, le voyant nauséeux, se levèrent avec diligence, l'aidèrent à monter sur sa couchette et desserrèrent son col. Puis le gong convoqua tout ce petit monde au déjeuner. Au bout d'un certain temps, Noix de Cacao et son vieux secrétaire parsi passèrent la tête à l'intérieur pour prendre de ses nouvelles ; ils se montrèrent courtois et obligeants et il ne put que les remercier. La mise au point devait être reportée à plus tard. La journée

avançant, il se sentit plus vivace et moins résolu à ce règlement de comptes, et la nuit n'amena pas avec elle ses périls redoutés, ni d'ailleurs quoi que ce soit d'autre. C'était presque comme si rien ne s'était passé : presque, mais pas tout à fait. Maître Noix de Cacao avait retenu la leçon ; il ne l'importuna plus, mais il laissa adroitement entendre que cette leçon n'avait pas d'importance. Il était comme quelqu'un qui, s'étant vu refuser un prêt, souligne qu'il ne renouvellera pas sa demande. Il paraissait se moquer complètement de sa disgrâce – chose incompréhensible pour Lionel, qui s'attendait soit à du repentir soit à de la terreur. Se pouvait-il qu'il ait lui-même fait trop d'histoires ?

C'est dans cette atmosphère peu mouvementée que le navire traversa le golfe de Biscaye. Il était clair qu'on ne solliciterait plus ses faveurs, et il ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui serait arrivé s'il les avait accordées. La bienséance reprit ses droits, de manière presque monotone ; si jamais Noix de Cacao et lui se trouvaient en même temps dans la cabine et devaient décider (par exemple) qui ferait sa toilette en premier, ils résolvaient le problème avec diplomatie.

Le navire entra en Méditerranée.

La résistance s'affaiblit alors sous ces cieux plus cléments, la curiosité s'accrût. Il faisait un temps délicieux cet après-midi-là – leur premier beau jour. Noix de Cacao se penchait par le hublot pour voir le rocher de Gibraltar sous le soleil. Lionel se serra contre lui pour regarder aussi et toléra une légère, une très légère familiarité avec sa personne. Le navire ne coula pas et le ciel ne leur tomba pas sur la tête. Ce contact déclencha comme un tourbillon à l'intérieur de sa tête et partout sur son corps, il ne put fixer son attention sur le bridge du soir, il se sentait à la fois excité, effrayé et invulnérable, et contemplait sans arrêt les étoiles. Cacao, qui disait parfois des choses bizarres, déclara que les étoiles se dirigeaient vers un agréable séjour où elles pourraient demeurer.

Cette nuit-là une bouteille de champagne fit son apparition dans la cabine, et il fut séduit. Il n'avait jamais su résister au champagne. Malédiction, oh malédiction ! Comment cette chose avait-elle pu se produire ? Jamais plus. Il s'en produisit pourtant d'autres au large de la côte sicilienne, d'autres encore, beaucoup d'autres à Port-Saïd et, une fois sur la Mer Rouge, ils dormaient ensemble le plus naturellement du monde.

Cette nuit-là, ils restèrent étendus sans bouger plus longtemps que d'habitude, comme si quelque chose dans leur chute sensuelle les avait ensorcelés. Ils n'avaient jamais connu avant un tel contentement mutuel, et seul un des deux était conscient que rien ne dure, qu'ils seraient peut-être à l'avenir plus heureux ou moins heureux, mais qu'ils ne seraient plus jamais exactement comme cela. Il s'efforça de ne pas bouger, de ne pas respirer, de ne pas vivre même, mais la vie était trop forte pour lui et il soupira.

« Ça va ? chuchota Lionel.

— Oui.

— Je t'ai fait mal ?

— Oui.

— Pardon.

— Pourquoi ?

— Je peux avoir un verre ?

— Tu peux avoir le monde entier.

— Ne bouge pas et j'irai t'en chercher un aussi, bien que tu ne le mérites pas après tout le bruit que tu as fait.

— J'ai encore été bruyant ?

— C'est le moins qu'on puisse dire. Ça ne fait rien, tu as quand même droit à un bon verre. » Moitié Ganymède moitié Goth, il extirpa une bouteille du seau à champagne. Un bouchon sauta et alla cogner contre la cloison. Des murmures de protestation féminine se firent entendre, et ils éclatèrent tous deux de rire. « Tiens, dépêche-toi, viens vite boire. » Il tendit sa coupe, la récupéra, la vida, la remplit de nouveau. Ses yeux brillaient, toutes les affres par lesquelles il avait pu passer étaient oubliées. « Autant en profiter, maintenant ! » s'exclama-t-il. Car il faisait partie de ces gens conventionnels qui, une fois que les conventions sont rompues, les rompent en menus morceaux ; pendant une heure ou deux, il n'y eut rien qu'il refusât de dire ou de faire.

Pendant ce temps-là, l'autre, le finaud, restait vigilant. Pour lui la minute de l'extase était parfois une minute de vision, et son cri de plaisir lors du moment suprême s'était achevé sur une note apeurée. Cette peur s'évanouit avant qu'il ait pu comprendre ce qu'elle signifiait ou contre quoi elle le mettait en garde ; contre rien, si ça se trouve. Néanmoins, il semblait plus sage de rester vigilant. En affaires comme en amour, il est souhaitable de prendre des précautions, il est

impératif d'obtenir des garanties. « Dis, mon vieux, si nous fumions notre petite cigarette maintenant ? » suggéra-t-il.

C'était un rituel désormais établi, qui attestait bien mieux que des mots la profondeur et la singularité de leur appartenance réciproque. Lionel accepta et alluma la cigarette ; il la glissa entre les lèvres bistrées de Cacao, l'ôta, tira dessus, la replaça, et ils la fumèrent à tour de rôle, leurs visages collés l'un à l'autre. Quand elle fut finie Cacao refusa d'éteindre le mégot dans un cendrier ; il préféra le jeter par le hublot pour le confier aux embruns, en prononçant des paroles incompréhensibles. Il se dit que ces mots les protégeraient peut-être, même s'il ne pouvait expliquer en quoi, ni ce qu'ils signifiaient.

« Ça me fait penser… », fit Lionel, avant de s'interrompre. Il avait repensé, sans raison particulière, à sa mère. Il répugnait à l'évoquer dans la position où il se trouvait, cette pauvre vieille Mater, particulièrement après tous les mensonges qu'il lui avait débités.

« Vas-y, à quoi elle te fait penser, notre cigarette ? Vas-y, je te prie. Il faut que je sache.

— A rien. » Et il s'étira, exhibant un corps sans défaut hormis une cicatrice du côté de, l'aine.

« Qui t'a fait ça ?

— Un de tes cousins crépus.

— Ça fait mal ?

— Non. » C'était un trophée récolté lors de la petite guerre du désert. Une sagaie avait failli l'émasculer, failli, mais pas réussi, ce qui, d'après Cacao, était une bonne chose. Un derviche, un homme très saint, lui avait dit un jour que ce qui manquait détruire l'homme pouvait lui insuffler de la force et être exploité à l'heure de la vengeance. « Je n'ai que faire de me venger, répliqua Lionel.

— Oh, mais Lion, pourquoi, quand la vengeance peut être si douce ? »

Il fit non de la tête et leva le bras pour attraper son pyjama, un cadeau digne d'un sultan. C'étaient des cadeaux sans arrêt à ce moment-là. Ses dettes de jeu étaient réglées par le biais du secrétaire, et s'il avait besoin de quoi que ce soit, ou si on lui attribuait un besoin quelconque, il voyait apparaître tel ou tel objet. Il avait renoncé à protester et acceptait désormais tous les cadeaux sans discrimination. Il pourrait toujours se débarrasser plus tard des pires d'entre eux : quelques bijoux abominables, par exemple, qu'on n'aurait portés pour rien au monde. Pourtant il regrettait de ne pouvoir lui aussi offrir des cadeaux, car il était tout sauf un profiteur. Il avait fait une tentative deux nuits plus tôt, obtenant

un résultat plus que douteux. « J’ai l’impression de passer mon temps à prendre et de ne jamais rien donner, avait-il dit. N’y a-t-il rien dans mes affaires qui te fasse envie ? Ça me ferait tellement plaisir. » On lui avait répondu : « Oui. Ta brosse à cheveux. » – « Ma *brosse à cheveux* ? » – c’était un objet dont il ne tenait guère à se séparer, car Isabel le lui avait offert pour sa majorité. Son hésitation faisant venir les larmes aux yeux de Cacao, Lionel fut obligé de céder. « Tu peux bien entendu avoir ma modeste brosse, si tu la veux. Laisse-moi seulement te la nettoyer d’abord » – « Non, non, telle quelle, avec les cheveux dessus », et l’objet lui fut arraché d’un geste fanatique. Presque à la manière d’un vautour. D’étranges petites choses comme celle-là se produisaient de temps en temps ; des m’m m’m m’m, il les appelait, car elles le faisaient penser aux bizarreries qui avaient eu cours sur l’autre bateau. Elles ne faisaient de mal à personne, alors pourquoi s’inquiéter ? Ne boude pas le plaisir tant qu’il est là. Jouissant de sa félicité, il laissa la pluie de cadeaux se déverser sur lui : tel un Viking à la cour de Byzance, il était gâté, vénéré et point encore blasé.

C’était assurément ça la vie ; assis sur une chaise, les pieds posés sur une autre, il se prépara à leur causerie habituelle qui, tantôt longue tantôt brève, était assurément la vie. Quand Noix de Cacao commençait, c’était fascinant. Car toute la journée il s’était promené sur le bateau, décelant les faiblesses des gens. Plus étonnant encore, lui et ses compères avaient connaissance de certaines possibilités financières qui ne figurent jamais dans les colonnes économiques, et ils pouvaient, pour peu que cela vous intéresse, vous apprendre comment devenir riche. Plus étonnant encore, il avait un formidable don d’imagination. Au beau milieu d’un récit grivois et scandaleux – la découverte de Lady Manning, par exemple : Lady Manning, entre toutes, surprise dans la cabine du Mécanicien en second ! –, il était capable de se représenter cette même découverte effectuée par un poisson volant entré inopinément par le hublot du Mécanicien, et il parodiait la mimique stupéfaite du poisson.

Oui, c’était ça la vie, et une vie qu’il n’avait jamais goûtée au cours de son austère apprentissage : le luxe, la gaieté, la gentillesse, l’insolite, et la délicatesse qui n’excluait pas le plaisir brutal. Jusque-là il avait eu honte d’être bâti comme une brute : ses précepteurs avaient condamné l’instinct charnel ou bien l’avaient présenté comme une bêtise ; chez lui comme chez tous ses enfants, sa mère avait refusé d’en admettre l’existence : étant ses enfants, ils devaient être purs.

De quoi allaient-ils parler en cette agréable soirée ? Pourquoi pas du scandale du passeport ? Noix de Cacao, en effet, possédait deux passeports, et non un seul comme la plupart des gens ; ces deux passeports venaient corroborer le soupçon croissant qu’il n’était peut-être pas d’une probité absolue. En Angleterre Lionel

aurait immédiatement changé de sujet, mais depuis Gibraltar ils étaient devenus tellement intimes et, sur le plan moral, tellement décontractés qu'il n'éprouvait rien sinon une amicale curiosité. Les renseignements figurant sur les passeports étaient contradictoires, si bien qu'il était impossible de savoir l'âge du coquin, l'endroit où il était né, ou même quel était son nom. « Tu pourrais avoir de graves ennuis à cause de ça », l'avait averti Lionel, qui n'obtint pour réponse qu'un petit rire insouciant. « Tu pourrais, tu sais. Enfin, tu n'es qu'un singe, ni plus ni moins, et je suppose qu'on ne peut espérer d'un singe qu'il connaisse son propre nom. » Ce à quoi on avait répondu : « Lion, il sait rien du tout. Il fallait qu'un singe arrive pour dire à un Lion qu'il est en vie. » Il n'était jamais facile de lui damer le pion. Il avait acquis son instruction, si tel était le mot, à Londres, et ses rudiments en matière de finance, à Amsterdam ; un de ses passeports était portugais, l'autre danois, et son sang devait être pour moitié asiatique, mêlé peut-être d'une goutte de sang noir.

« Allons, voyons, dis-moi la vérité et rien que la vérité pour changer, commença-t-il. Ah, ça me fait penser que j'ai enfin envoyé cette lettre à la Mater. Elle adore avoir des nouvelles. J'ai eu un peu de mal à trouver des choses susceptibles de l'intéresser, enfin, j'ai fait du remplissage avec des sottises concernant les Arbuthnot, et je t'ai casé à la fin comme un genre de contrepoids.

— Pour faire quel genre de poids ?

— Eh bien, naturellement, je n'ai pas dit ce que nous faisions. Je ne suis pas complètement cinglé. J'ai simplement raconté que j'étais tombé sur toi au bureau de Londres, et que j'avais obtenu une cabine grâce à toi, une cabine particulière, évidemment. Je lui ai jeté une sacrée poudre aux yeux.

— Cher Lionel, tu ne sais pas faire ça, ni même où trouver la poudre. La boue, tu connais un peu, d'accord, mais pas la poudre Pourquoi avoir éprouvé le besoin de parler de moi ?

— Oh, histoire de dire quelque chose.

— As-tu dit que je me trouvais à bord moi aussi ?

— Comme ça, en passant, répondit-il avec humeur, car il se rendait compte à présent qu'il aurait mieux fait d'éviter. C'est moi qui écrivais cette foutue lettre, pas toi, et j'étais bien obligé de remplir. Ne t'inquiète pas… elle a déjà oublié ton existence à l'heure qu'il est. »

L'autre était certain que non. S'il avait prévu cette rencontre et l'avait anticipée dans ses rêves, alors pourquoi une mère attentive ne l'aurait-elle pas prévue elle aussi ? Elle avait de solides raisons de s'inquiéter, car les choses

avaient effectivement commencé sur cet autre bateau. Une insignifiante collision, et les deux enfants avaient pris conscience de leur virilité. C'est de là qu'avait jailli leur bonheur présent, c'est par là qu'il risquait de s'éteindre, car les enfants avaient été dérangés. Ah ! ce bruissement de jupons plein de hargne… « Quelle ruse vais-je pouvoir inventer cette fois pour l'éloigner d'elle ? Je l'aime, je suis intelligent, j'ai de l'argent. Je vais essayer. » Tout d'abord il fallait arranger son départ de l'Armée. Ensuite il fallait se débarrasser de cette jeune Anglaise en Inde, cette Isabel, sur qui on savait trop peu de chose. Le mariage, la virginité ou le concubinage pour Isabel ? Il n'avait aucun scrupule à pervertir les instincts de Lionel afin d'assouvir les siens, ni à compromettre ses perspectives de paternité. Tout ce qui comptait, c'était leur bonheur, et il croyait savoir en quoi celui-ci consistait. Beaucoup de choses dépendaient des quelques jours à venir : il devait travailler d'arrache-pied et travailler avec les étoiles. Dans sa tête, il envisageait les problèmes qui pouvaient se poser, il les combinait, il s'en détournait, et cela sans perdre de vue un seul instant un autre problème : il y avait chez l'être aimé une part qu'il ne comprenait pas. Fermant à demi les yeux, il observa et, les oreilles à demi fermées, il écouta. En se montrant moins présent et en sacrifiant sa sagacité à sa faculté de vision, il lui arrivait d'ouvrir une porte. De fait, Lionel déclara : « En réalité, la Mater ne t'a jamais porté dans son cœur. » Une porte s'ouvrit alors, lentement.

« Mais mon vieux, comment aurait-elle pu ? Ah là là, quand la craie tenue par le marin a dessiné un cercle autour de ses pieds et qu'elle n'a plus pu bouger et que nous nous en sommes tous aperçu, ah là là, mon vieux, ce que nous avons pu nous moquer d'elle !

— Je ne me souviens pas… enfin, vaguement. Ça commence à me revenir, et ça m'a tout l'air du genre de chose propre à la démonter. On ne peut nier qu'elle ait dégoisé sur ton compte à l'arrivée ; elle t'a reproché de rendre les choses intéressantes quand elles ne l'étaient pas : c'est une drôle de critique, mais la Mater est une drôle de femme. Alors nous nous sommes concertés comme font parfois les enfants…

— Ah oui ? Oh, bien sûr.

— … et Olive qui est elle-même pas mal autoritaire a décrété que nous ne devions plus parler de toi, vu que ça avait l'air d'inquiéter terriblement notre mère et qu'elle venait d'avoir énormément de soucis. En réalité, il… je ne dois pas te raconter ça, c'est un secret, absolu.

— Ça le restera. Je le jure. Par tout ce qui est au-dehors de moi et au-dedans de moi, je le jure. » Dans son excitation, il devint impossible à comprendre, et se

mit à parler dans sa langue inconnue. Presque toutes les langues étant inconnues de Lionel, celui-ci fut fort impressionné.

« Eh bien, en réalité, il…

— Enfin, mon vieux, de qui parles-tu donc ?

— Oh, c'est vrai ! Du mari de la Mater, mon père. Il était dans l'Armée lui aussi ; en fait il était parvenu au grade de commandant, mais il s'est produit une chose totalement innommable… à un moment donné, en Orient, il adopté le mode de vie indigène, et on l'a cassé… il a abandonné sa femme, la laissant avec cinq jeunes enfants à élever, et pas un sou. Elle nous emmenait tous loin de lui quand tu nous as rencontrés, et elle avait encore un faible espoir qu'il se ressaisisse et qu'il la suive. Mais non. Il n'a même jamais écrit… souviens-toi ceci doit rester absolument secret.

— Oui, oui », assura-t-il, mais il trouvait ce secret très inoffensif : quel autre comportement un mari entre deux âges aurait-il dû avoir ? « Mais, Lionel, encore une question à toi. Pour qui le Commandant a-t-il abandonné la Mater ?

— Il a choisi la vie indigène.

— Avec une fille ou avec un garçon ?

— Un garçon ? Seigneur ! Enfin, je veux dire, avec une fille, naturellement… je veux dire, c'était quelque part au fin fond de la Birmanie.

— Même en Birmanie, il y a des garçons. C'est du moins ce que j'ai entendu dire. Mais ton père a choisi la vie indigène avec une fille. Pa'fait. Ne pourrait-il, par conséquent, exister des rejetons ?

— S'il y en a eu, ce seraient des métis. Une éventualité plutôt contrariante. Enfin, tu comprends ce que je veux dire. Ma famille – celle de Papa, s'entend – remonte à presque deux cents ans, et celle de la Mater, à la Guerre des Roses. C'est vraiment épouvantable, tu sais, Cacao. »

Le métis souriait de voir le guerrier s'embourber. A la vérité, c'était quand il s'étalait de tout son long qu'il lui était le plus cher. Et toute cette conversation – si insignifiante en soi – lui procurait le sentiment que la victoire était proche, espoir qu'il n'avait jusque-là osé caresser. Il avait l'impression que Lionel savait qu'il était pris au piège, ou presque, et que ça lui était égal. Continue à l'interroger ! Vite ! Ne le lâche pas ! « Est-ce que ton père est mort ? demanda-t-il brusquement.

— Je n'aurais guère pu revenir en Orient s'il ne l'était pas. Par sa faute, notre nom a d'affreux relents de scandale dans cette région. J'ai donc dû en changer, ou du moins en laisser tomber la moitié. Il se faisait appeler le Commandant

Corrie March. Nous étions tous fiers de ce “Corrie”, et non sans raison. Prononce un peu le nom de “Corrie March” devant la Bande des Huit, et tu verras la réaction.

— Il te faut obtenir deux passeports, n’est-ce pas, l’un avec le “Corrie” dessus et l’autre sans. Je vais arranger ça, d’accord ? A Bombay ?

— Pour que je devienne un tricheur comme toi ? Non, merci. Mon nom est Lionel March et c’est mon nom. » Il leur resservit du champagne.

« Tu lui ressembles ?

— J’espère que non. J’espère que je ne suis pas cruel, ni inflexible, ni égoïste, ni jouisseur, ni menteur comme lui.

— Je ne parle pas des choses sans importance comme ça. Je veux dire, est-ce que tu lui ressembles physiquement ?

— Tu as les idées les plus étranges sur ce qui est important.

— Son corps ressemblait-il au tien ?

— Comment le saurais-je ? » Il fut soudain saisi d’un accès de timidité. « Je n’étais qu’un gosse, et la Mater a déchiré la moindre photo de lui qui lui soit tombée sous la main. Il était cent pour cent aryen, pas de doute, et c’était un sacré costaud, tout comme moi, assurément – d’ailleurs je serai bientôt obèse si je continue à picoler à ce train-là. Bon, si nous parlions de tes passeports pour changer.

— Etait-il de ces hommes en qui ceux qui cherchent le repos trouvent le feu, et le feu le repos ?

— Je n’ai pas la moindre idée de ce dont tu parles. Veux-tu dire par là que je suis moi-même quelqu’un comme ça ?

— En effet.

— Je n’ai pas la moindre idée… » Il hésita. « A moins que… non, tu fais l’âne comme d’habitude, et quoi qu’il en soit nous avons passé un temps amplement suffisant à disséquer mon malheureux père. Si j’ai parlé de lui, c’est pour te montrer tout ce que doit endurer la Mater : il faut faire preuve d’une indulgence infinie à son égard, et tu ne dois pas prendre la mouche si elle réagit avec excès à ton sujet. Elle t’apprécierait sans doute si elle en avait l’occasion. Il y a eu autre chose qui l’a bouleversée à l’époque… on dirait que je ressors d’un coup tous les squelettes du placard, mais ils n’iront pas bien loin, et j’ai envie de bavarder avec quelqu’un sans tabou, pour une fois. Je n’ai jamais eu personne avec qui parler comme toi. Jamais, et je ne crois pas que j’en retrouverai. Est-ce que par

hasard tu te souviens du plus jeune d’entre nous, celui que nous appelions Bébé ?

— Ah oui, ce joli Bébé !

— Eh bien, quinze jours après notre arrivée, alors que nous étions chez mon grand-père à chercher une maison, ce pauvre gosse est mort.

— Mort de quoi ? » s’exclama-t-il, soudain agité. Il releva ses genoux et y appuya son menton. Avec sa nudité, son teint bistré un peu brillant et sa tête à la drôle de forme, il faisait penser à une sculpture accroupie devant un tombeau.

« La grippe, purement et simplement. Elle circulait dans la paroisse et il l’a attrapée. Mais le pire, c’est qu’il n’y avait pas moyen de raisonner la Mater. Elle voulait à tout prix que ce soit une insolation, et qu’il l’ait attrapée en se promenant tête nue alors qu’elle ne le surveillait pas convenablement sur cette même Mer Rouge.

— Son pauvre joli Bébé. Ainsi, à ses yeux, je l’ai tué.

— Cacao ! Comment diable as-tu deviné ? C’est exactement la conclusion tirée par les cheveux à laquelle elle a abouti. Nous avons eu pas mal de fil à retordre avec elle. Olive s’est insurgée, grand-père a prié… et moi je n’ai su que rester là à accumuler les impairs, comme j’en ai le chic.

— Mais elle… elle a vu seulement moi, en train de courir sous le soleil avec ma tête de démon, et les m’m m’m m’m tous vous me suivez jusqu’à ce que le dernier le tout petit il meure, et elle, elle en train de parler à un officier, un bel officier, oh dormir dans ses bras comme je dormirai dans les tiens, si bien ! qu’elle oublie le soleil et qu’il frappe le tout petit. Je vois.

— Oui, tu vois, mais pas comme il faut. » De temps à autre, il piquait des crises de ce genre, qui auraient dû être insensées mais ne l’étaient pas. Il se trompait bien sûr au sujet de sa mère, qui était la pureté même, et au sujet du Capitaine Armstrong, qui était devenu pour eux un précieux conseiller familial. Mais il avait raison au sujet de la mort de Bébé : elle avait effectivement déclaré que c’était ce diablotin paresseux et efféminé qui l’avait tué, et de propos délibéré. Au cours des dernières années elle n’avait plus fait allusion à cette tragédie, et l’avait peut-être oubliée. Il s’en voulait plus que jamais d’avoir cité le nom de Noix de Cacao dans la lettre qu’il lui avait récemment envoyée.

« Est-ce que je l’ai tué à tes yeux aussi ?

— A mes yeux ? Bien sûr que non. Je connais la différence entre une grippe et une insolation, et on ne contracte pas une insolation après un délai de trois semaines.

— Est-ce que je l’ai tué aux yeux de quelqu’un… ou de quelque chose ? »

Lionel plongea son regard dans des yeux qui, au-delà de lui et au-delà des murs de la cabine, contemplaient la mer. Quelques jours plus tôt, il aurait tourné la question en dérision, mais cette nuit-là il se sentait rempli de respect. Ce changement était dû au fait que son affection, s’étant portée dans la direction de la terre, essayait tout bonnement de s’épanouir. « Quelque chose t’inquiète ? Pourquoi ne pas m’en parler ? dit-il.

— Est-ce que tu aimais joli Bébé ?

— Non, j’avais l’habitude de sa présence, mais il était trop petit pour que je m’y intéresse, et cela fait des années que je n’ai pas pensé à lui. Alors ne t’en fais pas.

— Il n’y a pas de grief entre nous, en ce cas ?

— Pourquoi y en aurait-il ?

— Lionel… oserais-je te poser encore une question ?

— Bien sûr, vas-y.

— Il s’agit de sang. C’est la dernière de toutes les questions. As-tu jamais versé le sang ?

— Non… oh, excuse-moi, j’aurais dû dire oui. J’avais oublié cette petite guerre que j’ai faite. Elle me sort complètement de la tête par moments. Une bataille, c’est un tel gâchis, tu n’imagines pas, et pendant celle-là il y avait une petite tempête de sable qui faisait rage, histoire d’augmenter un peu la confusion. Oui, c’est vrai, j’ai versé le sang, c’est en tout cas ce que prétend le rapport officiel. Je ne l’ai pas su sur le moment. » Il cessa subitement de parler. D’une manière aussi éclatante qu’inattendue, le désert lui apparut soudain, et il vit la scène comme en relief, de l’extérieur. La figure centrale – une figure grotesque – n’était autre que lui-même, complètement déchaîné, et juste à côté de lui gisait un sauvage agonisant ; l’homme, qui était parvenu à le blesser, essayait de dire quelque chose.

« J’espère ne jamais verser le sang, dit l’autre. Je ne blâme pas les autres, mais en ce qui me concerne, n’importe quoi plutôt que ça.

— Je ne pense pas que cela puisse t’arriver. Tu n’as pas exactement l’étoffe d’un homme de guerre. Il n’empêche que je suis tombé amoureux de toi. »

Il n’avait pas prémédité cette déclaration, et ce fut le caractère inattendu de cet aveu qui enchanta tellement le garçon. Il détourna le visage. Ses traits étaient transfigurés par la joie et empreints de cette étrange teinte violacée qui dénotait

une émotion violente. Tout se passait plutôt bien depuis un moment. Chacune des phases de cette confession hésitante lui avait permis de mieux cerner la personnalité de l'être aimé. Mais un aveu aussi direct… il n'en avait pas espéré tant. « Avant le matin je l'aurai réduit en esclavage, songea-t-il, et il commencera à faire mes quatre volontés. » Même maintenant il n'exultait pas, car il savait par expérience qu'il avait beau toujours obtenir ce qu'il désirait, il le gardait rarement, et il savait aussi que la beauté d'un joyau peut être altérée par un excès d'adoration. Il demeura impassible, pelotonné comme une statue, le menton sur les genoux, les mains autour des chevilles, dans l'attente de paroles auxquelles il pourrait répondre en toute sécurité.

« Ça m'a semblé n'être qu'une bêtise au début, poursuivit-il. Quand je me suis réveillé, j'avais vraiment honte de moi après Gibraltar, tu peux me croire. Depuis, les choses ont terriblement évolué, et maintenant il n'y a plus rien que nous. Je vais te dire un truc, pourtant, une erreur stupide que j'ai faite. Je n'aurais jamais dû parler de toi dans cette lettre à la Mater. Il n'y a aucun intérêt à éveiller ses soupçons sur une chose qu'elle ne peut pas comprendre ; je ne regrette pas ce que nous faisons, ce n'est pas ce que je veux dire.

— Tu veux donc récupérer la lettre ?

— Mais je l'ai postée ! Alors peu importe ce que je veux.

— Postée ? » Retrouvant son attitude naturelle, il riait gaiement, et ses dents pointues étincelaient. « Qu'est-ce que ça veut dire, poster ? Rien du tout, même dans une boîte anglaise rouge. Même là-dedans, on peut quasiment tout récupérer, et ici nous sommes sur un bateau. Non ! Demain matin, mon secrétaire vient te voir : "Excusez-moi, Capitaine March, mais auriez-vous par hasard perdu cette lettre sur le pont avant de la poster ?" Tu remercies le secrétaire, tu prends la lettre, tu écris à la Mater une meilleure lettre. Est-ce qu'il y a encore quelque chose qui te gêne ?

— Pas vraiment. Sinon que…

— Sinon que quoi ?

— Sinon que je suis… je ne sais pas. Je tiens plus à toi que je ne saurais le dire.

— Qu'est-ce que ça a de gênant ? »

Ô douce nuit de partage, pour l'un d'eux triomphante, pour tous deux annonciatrice de paix ! Ô silence absolu, hormis le délicieux ronronnement du bateau ! Lionel soupira, rempli d'un bonheur qu'il ne s'expliquait pas. « Tu devrais avoir quelqu'un pour s'occuper de toi », souffla-t-il tendrement. Avait-il

déjà dit ça à une femme et celle-ci avait-elle réagi ? Aucune réminiscence de ce genre ne vint le troubler : il ne savait même pas qu’il était en train de tomber amoureux. « J’aimerais moi aussi pouvoir rester avec toi, mais bien sûr c’est hors de question. Si seulement les choses étaient un peu différentes, je… Allons, viens, il est temps de dormir.

— Tu t’endormiras et tu t’éveilleras. » Car l’instant, pour eux, était finalement arrivé : la fleur de l’amour s’ouvrit tout grande pour les accueillir, l’étoile qui leur était dévolue s’éleva dans le ciel, son bien-aimé prit appui sur lui pour éteindre la lumière à côté de la porte. Il ferma les yeux pour jouir plus tôt de la divine obscurité. Il allait gagner. Tout se déroulait comme il l’avait prévu, et lorsque viendrait le matin et qu’il faudrait se replonger dans la vie pratique, il aurait gagné.

« Merde ! »

Le petit mot, aussi vilain que stupide, avait jailli de la bouche de Lionel. « Merde et remerde », marmonna-t-il. En tendant le bras vers l’interrupteur, il avait remarqué le verrou qui se trouvait à côté, et il se rendit compte qu’il n’avait pas bloqué la porte. Les conséquences de cette étourderie auraient pu s’avérer fort embarrassantes. « Quelle négligence ! » se reprocha-t-il, soudain parfaitement réveillé. Il examina la cabine comme un général examinerait le champ de bataille après avoir failli perdre le combat par sa propre sottise. La silhouette recroquevillée n’y était plus qu’un élément parmi d’autres, elle n’était plus le centre du désir. « Cacao, je suis affreusement désolé, reprit-il. En règle générale, c’est toi qui prends les risques, cette fois c’est moi. Je te présente mes excuses. »

Emergeant de la pénombre où il avait espéré être rejoint, l’autre s’efforça d’élucider ces paroles dénuées de sens. Quelque chose avait dû cafouiller, mais quoi ? Il avait horreur des excuses. Il avait toujours détesté cette manie anglaise de dire « Tout est de ma faute » ; si on lui opposait cet argument-là en affaires, il était d’autant plus tenté de tricher, et, sur les lèvres d’un héros, il trouvait la formule méprisable. Lorsqu’il comprit quel était le problème et ce que signifiaient ces malheureux « merde » à répétition, il ferma de nouveau les yeux et dit : « Pousse le verrou, dans ce cas.

— C’est fait.

— Eteins la lumière, dans ce cas.

— Je vais le faire. Après une erreur comme ça, on se sent singulièrement ébranlé. C’était la cour martiale à coup sûr.

— Ah oui, vraiment ? » fit-il d'un ton triste – triste parce que l'instant vers lequel ils s'acheminaient était peut-être en train de s'envoler, parce que leurs chances de jamais converger étaient peut-être perdues. Que pouvait-il dire ; qui soit anodin ? « Tu n'étais pas responsable : pour la porte, mon cher Lion, le rassura-t-il. Je veux dire, nous étions tous les deux responsables. Je savais depuis le début que le verrou ; n'était pas poussé. » Il avait dit cela dans l'espoir de consoler son bien-aimé et de l'attirer dans les bras de la nuit. Il n'aurait pu faire remarque plus désastreuse.

« Tu le savais. Mais pourquoi ne l'as-tu pas dit ?

— Je n'ai pas eu le temps.

— Pas le temps de dire : "Verrouille la porte".

— Non, je n'ai pas eu le temps. Je n'ai pas parlé parce que le moment ne s'est pas présenté.

— Le moment ne s'est pas présenté alors que je suis là depuis des lustres ?

— Quand ça, tu veux me le dire ? Au moment où tu entres ? A ce moment-là ? Quand tu me prends dans tes bras et que le sang afflue dans mon cœur. Est-ce là le moment de parler ? Quand je repose dans tes bras et toi dans les miens, quand notre cigarette nous brûle la gorge, quand nous buvons dans le même verre ? Quand tu souris ? Est-ce là que je dois mettre les pieds dans le plat ? Est-ce que je dois dire alors : "Capitaine March, je regrette, mais vous avez oublié de verrouiller la porte de la cabine ?" Et quand nous parlons de notre bateau d'autrefois et de ce pauvre joli Bébé que jamais je n'ai tué et que je ne voulais pas tuer, et que pour rien au monde je n'aurais tué – de quoi faudrait-il que nous parlions, sinon de choses lointaines ? Lionel, non, non. Lion de la Nuit reviens auprès de moi avant que nos cœurs ne refroidissent. Cette pièce est notre refuge, nous n'en avons pas d'autre jusqu'ici, et nous sommes les seuls à pouvoir veiller l'un sur l'autre. La porte fermée, la porte pas fermée, cela n'est rien, et c'est la même chose.

— Ce ne serait pas rien si le steward était entré, répliqua Lionel d'un air sévère.

— Qu'est-ce que ça aurait fait, s'il était bel et bien entré ?

— Ça lui aurait causé le choc de sa vie, à tout le moins.

— Pas le moindre choc. Ces hommes-là sont habitués à bien pire. Il serait assuré d'un plus gros pourboire et par conséquent ravi. "Je vous demande pardon, messieurs…" Et puis il se retire, et demain mon secrétaire lui donne un pourboire.

— Cacao, pour l’amour du ciel, tu dis parfois de ces choses… » Ce cynisme lui répugnait. Il avait remarqué qu’il se manifestait parfois après un élan de lyrisme. C’était une sorte de contrecoup. « En plus, tu n’as pas l’air de mesurer un instant les risques que nous courrons. Supposons que je me fasse renvoyer de l’Armée à cause de ça.

— Oui, supposons ?

— Eh bien, qu’est-ce que je pourrais faire d’autre ?

— Tu pourrais être mon directeur adjoint à Basra.

— Une alternative pas bien attrayante. » Il ne savait trop si l’on se moquait de lui ou non, ce qui le décontenançait toujours, et l’incident de la porte non verrouillée prit une importance accrue. Il présenta de nouveau ses excuses pour « la part que j’avais eue dans l’incident » et ajouta : « Tu n’as rien dit sur nous à ton crasseux de Parsi, j’espère ?

— Non. Oh, mais non mais non mais non, oh mais non. Satisfait ?

— Ni au steward goanais ?

— Rien dit. Seulement donné la pièce. Donné la pièce à tous. A quoi d’autre sert l’argent ?

— Je vais bientôt m’imaginer que tu m’as donné la pièce à moi aussi.

— C’est vrai.

— Ce n’est pas très joli, comme réflexion.

— Je ne suis pas joli. Je ne suis pas comme toi. » Et il éclata en sanglots. Lionel savait que leurs nerfs étaient à fleur de peau, mais l’insinuation qu’il était un larbin l’avait gravement froissé. Lui dont c’était la fierté et le devoir de conserver son indépendance et de commander ! L’avait-on considéré comme un homme qui s’achète ? « Qu’est-ce qui t’a fait de la peine ? demanda-t-il aussi gentiment que possible. Ne te mets pas dans cet état, Cacao, il n’y a pas de quoi. »

Les sanglots continuèrent. Il pleurait parce qu’il s’était trompé dans ses calculs. C’était plus la rage que le chagrin qui le bouleversait. Le verrou défait, le petit serpent qui n’a pas regagné son trou – il avait prévu tout le reste et négligé l’essentiel. Porte fermée, fermée à double tour désormais – ils n’achèveraient jamais leur ascension amoureuse. Comme il lui arrivait parfois quand il était tourneboulé, il pouvait prédire l’avenir proche, et avant que Lionel n’ouvre la bouche il savait exactement ce qu’il allait dire.

« Je crois que je vais monter sur le pont fumer une cigarette.

— Vas-y.

— J’ai un peu la migraine avec ce malentendu idiot, en plus de tout ce que j’ai bu. J’ai besoin d’air frais. Je reviens après.

— Quand tu reviendras tu ne seras plus toi. Et je ne serai peut-être plus moi. »

Larmes renouvelées. Reniflements. « Nous sommes tous les deux responsables, répéta patiemment Lionel, s’emparant de l’étui à cigarettes. Je ne me dérobe pas. J’ai été négligent, Mais pourquoi tu ne me l’as pas dit sur-le-champ, je ne comprendrai jamais, même si tu te justifiais à en perdre haleine. Je t’ai expliqué je ne sais combien de fois que le jeu que nous jouons est un jeu risqué, et franchement je pense que nous aurions mieux fait de ne jamais commencer. Enfin, nous reparlerons de ça quand tu te seras un peu calmé. » A ce moment-là il se souvint que l’étui à cigarettes était un cadeau de son protecteur, et il lui substitua sa bonne vieille pipe. L’échange ne passa pas inaperçu et provoqua une nouvelle crise de larmes. Comme beaucoup d’hommes au sang chaud, il se laissait volontiers attendrir par quelques sanglots mais il était exaspéré quand ceux-ci persistaient. Le garçon pleurait sans rien faire pour s’arrêter. Le garçon pleurait comme s’il avait le droit de pleurer. Répétant « Je reviens » aussi cordialement qu’il pouvait, il monta sur le pont pour réfléchir avec soin à la situation. Elle présentait en effet plusieurs aspects qui ne lui plaisaient pas du tout.

Noix de Cacao arrêta de pleurer aussitôt qu’il fut seul. Le mode de supplication qu’étaient les larmes n’ayant pas porté les fruits escomptés, il devait aller chercher ailleurs une consolation à sa souffrance et à son affliction. Ce qu’il mourait d’envie de faire, c’était de grimper sur la couchette de Lionel au-dessus lui et de s’y pelotonner en rêvant qu’on l’y rejoindrait peut-être. Il n’osa pas. Quoi qu’il entreprît d’autre, il devait résister à cette tentation. Ce lit lui était défendu, bien qu’aucune interdiction n’eût jamais été formulée. C’était le lieu secret, le lieu sacré d’où jaillissait la force, comme il l’avait appris dès la première demi-heure de la traversée. C’était le repaire d’une bête qui pouvait à tout moment se venger. Il choisit donc de demeurer sur sa propre couchette, la couchette tranquille, où son amant ne reviendrait probablement jamais. Il était plus sage de travailler et de gagner de l’argent, ce qu’il fit pendant un certain temps. Il était encore plus sage de dormir, et en définitive il reposa son livre de comptes et resta allongé sans bouger. Ses yeux se fermèrent. Ses narines frémissaient de temps en temps, comme si elles réagissaient à quelque chose que le reste de son corps ignorait. L’écharpe lui recouvrait la taille. Une de ses nombreuses superstitions voulait en effet qu’il fût dangereux de reposer libre de tout vêtement quand on est seul. Jalouse de la vision qui s’offre à elle, la vieille

sorcière surgit, armée de son cimeterre, et… A moins qu'elle ne hisse l'imprudent vers les cieux quand celui-ci se sent plus léger que l'air.

5

Sur le pont, seul avec sa pipe, Lionel recouvra progressivement son sang-froid et son tempérament de chef. Non que sa pipe et lui fussent réellement seuls : le pont était rempli de passagers qui y avaient fait transporter leur literie et dormaient maintenant à la belle étoile. Il y en avait dans tous les sens, et il dut zigzaguer soigneusement entre les corps pour atteindre le bastingage. Il avait oublié que cette migration se produisait chaque soir à partir du moment où le bateau pénétrait dans la Mer Rouge ; ses nuits à lui s'étaient passées autrement et ailleurs. Ici dormait un candide Lieutenant, les joues cramoisies ; là reposait le Colonel Arbuthnot, derrière en l'air. Mme Arbuthnot était étendue à l'écart de son seigneur, dans la section des dames. Le matin, très tôt, les stewards goanais réveillaient les sahibs et rapportaient leur couchage dans leurs cabines. C'était un rituel ancien – qui n'était pas pratiqué en Manche ni dans le golfe de Biscaye ni même en Méditerranée – et auquel, lors de voyages précédents, il avait participé.

Comme ils avaient l'air dignes de respect et de confiance, ces gens dont il faisait partie ! Il était né parmi eux, il travaillait parmi eux, il avait l'intention d'épouser une femme de leur caste. S'il s'aliénait leur amitié il ne serait plus rien ni personne. L'immensité de la mer, le phare qui clignotait contribuèrent à le rasséréner, mais ce qui le ramena véritablement à la raison ce fut la paisible compagnie endormie que formaient ses pairs. Il aimait sa profession, et il y prenait du galon grâce à cette petite guerre ; ce serait une folie d'aller compromettre sa carrière, comme il le faisait depuis qu'il avait bu trop de champagne à Gibraltar.

Non qu'il eût jamais été un saint. Non… il lui était arrivé de se joindre à des virées au bordel, histoire de ne pas paraître meilleur que les autres officiers. Mais il n'avait pas été aussi tarabusté par le sexe que certains d'entre eux. Il n'avait pas eu le temps, entre ses devoirs de soldat et ses obligations familiales au titre de fils aîné, et puis, d'après le docteur, une petite pollution nocturne de temps en temps n'avait rien de bien inquiétant. Evitez de dormir sur le dos, toutefois. C'était sur ces principes tout simples qu'il avait régi son existence depuis la puberté. Au cours des derniers mois, il avait fait preuve d'un surcroît de rigueur. Apprenant qu'il devait être muté en Inde, où il prendrait contact avec Isabel, il s'était discipliné plus sévèrement et il avait observé la chasteté même en pensée.

C'était le moins qu'il pût faire pour la fille qu'il comptait épouser. Le sexe avait renoncé à toutes ses attaques – pour mieux revenir à la charge tel un taureau. Ce diable de Cacao… les ravages qu'il avait causés. Il avait réveillé tant de choses qui auraient pu continuer à dormir.

Par égard pour Isabel, autant que par égard pour sa profession, leur folle relation devait prendre fin immédiatement. Il n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu y succomber, ni pourquoi elle l'avait absorbé si profondément. Elle se serait terminée à Bombay, elle allait devoir se terminer aujourd'hui, et Noix de Cacao pouvait pleurer toutes les larmes de son corps si ça lui faisait plaisir. Jusque-là tout était clair. Mais derrière Isabel, derrière l'Armée, se dressait un autre pouvoir, auquel il ne pouvait songer sans agitation : sa mère, délibérément aveugle au milieu de la gigantesque toile qu'elle avait tissée, et dont les filaments, aux innombrables ramifications, vous emprisonnaient. Il n'y avait pas moyen de raisonner avec elle ni sur elle, elle ne comprenait rien et contrôlait tout. Elle avait trop souffert et avait l'âme trop élevée pour être jugée comme les autres gens, elle se situait en dehors de l'amour charnel et était incapable de le pardonner. Plutôt dans la soirée, quand Cacao avait cité son nom, il avait essayé de l'imaginer avec son père, goûtant les sensations qu'il commençait à trouver si agréables, mais cet effort était sacrilège et il eut honte de ses pensées. De la noble contrée virginale qu'elle habitait lui parvint une voix qui les condamnait, lui et tous ses frères et sœurs, pour avoir péché, mais qui le condamnait surtout lui. Il n'était pas question de parlementer avec elle – elle n'était qu'une voix. Dieu ne lui avait pas donné d'oreilles et, par bonheur, elle ne pouvait pas voir non plus ; la vue de son fils en train de se dévêtir l'aurait tuée. Lui, son premier-né, à qui incombait la charge de réhabiliter le nom familial. Son frère survivant était trop souvent plongé dans les livres pour se révéler d'une quelconque utilité, quant aux deux autres, c'étaient des filles.

Il cracha dans les flots. « Plus jamais », promit-il à sa mère. Ces deux mots s'envolèrent dans la nuit comme un enchantement. Il les prononça à voix haute, et le Colonel Arbuthnot, qui avait le sommeil léger, se réveilla puis alluma sa lampe de poche.

« Holà, qui va là, que se passe-t-il ?

— March, mon Colonel, Lionel March. Je crains fort de vous avoir dérangé.

— Non, non, Lionel, tout va bien, je ne dormais pas. Par tous les dieux, quel magnifique pyjama porte donc ce coquet ! Qu'est-ce qui lui prend, dites, d'errer comme ça tel un loup solitaire ?

— Trop chaud dans ma cabine, mon Colonel. Rien d'alarmant.

— Que devient le petit métèque ?

— Le petit métèque, il dort.

— A propos, comment s'appelle-t-il ?

— Moraes, je crois.

— Exactement. Eh bien, M. Moraes va avoir des ennuis.

— Ah bon ? Et pour quelle raison, mon Colonel ?

— Pour la raison qu'il est à bord. Lady Man-ning vient d'apprendre l'histoire. Il se trouve qu'il a donné un énorme pot-de-vin à quelqu'un du bureau de Londres pour lui obtenir un billet bien que le bateau ait été plein, et pour résoudre le problème on l'a mis dans votre cabine. Je me fiche de qui donne ou reçoit des pots-de-vin. Ça ne m'intéresse pas. Mais si la Compagnie croit qu'elle peut traite un officier britannique de cette manière, elle se met le doigt dans l'œil. Je vais faire un foin du diable à Bombay.

— Il ne m'a pas réellement gêné, dit Lionel après un bref silence.

— Je veux bien le croire. Mais il s'agit de notre prestige en Orient, et ça tombe vraiment mal pour vous, vraiment mal. Pourquoi ne venez-vous pas dormir sur le pont comme toute la bande ?

— Excellente idée, je n'y manquerai pas.

— Nous sommes parvenus à accaparer cette partie du pont, et malheur à toute chose noire qui s'aventurerait par là, fût-elle un scarabée. Bonne nuit.

— Bonne nuit, mon Colonel. » Un ressorti claqua soudain en lui et il s'entendit crier : « De foutues âneries, tout ça, laissez ce gosse tranquille.

— Qu'… qu'est-ce que vous dites, je n'ai pas saisi ? fit le Colonel, perplexe.

— Rien, mon Colonel, pardon, mon Colonel. » Et il regagna la cabine.

Pourquoi diable avait-il manqué se trahir alors que tout se passait bien ? Il semblait y avoir comme un démon qui sévissait. Au début de la traversée ce démon lui avait insufflé le désir de se jeter par-dessus bord sans la moindre raison, mais cette fois c'était plus sérieux. « Quand tu reviendras dans la cabine tu ne seras plus toi », avait dit Cacao. Avait-il vu juste ?

En tout cas, la couchette du bas était vide, c'était déjà ça ; le garçon avait dû se rendre aux toilettes, et Lionel, après avoir ôté son pyjama efféminé, s'apprêtait à finir la nuit sur la couchette qui lui revenait : quelques bonnes heures de sommeil lui calmeraient les nerfs. Sa main était déjà sur la rampe, son pied prêt à donner l'impulsion, quand il vit ce qui s'était passé.

« Hé là, Noix de Cacao, une petite envie de changement ? » dit Lionel sur le ton saccadé de l'officier, car il voulait éviter de se mettre en colère. « Reste là si tu y tiens, reprit-il, je viens de décider de dormir sur le pont. » Il n'obtint pas de réponse mais, grisé par le son de sa propre voix, il décida de pousser son avantage : « En fait, continua-t-il, je n'utiliserai plus notre cabine, sauf quand ce sera absolument nécessaire. Il reste à peine trois jours jusqu'à Bombay, alors je pourrai facilement me débrouiller, et je ne te reverrai plus, nous ne nous reverrons plus, après avoir débarqué. Comme je te l'ai déjà expliqué, toute cette histoire a été comme qui dirait une erreur. J'aimerais que… » Il s'arrêta. Si seulement il n'était pas aussi difficile de se montrer gentil ! Mais sa conversation avec le Colonel et sa communion avec la Mater l'en empêchaient. Il devait rester avec les gens de sa classe, sinon il périrait. Il ajouta : « Désolé d'avoir à te dire tout ça.

— Embrasse-moi. »

Ces mots débordaient de douceur après l'arrogance et la vulgarité de ses propres paroles, et il ne put y répondre. Le visage du garçon était à présent tout proche du sien, son corps, aguichant, se pelotonnait en boule dans pénombre.

« Embrasse-moi.

— Non.

— Noé ? Non ? Alors c'est moi qui t'embrasse. » Penchant ses lèvres sur le musculeux avant-bras de Lionel, il le mordit.

Lionel glapit de douleur.

« Sale garce, attends un peu que je… ». Le sang perlait entre ses poils dorés. « Attends un peu… ». A ce moment-là la cicatrice qu'il avait à l'aine se rouvrit. La cabine disparut. Il était de retour dans le désert en train de combattre les sauvages. L'un d'eux implora sa pitié, fit un faux pas, et n'en trouva aucune.

Survint ensuite le délicieux instant de la vengeance, plus délicieux que jamais pour tous deux, et tandis que l'extase se transformait implacablement en souffrance, ses mains enserrèrent la gorge du garçon. Ils ne surent ni l'un ni l'autre quand la fin arriva et, Lionel, lorsqu'il s'en rendit compte, n'éprouva aucune tristesse ni aucun remords. Cela faisait partie d'une courbe qui fléchissait depuis longtemps, et qui n'avait rien à voir avec la mort. Il le couvrit de nouveau de sa chaleur, baisa tendrement ses paupières fermées, et déploya sur son corps l'écharpe aux couleurs vives. Puis, quittant brusquement la stupide cabine, il se précipita sur le pont et, le corps nu et constellé des semences de l'amour, il plongea dans la mer.

Le scandale fut effroyable. La Bande des Huit eut beau faire, le bruit ne tarda pas à courir sur tout le bateau qu'un officier britannique s'était suicidé après avoir assassiné un métis. Certains passagers refusaient de prêter l'oreille à une telle nouvelle. D'autres réclamaient davantage de détails. Le secrétaire de Moraes fut encouragé à cancaner et à évoquer certaines inclinations douteuses, le steward de la cabine s'avéra avoir reçu un pourboire démesuré, le Capitaine d'Armes avait recueilli des plaintes qu'il était parvenu à étouffer, le Commissaire de Bord était soupçonneux depuis le début, le médecin qui avait examiné le corps divulgua que la strangulation n'était qu'une lésion parmi d'autres et que March n'était qu'un monstre à visage humain, dont la terre était bien débarrassée. La cabine fut scellée afin d'être réexaminée ultérieurement, et le lieu où les deux garçons avaient fait l'amour ainsi que les gages qu'ils avaient échangés dans leur passion poursuivirent leur route sans eux jusqu'à Bombay. Car Lionel n'était lui aussi qu'un garçon.

On ne retrouva jamais son corps : le sang qu'il avait sur lui n'avait pas tardé à attirer les requins. Le corps de sa victime fut livré en toute hâte aux abîmes. Il survint un léger incident lors des funérailles. L'équipage indigène s'était pris d'intérêt pour l'événement, personne ne comprit pourquoi, et lorsque le cadavre fut confié à la mer, on entendit des paris concernant le sens dans lequel il allait flotter. Il se dirigea vers le nord – contre le courant dominant – et il y eut des applaudissements et quelques sourires.

En fin de compte il fallut bien avertir Mme March. Le Colonel Arbuthnot fut mandaté avec Lady Manning pour cette ingrate mission. Le Colonel Arbuthnot affirma à Mme March que la mort de son fils avait été accidentelle, en dépit de toutes les rumeurs contraires qu'elle pourrait entendre ; il avait trébuché dans le noir par-dessus bord lors d'une conversation amicale qu'ils avaient eue ensemble sur le pont. Lady Manning évoqua avec chaleur et affection l'agréable physique du jeune homme et ses charmantes manières, louant la patience dont il avait fait montre « avec nous autres vieilles barbes pendant nos parties de bridge ». Mme March les remercia d'avoir écrit, mais n'offrit aucun commentaire. Elle reçut également une lettre de Lionel – t celle qui aurait dû être interceptée –, et elle ne prononça plus jamais le nom de son fils.

TROIS PLATS ET UN DESSERT

VERSION NOUVELLE ET GASTRONOMIQUE DE L'ANCIEN JEU DES « CONSEQUENCES »

(Three Courses and a Dessert :
being a New and Gastronomic Version
of the Old Game of Conséquences)

LE PREMIER PLAT
par Christopher Dilke

Quittant le radieux soleil de juillet, le Capitaine Jervis pénétra dans la pénombre reposante de l'hôtel. Il s'arrêta, espérant percevoir quelque bruit qui lui indiquerait où se trouvait la personne responsable. Le silence régnait. Son arrivée n'avait suscité aucune curiosité ni même la moindre attention. Il traversa le hall et se retrouva dans une salle de bar dont le bar était fermé et verrouillé. Continuant son chemin, il déboucha sur une terrasse couverte dont les baies vitrées dominaient le port.

Il était déçu de ne trouver personne nulle part. Il avait eu sur le bout de la langue les expressions, vaguement pompeuses, qu'il aurait utilisées pour commander un dîner pour cinq. Quatre des convives, après tout, étaient des gens d'une certaine importance ; ils tenaient les rôles principaux dans un drame de guerre et de traîtrise. C'était le fait que lui, le cinquième, remplisse dans l'histoire une fonction si mineure – allant à peine au-delà de la commande du dîner – qui lui inspirait le désir de paraître important. Il savait pertinemment qu'après l'arrivée des autres il n'aurait plus guère d'importance : quelqu'un pour noter des choses, hâter le dîner, ou répondre au téléphone. Il était intelligent, le Général de Brigade avait une haute opinion de lui, il s'était comporté très honorablement dans l'Armée, mais il n'était encore que Capitaine d'état-major. Son travail consistait à se taire et à obéir aux ordres.

Depuis les vastes fenêtres de la terrasse sa vue s'étendait jusqu'au port et, par-delà le promontoire, il apercevait même la volute de fumée annonçant le retour du petit corps expéditionnaire. Cela voulait dire que trois des dîneurs seraient bientôt là. Voilà qui confirmait la nouvelle communiquée à Jervis quelque temps

plus tôt par l'équipe des chiffreurs. Conformément aux ordres, il avait tout de suite appelé le Foreign Office au téléphone. Un certain M. Fitzwilliam, que cela n'avait guère l'air d'exciter, avait pourtant signifié sa volonté de prendre le train de 4 h 42 depuis Londres. M. Fitzwilliam, à l'heure qu'il était, ne se trouvait sans doute pas à plus de cent cinquante kilomètres de là, et cette distance diminuait rapidement.

Le Commandant de Brigade, avait-il été décidé, s'occuperait du débarquement. Le Général de Brigade, la dame, M. Fitzwilliam et bien entendu lui-même auraient l'honneur de dîner avec le monsieur pour qui ils s'étaient tous tellement décarcassés. Il était étrange, songea Jervis, que son gouvernement dépensât des milliers, voire des millions, de livres dans le but de capturer une seule et unique personne. Et cette personne, qui avait tué une quantité de civils innocents, il ne faisait aucun doute qu'ils la mettraient dans une prison confortable pour un certain nombre d'années.

En attendant, le Silver Fish Hotel(1) ne manifestait pas le moindre signe de vie. Le Capitaine Jervis jeta un coup d'œil à sa montre. Dans dix minutes ce serait l'heure de l'ouverture. Il retourna dans le hall. Sous une mèche de cheveux blonds, ses yeux bleus étaient brillants et attentifs. Il était convaincu qu'il y avait forcément quelqu'un dans l'hôtel.

Depuis le hall, des portes battantes s'ouvraient sur une longue salle à manger. De petites tables étaient élégamment disposées pour recevoir deux ou quatre convives. Une serviette pliée en forme de cône et un rince-doigts attendaient chaque client. Au-dessus de la cheminée était accrochée une gravure représentant le Poisson d'Argent autrefois. Un vieux loup de mer, que l'artiste avait adroitement fait figurer au premier plan, venait conforter l'idée qu'il s'agissait d'une ancienne auberge de pêcheurs. Jervis se dirigea vers un paravent, qui dissimulait un coin de la salle. Derrière ce paravent se trouvaient d'autres portes battantes, le genre de portes qui, dans tout restaurant bien conçu, menaient à la cuisine. A cette heure de la journée, se dit Jervis, il devait forcément y avoir quelqu'un en cuisine. Or ce fut dans une office qu'il pénétra. Un bidon de crème trônait sur la table. Il s'arrêta et plongea son doigt dedans. La crème l'enroba d'une pellicule lisse. Après l'avoir léché, il se tourna vers la porte matelassée qui lui faisait face.

En poussant celle-ci, il tomba enfin sur quelqu'un. John Jervis, qui avait vingt-quatre ans et passé toute sa vie d'adulte sous un uniforme d'officier en temps de guerre, n'était ni expérimenté ni *blasé*[*]. Aujourd'hui il se sentait aussi timide et ingénu qu'il l'avait jamais été. Il avait l'impression de se retrouver cinq

ans plus tôt au club de tennis Eurêka, quand il regardait les demoiselles taquiner la balle par les soirs d'été.

La personne qu'il avait devant lui était une jeune fille à la chevelure roux foncé et au teint d'une pâleur crémeuse. Ses yeux avaient des cils interminables et son chignon formait une masse sombre contre sa nuque. Elle portait une robe d'été vert pâle qui, étant donné que la jeune fille se tenait penchée en arrière, ne cachait rien des lignes de son corps. La longueur inhabituelle de ses jambes aurait sans doute plu à un connaisseur. Aux yeux de Jervis, ce détail passa quasiment inaperçu dans l'impression générale. Elle avait sans doute épluché des petits pois, car il y avait un tas de cosses sur la table à côté d'elle. Elle avait la taille enserrée par le bras d'un homme en tenue de chef cuisinier. Cet homme, à la stature généreuse, arborait une barbe blonde de presque trente centimètres de long. Il avait un de ces physiques qui vous rappellent quelque chose. La fille regardait le chef droit dans les yeux, mais lorsque Jervis entra, elle braqua vers lui son regard bleu-vert avec une expression interrogatrice. Par la même occasion, elle se libéra de l'étreinte du chef et fit un pas à l'écart de la table. Maladroitement, elle rajustait dans son dos le nœud de son tablier.

« Vous cherchez le bar ? demanda-t-elle. Je ne vais pas tarder à ouvrir. Installez-vous un instant sur la terrasse en attendant que je sois prête. »

Elle avait une voix musicale qui présentait un soupçon d'accent campagnard. Cette voix, Jervis ne put s'empêcher de le remarquer, ne témoignait d'aucune sympathie particulière à son égard.

« Je veux commander à dîner, annonça-t-il, pour cinq personnes. » Il avait renoncé à souligner de quelque façon l'importance de ce dîner. Il aurait pu s'agir de n'importe quelle réunion amicale ou sportive, et non de l'événement historique dont il s'agissait en réalité.

« Cinq personnes, répéta la jeune fille à sa suite. Je ne sais pas si nous pourrons servir cinq personnes. » Elle regarda le chef d'un air interrogateur, et celui-ci secoua sa grosse tête et sa barbe ondoyante.

Contraint de se dévoiler, Jervis adopta un ton humble plutôt que péremptoire et, sans quitter la fille des yeux, expliqua :

« Je suis officier d'état-major. J'ai reçu l'ordre d'assurer l'organisation de ce dîner, est destiné à un officier de haut rang et à ses invités. Compte tenu de l'importance d'un des convives, nous aurons besoin d'un salon privé. J'espère que vous serez capable de mener l'affaire à bien sans créer de difficultés.

— C'est donc ça ? Je m'en doutais, fit le chef en se détournant de son fourneau. D'accord, c'est entendu, nous préparerons un dîner pour cinq personnes. Vous aurez droit à un potage Saint-Germain fait avec des pois nouveaux et un bouillon d'os de jambon, le tout lié avec de la crème fraîche. Ensuite, nous vous proposerons… »

La jeune fille l'interrompit, observant d'un œil amusé l'enthousiasme du chef pour sa propre cuisine : « Vous apprécierez votre repas. Il travaillait au Lombardy avant que l'hôtel ne soit bombardé.

— Pourquoi avoir quitté le West End ? demanda Jervis. J'aurais cru qu'un chef était plus à l'abri dans une cuisine en sous-sol. »

Tandis qu'il parlait la jeune fille avait quitté la pièce, sans doute pour aller ouvrir le bar. Le chef ne répondit pas tout de suite. S'emparant d'un long couteau à découper muni d'une lame concave mince comme du papier à cigarette, il entreprit de l'aiguiser sur une pierre.

« Je travaillais quand les bombes sont tombées sur l'Hôtel Lombardy, dit-il, sans regarder une seule fois le couteau étincelant. Une bombe a traversé neuf étages pour atterrir si mon saucier. Un dîner pour cinq cents personnes complètement fichu. Je n'ai pas dormi d'une semaine en pensant à mon pauvre apprenti et à tous les autres cuisiniers qui sont morts. Je m'en suis sorti parce que je me suis mis à plat ventre derrière le *bain-marie*[*]. Depuis, je cuisine là où il n'y a pas de bombes. Si les bombes arrivent ici je m'en irai en Amérique. »

Le couteau allait et venait sur la pierre à une vitesse vertigineuse. A l'évocation de ces souvenirs, les yeux du chef s'assombrirent au-dessus de son grand nez et de ses lèvres sardoniques à demi cachées par sa barbe. Il avait une prononciation purement française et Jervis avait un mal fou à suivre ce qu'il disait.

Le chef reposa son couteau et dit : « Buvons un verre ensemble. »

D'un petit placard il sortit une bouteille et deux verres, qu'il remplit soigneusement d'un vin jaune éclatant.

« *A la victoire*[*] », lança-t-il comme ils trinquaient. Son visage afficha un instant une expression un peu fourbe. Il était difficile de savoir ce qu'il entendait par victoire. Peut-être, se dit Jervis, ne pensait-il pas spécialement à une victoire anglaise, mais à n'importe quelle victoire qui lui permettrait de recommencer à cuisiner en paix avec le matériel dont un chef a besoin. Pareilles à des cristaux, quelques gouttes de vin allèrent se loger dans la barbe du chef. Il s'essuya les lèvres du revers de la main.

« A la victoire », répéta Jervis avec assurance tandis qu'il buvait. Il n'avait jamais goûté un vin comme celui-là, et la couleur du breuvage ne lui était d'aucune aide pour l'identifier. « Ce vin est bon, ajouta-t-il. Vous n'en auriez pas, par hasard, une bouteille en rab ? Mon supérieur a le palais extrêmement fin. »

Tout à coup, au loin, un cri de femme se fit entendre. Il avait une tonalité plutôt enjouée et absolument pas effrayée ni angoissée. En fait, on y percevait presque une note de plaisir. Jervis avait l'étrange sensation qu'il avait guetté ce cri, et se passa nerveusement la langue sur les lèvres.

Le chef, alors même qu'il allait ouvrir la bouche pour parler, s'était brusquement raidi pour mieux écouter. Puis, attrapant le couteau sur la table et se déplaçant avec une rapidité et une légèreté stupéfiantes chez un homme aussi costaud, il franchit la porte matelassée puis les portes battantes et pénétra dans la salle à manger. Le Capitaine Jervis lui emboîta le pas comme un aveugle. Dans le sillage du chef, chacune des portes lui claqua tour à tour au visage. Une fois dans la salle à manger, il fut soudain envahi par la crainte d'arriver trop tard, et il se mit à courir. Il entendit alors distinctement une voix qui disait : « Je te déteste. Tu ne penses qu'à ça. » La porte donnant sur le bar était ouverte.

Qu'il se soit réellement immobilisé ou non, Jervis parvint à embrasser la scène comme s'il s'agissait d'un unique tableau, dont chaque détail lui apparaissait clairement. La fille rousse, sa silhouette encore une fois merveilleusement mise en valeur, était adossée à la rampe en acier chromé du comptoir. Le chef, apparemment, ne pensait plus à son couteau, qui pendait mollement au bout de sa main gauche. Tout grommelant de rage, il se dirigeait vers la jeune fille et vers l'homme qui la maintenait plaquée contre le comptoir. L'homme, que Jervis n'avait jamais vu auparavant, retint aussitôt son attention. Au premier abord, il avait l'air d'un de ces obscurs acteurs de cinéma dont personne ne connaît le nom. Petit, élégamment vêtu de bleu, avec une moustache militaire et des cheveux bien coiffés qui grisonnaient au-dessus des oreilles, il avait l'allure impitoyable du provincial qui a roulé sa bosse. Son teint, cependant, était gris et malsain, et malgré ses dehors pimpants il semblait effrayé. Par quelque bizarre association d'idées, Jervis pensa aussitôt que cet homme était le patron du Poisson d'Argent.

Bondissant en avant, Jervis fit sauter le couteau de la main gauche du chef au moment précis où le patron libérait la jeune fille, relevait l'abattant du comptoir et courait se réfugier derrière.

« Reculez, Quimerle. C'est un ordre », s'écria-t-il.

Le chef, fou de colère, s'était retourné vers Jervis et l'avait cloué contre le mur d'en face. Le souffle à demi coupé, Jervis s'avança de nouveau avec hésitation pour essayer de récupérer le couteau au pied d'un des tabourets de bar. Mais le patron avait tendu la main sous le comptoir et une sonnerie insistante avait commencé à retentir dans le hall de l'hôtel. De sa main droite, le patron s'empara d'une des grosses bouteilles de liqueur qui se trouvaient sur l'étagère derrière lui. Le chef, à quatre pattes, s'efforçait d'attraper le couteau à découper.

Un serveur, manifestement l'homme à l'intention de qui la sonnerie avait été actionnée, traversa vivement le hall. Son habit n'était qu'à moitié enfilé et il n'avait pas de cravate. Il était à l'évidence accoutumé à ce genre de scène : sans la moindre hésitation, il alla écraser la main de Quimerle et, d'un coup de pied, envoya promener le couteau dans l'angle du bar.

Alors Jervis se décida. C'était presque comme si on lui avait écrit son rôle et qu'il n'avait plus qu'à lancer sa réplique. Allongeant le bras, il saisit la main de la fille et l'entraîna dans le hall pour la faire sortir de l'hôtel. Elle ne donna aucun signe de résistance. Au moment où ils mettaient le pied sur le pavé, Jervis entendit un bruit de verre qui se brise.

Le soleil n'était pas couché. Sa lueur déclinante répandait sur le port une patine de paisible beauté. La jetée démolie, le navire ravitailleur à moitié coulé et le sous-marin fracassé sur les rochers composaient un décor presque familier et rassurant. Au large, on apercevait désormais les coques des navires sous le manteau de fumée retombant des cheminées.

Jervis prit la jeune fille par le bras et lui fit descendre un escalier escarpé qui menait à la plage. Quelques secondes plus tard, ils étaient cachés derrière un bouquet d'arbres et d'arbustes semi-tropicaux.

« C'est délicieux, déclara la jeune fille, de s'enfuir comme ça. Qu'ils s'occupent donc eux-mêmes de leur idiotie de bar. Ils passent leur temps à se disputer, et n'importe qui vous dira que ça ne vaut rien pour le commerce.

— Qui êtes-vous ? demanda timidement Jervis. Et puis qui sont-ils, et à quoi rime toute cette histoire ? »

L'air environnant s'emplit d'un vrombissement intense, que répercutaient les falaises et les immeubles. A des kilomètres au-dessus d'eux, si haut que l'œil n'arrivait à les distinguer qu'à cause de leur nombre, des avions de chasse s'envolaient vers le large. Jervis jeta un coup d'œil à sa montre et, d'après la position des aiguilles, il conclut que les avions, par ailleurs à peine identifiables, étaient des Spitfires de la base de Tetlow. Trois escadrilles de ces avions avaient

pour mission de maintenir le parapluie aérien au-dessus du Général de Brigade Miles et de ses hommes.

« Je m'appelle Belle, répondit la jeune fille. Je n'aime pas trop le directeur. Pourtant, on ne peut pas s'empêcher de l'admirer, par certains côtés. Il a tellement bourlingué.

— Et *Monsieur Quimerle** ? » demanda Jervis. Son cœur cessa presque de battre tandis qu'il guettait la réponse.

« Il est peut-être français, répondit Belle, mais en tout cas il est loin d'être bête, et vous n'en reviendriez pas de sa force. »

Le Capitaine Jervis se sentit gagné par la mélancolie. Cette conversation lui était désagréable. Il ne savait plus à présent pourquoi il avait espéré quelque chose de mieux. A ce moment-là Belle lui posa la main sur le bras, et en se retournant il la vit qui le contemplait, les lèvres entrouvertes.

Une fois encore un bruit les fit sursauter. A une trentaine de mètres en contrebas, à l'endroit où une petite digue s'avançait dans la mer, un puissant moteur de bateau démarra en rugissant. Manœuvré par ses matelots, une vedette s'écarta du quai en ronronnant ; elle accéléra très vite, mettant le cap au large en direction des navires qui rejoignaient la côte. Bientôt, on ne vit plus que ce sillage bouillonnant, se détachant sur le bleu de la mer profonde.

Le Prisonnier d'Etat débarqua le premier. Le col de sa veste était remonté pour dissimuler le bas de son visage, et son chapeau enfoncé pour en dissimuler le haut. M. Fitzwilliam du Foreign Office attendait sur la jetée en compagnie de Jervis. Il serra la main du prisonnier, murmura quelques mots pour se présenter, et l'emmena aussitôt. Il ne souhaitait nullement -avoir affaire à « ce cinglé de militaire », comme il dénommait le Général de Brigade Miles.

Le Général de Brigade était en grande forme. Sautant prestement hors du bateau, il bondit sur la jetée et tendit une main pour aider la dame. « Allons, un peu de courage, dit-il. Rien qu'un pas et vous serez sur la terre ferme. »

Ayant imprimé à son buste et ses hanches un ample mouvement de bascule, la dame atterrit avec succès sur la jetée. C'était une beauté de la vieille école, une demi-mondaine edwardienne mise au goût du jour. Elle portait un manteau de fourrure jusqu'aux pieds d'une valeur exorbitante et une toque en fourrure à la russe. Le Général de Brigade fit les présentations.

« Bonjour, John. Voici le Capitaine Jervis, mon Capitaine d'état-major ; Miss Lily Latour. Allons, filez, John, et veillez à ce que notre gars ne s'échappe pas.

On a déjà eu assez de mal à lui mettre la main dessus. »

Le Général de Brigade s'était débarrassé de son casque pour venir à terre. Avec sa tenue de campagne, il arborait une casquette à visière rehaussée d'une bande rouge. Sur le haut de son bras on remarquait l'emblème des Régiments de la Garde Royale ainsi que l'insigne de l'Aéroportée. Il mesurait tout juste un mètre soixante-huit, il était chauve et plein d'entrain. Il avait des sourcils et une moustache d'un noir de jais. Sa petite charpente abritait une énergie véritablement volcanique.

Dès que Jervis eut rejoint le prisonnier, Lily Latour dit : « Il sait que je l'ai trahi. Ou s'il ne le sait pas, il a de tels soupçons que rien ne saurait le persuader du contraire. »

Le Général de Brigade lui prit le bras. « Vous avez fait du bon travail, affirma-t-il. Je sais que tout cela est un peu déplaisant, mais vous vous êtes bien comportée et tout le monde est content de vous. »

Personne d'autre que ce « cinglé de militaire » n'aurait osé traiter comme une petite fille une femme aussi célèbre. Mais cette attitude cavalière réconforta Miss Latour. Une légère gaieté apparut même sur son visage tandis qu'elle gravissait avec lui les marches escarpées menant à l'Hôtel du Poisson d'Argent.

« J'espère que ce jeune chiot a fait le nécessaire pour nous commander un bon dîner, dit le Général de Brigade. Ce type du Foreign Office n'aura qu'à s'occuper de Son Excellence, et vous et moi, nous pourrons bavarder tranquillement tout en cassant la croûte. Ensuite il faudra que je descende pour superviser le débarquement de mes hommes. »

Au sommet de l'escalier, ils se retournèrent pour regarder derrière eux. Sur fond de ciel zébré de rouge, la flotte approchait à présent du port. Les vaisseaux de tête n'étaient qu'à trois miles de la côte. Elégamment camouflés, des navires de transport, des chalands de débarquement et des bâtiments d'escorte piquetaient la mer sur des kilomètres. Haut dans les airs, les avions de chasse maintenaient leur couverture. Les contre-torpilleurs, leur travail exécuté, s'étaient immobilisés à dix miles du rivage et attendaient, pour regagner leur port d'attache, que tous les navires aient pénétré dans la zone protégée par les batteries côtières.

L'hôtel était plus animé que quand Jervis y était arrivé. Le directeur, sa figure de fouine littéralement rayonnante, se tenait à la porte.

« Conduisez madame à l'étage, dit le Général de Brigade. Je vais faire un tour au bar. Où sont allés les gens qui m'accompagnent ?

— Dans le salon privé, monsieur. Vous me pardonnerez cette question, mais le monsieur à la veste grise, est-ce qu'…

— Pour aller au bar ? coupa sèchement le Général de Brigade. Notre réservation a été établie au nom de mon Capitaine d'état-major, le Capitaine Jervis. Je ne tolérerai aucune discussion au sujet de mes invités. »

Lily Latour souriait tandis qu'elle se laissait guider à l'étage par le directeur. Elle avait beau avoir été pendant dix ans la coqueluche de trois ou quatre capitales, son goût pour les hommes ne s'en était pas pour autant émoussé. Par-dessus tout, elle aimait les hommes puissants. Peut-être fallait-il l'homme le plus puissant de tous pour la persuader d'effectuer la mission d'aujourd'hui. Six semaines s'étaient écoulées depuis qu'une Daimler avait quitté depuis Downing Street et enfilé Whitehall pour la conduire jusqu'à un point d'embarquement secret sur la côte. Six semaines durant lesquelles convaincre Son Excellence de ressusciter certaines joies du passé dans une petite station balnéaire qui n'offrait pas, loin de là, des conditions de surveillance idéales. Le reste de l'histoire la dégoûtait un peu. Elle avait, non sans raison, la sensation d'y avoir joué un rôle méprisable. Ce malaise, toutefois, n'affectait en rien l'admiration qu'elle portait au Général de Brigade.

Dans le salon privé, M. Fitzwilliam vivait un grand moment de sa vie. Cette conversation, il en était conscient, ferait date dans l'histoire. Il se passerait bien des années, en tout cas dans les cercles du Foreign Office, avant qu'on ne l'oublie. La première chose à faire, naturellement, était de se débarrasser du Capitaine d'état-major. L'Armée avait son utilité en tant qu'instrument politique, mais il fallait s'en méfier dès qu'une situation exigeait un minimum de doigté. Le Capitaine Jervis fut envoyé avertir le Général de Brigade qu'un intermède d'une demi-heure avant le dîner serait très apprécié, afin de lui donner le temps de procéder à un interrogatoire préliminaire. C'était faire d'une pierre deux coups : se débarrasser de Jervis tout en tenant à distance ce « cinglé de militaire ».

« Vous vous souvenez peut-être, dit M. Fitzwilliam, que lors d'un séjour commun à Four-acres » – c'était la résidence d'une hôtesse politique bien connue – « j'avais affirmé que selon moi, vous étiez plus proche de la Grande-Bretagne par le cœur et la pensée que n'importe lequel de vos compatriotes. En tant qu'Ambassadeur à la Cour de Saint-James, vous étiez à même d'apprécier notre détermination à combattre la domination de l'Europe continentale par un quelconque pouvoir unique. »

Son Excellence écoutait à peine. Il avait envie de discuter, mais pas sur les thèmes suggérés par M. Fitzwilliam. Il but un verre de ce vin jaune qu'ils devaient aux bons offices *Monsieur Quimerle*[*].

« Du vin du Jura ! commenta-t-il. Il doit être rare de trouver aujourd'hui dans votre pays un vin qu'un homme de discernement puisse boire. En occupant les vignobles français, le Führer a assené un coup plus habile à votre classe dirigeante que n'importe quelle invasion de la Pologne ou de la Grèce. »

M. Fitzwilliam fut à peine troublé par ce coq-à-l'âne. Courtois et élégant, il s'adapta aussitôt au nouveau sujet de conversation.

« Je me souviens d'un endroit ravissant dans le Jura, dit-il avec nostalgie. Un endroit du nom de Saint-Amour. En fait, c'est là que j'ai passé ma lune de miel en 33.

— Et si vous aviez l'occasion, dit le Prisonnier d'Etat, de retourner aujourd'hui à Saint-Amour, seriez-vous déçu, d'après vous, ou bien retrouveriez-vous une sensation perdue depuis dix ans ? » Il faisait montre d'une vivacité surprenante. Ses yeux aux lourdes paupières, pour une fois, se départirent de leur lassitude. On avait l'impression qu'il attendait réellement une réponse. Puis il retomba dans son fauteuil et fit tourner le verre dans sa main. « Je suis retourné à Grivenchy, reprit-il, parce que c'est le seul endroit où j'aie été heureux de toute ma vie. Ce que je voulais, c'était redevenir l'amant de Lily, qui avait passé une semaine avec moi là-bas il y a de nombreuses années. A cette époque Lily était une petite danseuse inconnue au Bal Tabarin. J'étais secrétaire à l'Ambassade à Paris. Ce fut une semaine de bonheur absolu. En revenant je n'ai rien dit à mes collègues. J'ai gardé ce souvenir pour moi. Je me suis marié, j'ai eu des enfants, mais toujours je me suis souvenu de cette semaine à Grivenchy.

— Et après ? demanda M. Fitzwilliam, osant à peine respirer de crainte d'interrompre ce flot de réminiscences. Qu'est-il arrivé quand vous y êtes effectivement retourné ? » Il remplit de nouveau les verres pour atténuer l'impact de sa question.

Le Prisonnier d'Etat regardait dans le vide avec une expression de prophète. Il continuait, inlassablement à faire tourner le verre dans sa main.

« Nous sommes redevenus amants », dit-il, et il y avait un soupçon de rudesse germanique dans sa voix. Il avait même retrouvé son accent allemand, lui qui parlait ordinairement comme un indigène, que ce soit l'anglais ou le français. « C'est tout ce que je désirais. Quand les troupes de parachutistes sont arrivées je n'ai même pas été surpris. Je n'avais pas la moindre envie de m'évader ou de

rejoindre mon poste dans le Reich. J’étais seulement – il hésita – un peu jaloux peut-être que quelqu’un d’autre ait pu persuader Lily de me faire ça. »

M. Fitzwilliam s’empressa d’intervenir, comme le dictait le devoir le plus élémentaire. « J’espère que personne, Votre Excellence, ne vous a donné l’impression que Miss Latour était mêlée au raideur Grivenchy. »

Le Prisonnier d’Etat sourit tristement. « Vous les Anglais, vous avez une expression très pertinente dans ces cas-là. Vous dites :” Jouons les innocents !” »

Pour une fois dans sa vie M. Fitzwilliam resta légèrement interdit.

Jervis, pendant ce temps, avait refait le voyage jusqu’à la cuisine, et s’efforçait en vain d’extorquer à Quimerle des détails sur sa dispute avec le directeur. Il avait cherché le Général de Brigade pour lui transmettre le message de M. Fitzwilliam. Il l’avait trouvé extrêmement occupé. Au bar, le Général de Brigade était arrivé à gagner l’intérêt de Belle. De sa poche il avait sorti une carte sur laquelle figurait un dessin géométrique que vous deviez regarder pendant exactement deux minutes. La montre du Général de Brigade était ouverte sur le comptoir et Belle gloussait tout en se concentrant sur la carte. Jugeant hautement improbable que M. Fitzwilliam fût dérangé avant une demi-heure, Jervis renonça à transmettre le message.

Quimerle souleva une casserole du feu et, passant du coq à l’âne, demanda :

« Maintenant que vous le tenez, qu’est-ce que vous lui faites ?

— J’ai bien peur de ne pouvoir parler de ça. Je n’ai absolument pas le droit de discuter de cette affaire. »

Quimerle s’entêta. « Croyez-moi, reprit-il. Vous le mettez dans une jolie maison de campagne bien tranquille avec un officier pour s’occuper de lui, vous lui servez du vin et du poulet pour le dîner, et s’il a envie de ce qu’on appelle un peu de rigolade vous lui faites un clin d’œil pour être gentil.

— Après la guerre, dit Jervis, il sera jugé par une cour internationale pour les crimes qu’il a commis.

— Et les charges, elles seront abandonnées comme c’est arrivé la dernière fois. Mais ce que je ferais, moi, poursuivit Quimerle, eh bien, je lui trancherais la gorge comme ça, très vite, pendant que je lui servirais son dîner. »

Pâlissant légèrement à la pensée de cette scène épouvantable, Jervis retourna dans le hall pour attendre Miss Latour. Il fut relayé par le Général de Brigade Miles, qui lui dit : ;

« Descendez à la cave jeter un coup d'œil à l'abri anti-aérien de l'hôtel. Vérifiez qu'il est ouvert et assurez-vous que vous savez comment y aller. J'ai le pressentiment que les Huns vont peut-être tenter quelque chose malgré tout. Contactez aussi la Salle des Opérations d'Artillerie et dites-leur de nous avertir par le réseau général s'ils constatent une quelconque activité hostile. Nous ne pouvons nous reposer sur les sirènes.

— Ils accepteront, mon Général ?

— Si je le demande ils accepteront. Je vais monter chercher Miss Latour à présent ; nous dînons dans cinq minutes. »

Le Général de Brigade Miles s'installa au haut bout de la table. Il avait à sa droite le Prisonnier d'Etat et à sa gauche Miss Latour. M. Fitzwilliam se trouvait provisoirement seul au bas bout de la table, car Jervis n'était pas revenu de sa mission. Dans l'escalier de la cave, Belle était en train de lui dire :

« Le directeur a peur de Quimerle, mais il n'ose pas le flanquer à la porte sinon il perdrait la moitié de ses clients.

— ils sont au courant, pour nous ? demanda Jervis.

— Pas du tout. Le directeur croit que je suis montée dans ma chambre.

— Il faut que tu retournes au bar, Belle, sinon quelqu'un va se mettre à tout démolir. »

Jervis alla droit au téléphone. C'était une cabine publique située juste dans l'entrée. Il passa le coup de fil que le Général de Brigade avait ordonné puis quitta la cabine. Au moment de pénétrer dans la salle à manger privée il décida de téléphoner au Contrôle Portuaire. Il serait judicieux d'aviser le Commandant de Brigade que le Général de Brigade viendrait voir les hommes avant qu'ils ne se dispersent. Lorsqu'il entra pour la deuxième fois dans la cabine téléphonique la ligne était coupée. Il ne put obtenir ni le numéro qu'il désirait ni le central. Il rejoignit la salle à manger.

On servait le potage. Il se glissa à sa place tandis que circulait la soupière d'argent. Une petite jatte contenant des croûtons frits l'accompagnait. Il se servit généreusement et remua avec sa cuillère le potage vert à l'aspect velouté. Il se promit de réessayer de téléphoner dans dix minutes.

En attendant, il faisait bon vivre. Dans la salle à manger privée, le thème du poisson d'argent était partout répété. Sur les rideaux, qui n'étaient pas tirés, sur les serviettes, sur la vaisselle, sur les cuillères, le même poisson se courbait dans les airs avant de retomber dans une mer schématisée par la silhouette d'une

vague. Jervis laissa son regard se promener dans la pièce. Quatre cuillères plongeaient déjà dans le potage, mais plusieurs miroirs, enchâssés dans les meubles, reflétaient toute une compagnie de cuillères s'élevant et s'abaissant en rythme. Alors que Jervis entamait son repas, il vit du coin de l'œil un nouveau peloton de cuillères rejoindre le gros des troupes.

Son Excellence, tout en émiettant un morceau de pain dans sa main gauche, déclara :

« *Crème Saint-Germain*[*]. On aurait pu ne jamais traverser la Manche. Il n'y a rien de meilleur au goût que les pois nouveaux.

— Il faut que je m'excuse pour l'absence de vin, dit le Général de Brigade. A de rares exceptions près, on est aujourd'hui condamné aux produits de certaines maisons britanniques. Quelles matières premières elles utilisent, et qui décide si la mixture obtenue est du porto ou du sherry, je ne suis pas arrivé à le savoir. Je préfère boire du whisky soda, à moins d'avoir une bonne raison d'agir autrement.

— Et dans les grands hôtels, demanda Lily Latour, est-ce qu'on peut toujours avoir du bon vin ?

— D'après ce que j'ai compris, intervint Jervis, pour trois livres la bouteille, on a droit une sorte de liquide sirupeux.

— Je croyais qu'à l'heure qu'il est, dit le Prisonnier d'Etat, le centre de Londres avait était détruit par les bombardements. »

Cette remarque fut suivie d'un silence de mort. Chacun ruminait sans doute quelque pensée intime, quelque souvenir de deuil ou de catastrophe. Contemplant son verre à vin, Jervis s'aperçut que celui-ci, si imperceptiblement que ce fût, vibrait. Il leva les yeux et croisa le regard du Général de Brigade. Faiblement mais incontestablement, on entendait au loin le bourdonnement hétérodyne des bombardiers lourds. Avant que l'un ou l'autre ait pu esquisser le moindre geste, une sirène toute proche du Poisson d'Argent entonna soudain sa vibrante et impersonnelle complainte.

LE DEUXIÈME PLAT

par E.M. Forster

« Le poissi sera servi dans l’abron, annonça le Général de Brigade, quand la sirène eut achevé son troisième hululement. Tiens, une contrepèterie ! Il ne m’arrive pas souvent d’en faire. » Se levant sans hâte, il donna le bras à Lily Latour. « Guidez-nous, John. Vous connaissez le chemin. M. Fitzwilliam, voulez-vous bien assurer la sauvegarde de notre hôte, ainsi que celle de ce carafon ? Je ne sais lequel des deux est le plus précieux.

— J’ai toujours été nulle pour les jeux de langage, babilla Miss Latour en s’éloignant d’un pas majestueux. Je ne suis jamais arrivée à dire – voyons – qu’est-ce que c’est que je n’arrive jamais à dire ? – je sais – je ne suis jamais arrivé à dire : « Elle se plantait à la porte de la poissonnerie pour empoisonner le passant.

— Poissonnerie, empoisonner... excellent. »

Ils atteignirent le salon où ils se mêlèrent aux clients qui sortaient de la salle à manger publique. M. Ftizwilliam examina la situation d’un air dégoûté. « Vous n’avez pas, je crois, d’équivalent de la contrepèterie dans votre langue, fit-il remarquer au Prisonnier d’Etat. Vous avez de la chance.

— Non. Le Reich présente peu d’équivalents. Bien que, si je me souviens bien, il y ait eu une poissonnerie à Grivenchy. Lily confirmera mes dires.

— Quoi donc, Henning ? fit-elle, tournant la tête avec un sourire. Belle, qui fermait le bar, les observait.

« Cette poissonnerie à Grivenchy, à la porte de laquelle elle se plantait pour empoisonner le passant.

— Je… je ne te suis pas très bien.

— Tu ne m’as pas suivi. C’est moi qui t’ai suivie. Je suis ici. »

Le sourire de Miss Latour se crispa, et elle le toucha de la main aux deux extrémités comme pour le maintenir en position. « Ne faites pas attention, ma petite, c’était du beau travail », affirma le Général de Brigade.

En descendant l’escalier de la cave, Jervis recueillit les excuses sans fin du directeur qui semblait se considérer comme personnellement responsable de l’attaque aérienne. Il répondit : « Oh, ça ne fait rien, nous serons très bien, j’ai déjà jeté un coup d’œil. Nous voulons seulement un endroit où nous asseoir, et si possible manger, en attendant la fin de l’alerte. » Et en effet cela aurait pu être pire. La cave était chaude et bien éclairée, et on y trouvait une grande table du genre cantine scolaire avec des bancs de chaque côté. Un poisson d’argent imprimé au pochoir égayait çà et là les murs crépis de la cave, histoire de signaler qu’il n’y aurait pas de rabais sur l’addition.

« Certes vous pourrez vous asseoir, monsieur, certes vous pourrez manger, mais je suis mortifié de ne pouvoir vous offrir davantage d'intimité pour votre réunion.

— Ne disposez-vous pas d'un second abri où pourraient aller tous ces braves gens ? » s'enquit M. Fitzwilliam depuis le fond.

— Non, monsieur, rien, c'est le seul abri prévu, pour les visiteurs comme pour le personnel. Nous avons déposé une demande de permis afin de construire un refuge supplémentaire, mais on nous l'a refusé sous prétexte que ces travaux n'avaient pas suffisamment d'importance au plan national.

— Un refus fort regrettable. » Les braves gens en question, qui n'avaient pas l'air si braves que ça, incommodaient M. Fitzwilliam et ne lui donnaient nulle envie d'être enterré avec eux. Il avait beau être aussi courageux que n'importe quel lion peint par Landseer, il tenait énormément à ce que la mort le trouve parmi ses pairs officiels, et voilà que l'Armée, gaffant comme à son habitude, le menaçait d'un tombeau par trop commun.

« Heureusement, monsieur, il y a deux escaliers, alors si vous voulez bien avoir l'obligeance de vous séparer des autres clients nous commencerons à servir le poisson. »

Jervis se sentit gêné et vaguement coupable à la suite de cette révélation. Il n'avait pas, lors de son examen préliminaire des lieux, repéré le deuxième escalier. Il avait eu trop à faire avec Belle. Oui, l'escalier était là, montant en courbe dans la pénombre d'un renfoncement et, d'après ses calculs, communiquant directement avec la cuisine de Quimerle.

« Oui, monsieur, c'est ce qu'on appelle l'Escalier des Contrebandiers. Oui, madame, il est monté beaucoup de choses bizarres par cet escalier dans le temps, et il en est descendu aussi, je suppose. Il avait alors un prolongement (aujourd'hui obstrué, bien sûr) qui passait juste en dessous de nous sous le jardin tropical et aboutissait à la plage. Voulez-vous vous séparer des autres, je vous prie ? » Avançant, reculant et se frottant les mains, il s'efforçait d'allier à son obséquiosité et à ses talents d'organisateur le chic de l'homme du monde.

« Mais je ne peux donner mon aval à cet arrangement », protesta M. Fitzwilliam. Il se représentait déjà les courriers échangés entre le Foreign Office, le Ministère de la Guerre et le Ministère de l'Intérieur dans l'éventualité d'un coup au but, et il voulait qu'on sache bien que sa propre attitude avait été, depuis le début, d'une clarté indubitable.

« Est-ce que ces emmerdeurs s'imaginent que ce fichu hôtel leur appartient ? cria une voix furieuse derrière lui – une voix de femme. Bloquer l'escalier… c'est honteux. Hé, vous, jeune homme, allez, avancez. » Et elle poussa le représentant du Foreign Office avec son sac à main. On entendit un minuscule tintement. Le glas d'une excellente cuvée. Un fantôme au suaire d'ambroisie. Le carafon s'était fracassé contre le mur de la cave.

« Espèce d'empoté ! » s'écria le Général de Brigade Miles, dont le premier élan, même s'il appréciait le vin, fut de badiner.

« Enfin, ce n'est tout de même pas ma faute si un membre de l'assistance perd soudain son sang-froid ! »

La femme, toujours folle de rage, se mit à hurler : « Donnez-leur une autre bouteille, garçon, et mettez-la sur ma note. La note de Lady Dawes. Elle n'était pas unique en son genre, je suppose.

— Madame, ce vin venait du Jura », précisa le Prisonnier d'Etat sur un ton exaspéré. Les Anglais en situation de danger étaient plus qu'il n'en pouvait supporter.

« Il peut venir du juge, pour ce que ça me fait !

— Ah, encore une épigramme ! »

Le Général de Brigade Miles tapa dans ses mains. Il devait réunir son troupeau avant qu'il ne se pique au jeu des reparties. Il descendit l'escalier mouillé de vin, marcha jusqu'à la table et, s'installant à son bout sur un tonneau de cidre vide, il reproduisit, dans la mesure du possible, l'agréable agencement du salon privé. Comme auparavant, le Prisonnier d'Etat prit place à sa droite, Miss Latour à sa gauche. Ceux-ci étaient flanqués respectivement de M. Fitzwilliam et du Capitaine Jervis. Derrière Fitzwilliam et Jervis il y avait deux dessertes, disposées le long des bancs en bois sur les ordres de Jervis, et vaguement destinées à protéger les élus contre la populace. Ce n'était pais une barrière bien efficace, et la voix de Lady Dawes la franchissait sans le moindre problème. Elle parlait, entre autres, de la vulgarité du luxe en temps de guerre, des souffrances des chiens et des chats, et de la mentalité des officiers d'état-major. Elle plaida, toujours à tue-tête, en faveur d'un monde plus gai et plus simple, contenant moins de bureaucrates et de galonnés. Elle avait d'abominables complices qui profitaient de ses silences pour se livrer à des commentaires : « May n'est-elle pas merveilleuse, May n'est-elle pas unique ? Elle ose dire ce qu'elle pense. Ça leur fait du bien, aux gens comme ça, d'entendre ce genre de choses de temps en temps. Qu'ont-ils besoin de venir dans cette cave ? Pourquoi ne sont-ils pas restés en haut ? »

Pendant ce temps, les accessoires du deuxième plat commencèrent à arriver. Des couteaux et des fourchettes descendirent l'Escalier des Contrebandiers, et furent bruyamment entassés sur la table. Le pain y fut déposé à son tour. Ainsi que les verres. Belle se rendait utile. Tandis qu'elle donnait une serviette à Jervis, elle lui souffla à l'oreille : « Le poisson ne te plaira pas.

— Pourquoi ?

— Ah ! »

Comprenant qu'elle voulait lui parler, il se leva sous le prétexte d'aller chercher un morceau de pain pour Miss Latour. « Pourquoi ? répéta-t-il.

— Quimerle est parti.

— Quimerle est parti ? Quand est-il parti ? » Il réfléchissait à toute vitesse, repensant au téléphone coupé, et au moment où la coupure s'était produite.

« Après avoir envoyé le potage. Tu n'as jamais vu de ta vie pareille panique dans une cuisine. Shirley – c'est la spécialiste des légumes, du moins elle est censée l'être – prépare l'intégralité du repas avec le garçon d'hôtel pour l'aider. Ils ne savent pas où se trouvent les choses, ils ont mis de l'huile de paraffine dans la sauce à la place d'huile de table, ils ont… enfin, tu verras. Le directeur est furieux. C'est la troisième fois que Quimerle lui fait le coup. Il est versatile, évidemment. On raconte que tous les génies le sont. Quimerle est merveilleux, il faut dire. C'est trop drôle de voir le directeur sourire de son petit air satisfait quand il est ici, puis monter l'escalier quatre à quatre pour pester. Il a emporté toutes les clés. Ce qui l'a contrarié, Dieu seul le sait, n'empêche qu'il est parti. Qui est-ce, cette grosse femme à côté de qui tu es assis ? »

Oui, peut-être Dieu le savait-il, songea John, l'esprit accaparé par les bombardiers qui approchaient. Il n'aimait pas le tour que prenaient les choses, alors là pas du tout, et devait rendre compte la situation au Général de Brigade. « Je ne peux pas répondre aux questions, dit-il à Belle, et je ne dirais pas que Miss Latour est grosse.

— Tu ne peux pas répondre aux questions mais ça ne te gêne pas d'en poser. Quoi qu'il en soit, je n'aime pas cette femme, et je parie qu'elle a quelque chose derrière la tête. Je n'aimerais pas avoir *sa* conscience. Et je n'aime pas l'homme avec qui elle est. Pas plus que cet imbécile de Londres. Et je vais te dire quelque chose d'autre, John. Cette femme qui se fait appeler Lady Dawes et qui cherche à se montrer grossière…

— Qui cherche ? J'aurais dit qu'elle y arrivait parfaitement.

— Eh bien, j’ai vu plus de gens mal élevés que toi dans mon travail, et je ne la trouve pas naturelle. Elle s’entend trop bien avec le directeur, qui plus est. Est-ce que tu sais qu’elle a une chambre ici, et que quand il en assez de moi, ce qui par bonheur arrive de temps en temps… Toutes ces bouteilles qu’ils se font monter, et puis tous ces discours sur le luxe ! Lady Dawes est en effet excellent juge en matière de vin. J’ai entendu Quimerle qui l’affirmait, et il s’y connaît. Elle est en train de nous regarder en ce moment. Ne te retourne pas. De toute manière, elle ne me plaît pas.

— Y a-t-il quelqu’un qui te plaise, en fait ?

— Ton Général de Brigade.

— Quelqu’un d’autre ?

— Ne sois pas bête. Ce quignon de pain a l’air d’une antiquité. Rapporte-le à ta Lily, et laisse-moi me remettre au travail. Si j’ai des nouvelles de Quimerle je te préviendrai ; en attendant, tu peux me croire sur parole, le prochain plat va être absolument infect. »

Belle n’avait que trop raison. Par l’Escalier des Contrebandiers on vit descendre de gros morceaux de sole, blanchâtres, nervurés, l’air d’être venus en train depuis Whitehall avec M. Fitzwilliam, et présentant une texture assez comparable à celle du fonctionnaire. Quimerle avait eu un épouvantable effet rétroactif. Le Général de Brigade s’excusa. « Vous connaissez l’Angleterre, Votre Excellence, vous savez donc qu’on ne peut espérer avoir du poisson frais sur la côte. Nous l’envoyons toujours mûrir à Londres quand nous pouvons.

— Assurément. Vous mettez votre Empire à profit ; comme le sherry d’Inde orientale, du temps où l’Inde appartenait encore à votre Empire.

— Néanmoins, ce n’est pas entièrement notre faute cette fois. Je regrette qu’il nous faille continuer notre repas dans des circonstances aussi inconfortables.

— Oh, ce n’est rien, rien du tout. Oui, je connais l’Angleterre et dans quelle situation vous êtes. Vous y êtes habitués. Vous digérez rarement un repas sans interruptions, et je ne tarderai pas à m’y accommoder moi aussi. Vous m’avez ébahi avec un potage excellent et un vin mémorable. Je ne pouvais espérer que le poisson fût à la hauteur. Car ceci n’est pas du poisson. Non, nous conviendrons de ne pas appeler ceci du poisson.

— Où est la sauce, John ?

— J’ai bien peur qu’il n’y ait pas de sauce, mon général. » ‘

— Un espoir d’avoir une autre bouteille de ce vin ?

— J’ai bien peur que non. Je crois qu’il est prévu du vin algérien avec l’entrée.

— Rien d’étonnant.

— Je n’en reviens pas d’entendre même parler de vin en Angleterre, dit le Prisonnier d’Etat qui, maintenant que ses compatriotes étaient au-dessus de sa tête, était devenu subtilement insolent. Comme le fait remarquer Balzac : “*Partout où la chimie est pratiquée, on ne boit plus de vin*[*], et votre pays est un grand pays ; industriel.

— Ah, Balzac ! » s’écria Miss Latour, voulant jouer les femmes de culture.

« Oui, j’étais sûr que vous reconnaîtriez la citation, Lily. Car elle vient de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*[*].

— Je n’ai pas lu ce Balzac-là, en fait », précisa-elle en reposant sa fourchette et en contemplant son pain avec dégoût. »

« Non ? Je croyais me souvenir que nous, l’avions lu ensemble à l’époque où tu dansais au Bal Tabarin. Tu l’avais commencé et tu ne l’as pas fini, peut-être. Tu devrais le lire jusqu’au bout. C’est un Balzac qui serait pour toi particulièrement instructif. *Splendeurs… et Misères des Courtisanes.* » Sa voix prit un accent brutal et mystique. « Lis-le jusqu’à la dernière ligne, ma chère Lily. Apprends à quoi en sont réduites les femmes de ce genre, quelle que soit la splendeur de leurs débuts. Apprends comment elles finissent. »

Miss Latour se leva. Elle était scandalisée. Elle s’apprêtait à quitter la cave. Le banc en bois coinçant ses genoux plantureux par l’arrière, elle se retrouva bloquée, et le Général de Brigade l’obligea à se rasseoir. Il ne prononça pas une parole, ce dont elle lui fut reconnaissante. Elle regarda en face d’elle son ancien amant, rajusta son sourire. « Tous les hommes vous insultent tôt ou tard quand ils ne sont pas réellement forts », se disait-elle intérieurement. Puis elle se moucha et se surprit à pleurer. C’était tellement injuste, elle qui avait passé sa vie à essayer de rendre les hommes heureux ! Bien sûr, elle donnait prise à la critique en ce qui concernait Grivenchy, mais elle avait espéré que Henning ne la soupçonnerait jamais, et, maintenant qu’il la soupçonnait bel et bien, il aurait dû plutôt manifester une certaine largeur d’esprit au lieu de… vous prendre en défaut… de vous humilier avec des histoires de poissonneries… avec Balzac… A sa grande horreur, ses larmes coulaient désormais à flots. Belle la dévisagea de nouveau, cette fois avec plus d’indulgence. Miss Latour avait éveillé en elle un sentiment de compassion inattendu. Lady Dawes, sans cesser son caquetage, contemplait elle aussi la scène.

Comme agacé au-delà du supportable par toute cette fichue affaire, le Général de Brigade Miles se leva soudain de son tonneau et appela Jervis au rapport. Tournant le dos au mur de la cave, ils pouvaient surveiller l'accès des deux escaliers. Les convives avaient à présent écopé de leur portion de sole sans sauce, qu'ils faisaient descendre avec de l'eau ou de la bière. La lumière électrique les éclairait impitoyablement depuis le plafond bas, soulignant leurs tonsures et l'ourlet de leurs oreilles, leurs nuques duveteuses ou bien décharnées. L'excitation précédente était retombée. La conversation portait désormais sur les attaques aériennes, passées, présentes et à venir ; elle était emailée de quelques ronchonnements, et de divers commentaires avertis sur la mentalité d'Hitler. C'était en somme une conversation d'abri, et on pouvait être sûr qu'elle ne s'améliorerait pas tant que n'aurait pas sonné la fin de l'alerte ou la trompette du Jugement dernier.

« Bien entendu, la ligne a été coupée, fit sèchement le Général de Brigade quand John eut terminé. Par le cuisinier ou par quelqu'un d'autre. Par votre serveuse de bar, peut-être. Evidemment nous sommes entourés d'espions. Allez jeter un coup d'œil dehors et réessayez d'appeler le Commandant de Brigade. Quand vous ne serez pas arrivé à le joindre, revenez ici et ne bougez plus. Notre boulot consiste à ne pas lâcher notre bonhomme jusqu'à ce qu'il soit en taule. Rien d'autre.

— Pas encore de bombes, mon Général, c'est déjà ça.

— Vous croyez ? » Il remonta sur son perchoir. Avec une fougueuse détermination, il entreprit de redonner à la discussion un ton insignifiant. Au pied de l'escalier John s'arrêta un instant pour l'observer. Le Général avait eu raison de M. Fitzwilliam et du Prisonnier d'Etat, il augmentait les intervalles entre les reniflements de Lily Latour. Un homme remarquable. Le décor tout entier – la longue cave au plafond bas avec son éclairage violent, l'ancien relais de contrebandiers – semblait vibrer sous l'effet de son énergie. En le regardant, John pensa brièvement à Quimerle. Forts : tous les deux étaient forts. Ce que les femmes aimaient, ce que les hommes, de façon inexplicable, n'admiraient pas autant, c'était la force. John se demanda un instant s'il était lui-même suffisamment fort, mais ce n'était pas le moment de s'interroger, la situation était trop excitante.

Comme le téléphone ne marchait toujours pas, il poussa la porte de l'hôtel pour contempler la nuit. Il n'était pas tombé de bombes, mais le calme ne régnait pas pour autant. Il percevait, venant du port, un vacarme confus. Le Commando avait apparemment été dissous, et il eut l'impression que d'autres communications que la sienne avaient été coupées. Et si de faux ordres avaient

été émis ? Le Prisonnier était d’une valeur tellement considérable, le cours de la guerre dépendait, si ça se trouve, de son arrestation, et même pendant sa virée à Grivenchy divers plans avaient dû être mis au point par ses amis pour parer à toute contingence. Même maintenant – même ici dans cette cave –, il devait être entouré d’amis.

Puis le bombardement commença, mais au loin. Ils s’en étaient pris à la base de Tetlow. Embêtant pour Tetlow, mais cela ne concernait pas John. Apaisé, il leva les yeux vers les étoiles, et essaya de se rappeler qu’elles constituent des mondes séparés, qu’elles sont peut-être également productrices de vie. Mais c’était là une pensée démodée, plus chère au XIXe siècle qu’au XXe, qui n’intéressait guère le jeune homme. Il était davantage émoustillé par la découverte qu’une des étoiles avait disparu. Tiens, la voilà qui réapparaissait, pourtant… mais voilà qu’une autre avait disparu. C’est alors que soudain il pigea ! Des parachutistes ! L’attaque de Tetlow était une feinte. Les cieux grouillaient de parachutistes, et certains d’entre eux avaient sans doute déjà atterri.

Il y avait là matière à alimenter son rapport, et il se s’empressa de regagner la cave. Ce fut un soulagement de la retrouver exactement telle qu’il l’avait quittée : les convives continuaient à échanger des informations sur Hitler, le poisson reposait toujours sur les assiettes, Lady Dawes la ramenait, le directeur rôdait, l’air ambigu, Belle était plus adorable que jamais, et, les dominant tous et assurant leur cohésion comme dans quelque version moderne de la Cène, le Général de Brigade trônait, viril, sur son tonneau. Jervis avança dans sa direction et, comme s’il avait mis le pied sur un ressort, les fusibles sautèrent.

L’obscurité ne dura qu’un instant. Des lampes électriques ne tardèrent pas à s’allumer, des allumettes à s’enflammer. La cave avait gardé le même aspect. Mais le Général de Brigade n’occupait plus son petit perchoir. Il gisait sur le sol derrière son tonneau, la gorge tranchée.

LE TROISIÈME PLAT

par A.E. Coppard

Vous seriez tenté de penser, n’est-ce pas, que le Destin a quelque petite idée des limites de l’individu et qu’il devait donc bien s’amuser du problème qu’il avait ainsi posé à un officier de l’armée de terre aussi jeune qu’inexpérimenté.

Celui-ci se trouvait là, dans une cave souterraine à moitié remplie de gens effrayés qui se débattaient dans les ténèbres, un meurtrier parmi eux, en compagnie d'un Prisonnier d'Etat très important laissé sans surveillance, tandis que dehors l'enfer en personne larguait ses démons sur le monde.

L'obscurité soudaine avait provoqué des cris chez les femmes et des jurons chez les hommes ; les bancs s'étaient renversés dans un grand fracas tandis que tous ces gens se levaient d'un bond, se cognaient les uns aux autres et se dispersaient affolés.

« Allumez la lumière, bon sang de bonsoir ! hurla Lady Dawes. Allumez, quelqu'un, nom d'une pipe ! Mais allumez donc ! »

Deux lampes électriques firent magiquement leur apparition, quelques allumettes produisirent leurs flammes spasmodiques, et au milieu de la foule qui se massait autour de lui le Capitaine Jervis dut affronter, pour la première fois de sa vie, l'épreuve de vérité, encore que ce fût sous une forme à laquelle son apprentissage militaire ne lui avait pas appris à réagir, et face à laquelle son génie personnel n'offrait aucune réponse. Le corps du Général de Brigade était agité de faibles soubresauts, pareils à ceux qui pourraient agiter un mécanisme à ressorts subitement privé de son acier constitutif.

Lily Latour s'exclama : « Oh, Henning ! » Sévère et impavide, Son Excellence se tenait à ses côtés, et elle se cramponnait à lui.

Le Général de Brigade Miles était mort, ou ne valait guère mieux. Quelqu'un qui avait la démarche feutrée du renard s'était subrepticement approché de lui, lui avait « réglé son compte » – et se trouvait encore parmi eux ? Jervis se sentait horriblement dérouté : toute la responsabilité retombait à présent sur ses épaules ; la mission capitale consistant à livrer le Prisonnier d'Etat aux autorités lui incombait désormais, tout comme la tâche de mettre la main sur l'ignoble meurtrier qui avait assassiné son chef, et il ne disposait d'aucune aide, d'aucune ressource, d'aucun homme à qui communiquer des ordres. Dans son esprit à moitié engourdi, un idiotisme tiré d'un film récent ne cessait de répéter « Qui est le coupable ? Qui est le coupable ? » lorsque son bras fut agrippé et secoué par M. Fitzwilliam, qui grognait : « Prenez les choses en main, pour l'amour du ciel ! Faites quelque chose, voyons ! Sortez-nous de là et vite ! »

Alors le Capitaine Jervis dégaina son revolver et, encore tout retourné par le drame, il s'écria : « Qui est le coupable ? »

De manière assez prévisible il n'y eut pas de réponse, mais dans le silence qui s'était abattu sur la pièce tandis qu'il braquait son arme en tous sens d'un air

menaçant, on reconnut à l'extérieur le crépitement irrégulier mais incessant des tirs de mitrailleuse.

Bon, maintenant, qu'est-ce que je fais ? se demanda-t-il. Il faut que je fasse quelque chose, mais quoi, bon Dieu ? Bravache, il s'écria : « C'est forcément une personne dans cette pièce qui a fait ça ! »

Ce constat plein de défi souleva seulement quelques murmures et quelques hoquets de dénégation. M. Fitzwilliam demanda avec impatience : « Qu'est-ce que vous imaginiez ? Faites quelque chose, voyons. » Le jeune Capitaine se pencha alors sur le corps dont la gorge entaillée saignait abondamment ; bien que dénué d'expérience dans ce genre de domaine, il était sûr que le Général de Brigade était tout ce qu'il y a de mort. Cherchant à tâtons l'étui du Général de Brigade, il y récupéra le revolver. Puis, tout hésitant, une arme dans chaque main, il ne put que se demander de nouveau : « Bon, maintenant, qu'est-ce que je fais ? » L'absurdité de la situation lui apparut soudain. Il remit son propre revolver dans son étui.

« Directeur ! Directeur ! appela-t-il. Où est le directeur ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Y a-t-il un médecin dans la pièce, ou une infirmière ? »

Il n'y avait ni l'un ni l'autre.

S'emparant de la lampe la plus proche, Jervis en promena le faisceau sur la rangée de visages horrifiés qui le contemplaient, et autour de lui dans la pièce. D'un ton autoritaire, il annonça : « Personne ne quitte cette cave, compris ! C'est un ordre. Vous êtes tous coincés ici. Je suis excellent tireur. »

Des murmures se firent entendre parmi le groupe des anonymes ; ils se transformèrent en protestations, que Jervis fit taire par la menace de son revolver.

« Dos au mur, le dos contre ce mur, nom de Dieu ! » hurla-t-il férocement.

Ils obéirent sans broncher. Son Excellence, avec Lily Latour et M. Fitzwilliam, se placèrent derrière lui. Les autres se trouvaient à présent comme circonscrits dans un enclos, ce qui galvanisa un peu Jervis – mais pas longtemps. Et maintenant ? Que diable devait-il faire d'eux ? Il n'osait pas s'éloigner du Prisonnier d'Etat – le meurtrier inconnu était là lui aussi, attendant peut-être le moment de sauter sur Jervis.

« M. Fitzwilliam, dit finalement le Capitaine, prenez mon arme, voulez-vous ? » Il la tendit dans son dos sans se retourner, et M. Fitzwilliam la prit.

« Tirez sur le premier qui essaie de s’enfuir. Qui que ce soit. Et tirez pour tuer. Faites attention, le pistolet est armé. Tenez-vous près de cet escalier-là ; l’autre escalier mène à la cuisine. Il faut que je monte là-haut voir un peu ce qui se passe. Gardez tout le monde ici le temps que je revienne. Vous avez saisi ?

— Et si vous ne reveniez pas ? demanda timidement M. Fitzwilliam.

— Alors, répondit le Capitaine avec désinvolture, vous seriez bon pour la morgue. »

M. Fitzwilliam croyait avoir compris. Prenant son poste au pied de l’escalier de la salle à manger, il fit signe à Son Excellence et à Lily Latour d’aller se placer dans le coin en face de lui.

« Vous autres, cria le Capitaine, les mains en l’air, tous tant que vous êtes, et pas de blague. »

Dirigeant sa lampe sur les personnes alignées le long du mur et son revolver prêt à faire feu, il gagna à grands pas le renfoncement à l’autre bout de la cave où se trouvait l’escalier menant à la cuisine. Il le gravit à reculons. L’escalier comptait une demi-douzaine de marches en spirale, et Jervis fut bientôt invisible. Entrouvrant la porte, il pénétra dans la cuisine avec précaution. La pleine lumière qui y régnait le ragaillardit, bien que les odeurs de poisson fraîchement cuit fussent désagréables. Belle était là, toute seule ; debout sur une chaise, elle cherchait manifestement quelque chose sur une étagère en hauteur. Il l’apostropha avec rudesse.

« Te voilà ! répondit-elle.

— Où est passé tout le monde ? »

Elle expliqua que, s’attendant à voir les bombes tomber, ils étaient tous partis se réfugier dans la tranchée-abri de l’hôtel.

Jervis avait le coude appuyé contre la porte entrouverte.

« Viens ici ! » ordonna-t-il.

La créature aux longues jambes descendit de sa chaise et s’avança vers lui avec nonchalance.

« Vite ! hurla-t-il, irrité par son attitude.

— Johnny ! protesta-t-elle avec une moue pleine de coquetterie.

— Arrête ça, et ne pose pas de questions. Je ne plaisante pas. Fais exactement ce que je te dis. Non, non, ne pose pas de questions, répéta-t-il. Dépêche-toi d’aller fermer à clé l’autre porte qui mène à la cave. Allez, vite, file. » Il tapa du pied. « J’attends que tu reviennes. Ne pose pas de questions maintenant.

— Tu veux dire la porte qu'il y a dans la salle à manger ?

— Cette porte-là, tu as compris.

— Mais elle est déjà fermée à clé, affirma-t-elle. Je l'ai moi-même verrouillée dès que vous êtes tous descendus.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— C'est la règle chaque fois qu'il y a une alerte, pour que les gens restent en bas jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger. »

Il fut saisi alors d'un horrible soupçon. « Comment se fait-il que tu sois ici ? Tu étais en bas à la cave quand les lumières se sont éteintes, je t'ai vue.

— Oui, je suis montée chercher des bougies pendant qu'Oscar réparait les plombs. Mais il n'y a pas une seule fichue bougie dans tout l'hôtel. Il n'y a que le circuit de la cave qui ait sauté, et il est au compteur en train de le réparer, c'est l'affaire d'une minute.

— Oscar ? Qui est Oscar ?

— Le directeur, tous les autres ont déguerpi.

— Le directeur ! Et lui, comment a-t-il fait pour quitter la cave ?

— Pareil que moi », répliqua-t-elle d'un ton léger.

Jervis la dévisageait avec un tel mépris qu'elle demanda : « Enfin, pourquoi tant d'histoires ?

— Vous êtes montés ensemble ! Toi et le directeur ?

— Ah ! Nous nous sommes enlacés par les bras et les genoux et nous sommes montés en roulant comme une boule.

— Va me le chercher, amène-le-moi ici ! » aboya-t-il sauvagement tout en en agitant le bras. Alors seulement elle remarqua le pistolet. Comprenant enfin qu'il se passait quelque chose d'inhabituel, elle laissa échapper un « Oh ! » un peu chagriné.

« Va le chercher, tu m'entends ! »

Tandis que Belle faisait demi-tour et décampait, Jervis ne put s'empêcher d'admirer la grâce de la créature. Elle revint presque tout de suite avec le directeur, qui marchait en se brossant les mains pour en ôter la poussière.

« Désolé de cet incident, monsieur, dit-il, mais tout va bien maintenant. C'étaient seulement les plombs. »

Jervis était de nouveau décontenancé. Le directeur avait l'air si impeccable, si détendu et si affable, qu'il était difficile de l'associer avec le meurtre. Mais si ce

n’était pas lui… qui d’autre cela pouvait-il être ?

« Pendant la panne de lumière, expliqua Jervis, mon chef, le Général de Brigade, a été assassiné.

— Assassiné ! répéta le directeur, interloqué. Que… comment… mais, non, vous plaisantez, hein ?

— Une personne dans cette cave, expliqua brutalement Jervis, l’a attrapé par-derrière lui a tranché la gorge, et personne n’a rien entendu.

— Mort ? murmura le directeur.

— Mon Dieu, oui ! Sa tête a été à moitié détachée. »

L’homme et Belle paraissaient frappés d’horreur. « Mais qui a fait ça ? demandèrent-ils tous deux.

— Je ne le sais pas encore. Pas le temps. Je suis dans un pétrin épouvantable. Vous avez une idée ? »

Ils se regardèrent l’un l’autre, secouèrent lentement la tête. Leur détresse était assez convaincante. Oui, ils avaient quitté la cave ensemble à toutes jambes dès que les lumières s’étaient éteintes. Ils n’avaient pas l’air de mentir. Jervis s’aperçut que jusqu’à présent il avait soupçonné trois personnes : le directeur, Quimerle et Son Excellence lui-même. Quimerle paraissait complètement hors du coup ; le directeur, bien qu’inspirant assez peu la sympathie et la confiance, n’avait pas du tout une allure de coupable, donc le Prisonnier… ?

« Celui qui a fait ça, dit Jervis, sera pendu pour ce crime, et pendu pour de bon. Il se trouve *forcément* encore dans la cave. Je vais y confiner tout ce petit monde, mais il faut que j’en sorte mes acolytes. Il y a cette attaque aérienne en cours, tous les téléphones sont coupés, nous sommes complètement isolés, et je n’ai pas la moindre idée de ce qui se passe ailleurs. Je vais pincer ce meurtrier, mais je dois tout d’abord mettre mes compagnons en lieu sûr. Vous n’avez pas à avoir peur des bombes, ils n’en largueront pas, c’est une opération de parachutage. J’ai besoin d’aide. »

Le directeur et Belle prirent la chose avec un certain courage, mais aucune de leurs suggestions ne parut utile au Capitaine. Lui seul connaissait l’objectif réel de l’attaque, et il ne pouvait le révéler au couple.

« Nous ne devons pas rester à terre. Vous pouvez me trouver un bateau ? Pas un canot automobile, ça fait du bruit, et puis ils ont sûrement la liste des bateaux du port. Non, un bateau à rames, pour que je puisse les embarquer discrètement. N’importe où loin de la terre ferme. »

Bizarre… il semblait n'y avoir aucun bateau à portée de main.

« Mais enfin un port… et pas de bateaux ! s'exclama Jervis.

— Si ! se souvint Belle tout à coup. Il devrait y en avoir un dans la crique au-dessous de la plantation : le bateau de Johnson ! Oui, oui, j'irai le chercher, je vous emmènerai. Je sais godiller et je connais très bien le port.

— Oh, mais…, hésita le directeur.

— Ça fera l'affaire, dit Jervis d'un ton bourru. Fiche le camp, Belle, et prépare le bateau. » L'anxiété le faisait transpirer. « Attends là-bas que j'y amène les autres. Tu es un ange, Belle.

— Et le dîner ? hasarda sans conviction le directeur.

— Oh, le dîner, on s'en bat l'œil ! répliqua Jervis.

— Il serait raté, de toute façon, précisa Belle. Quimerle s'est fait la malle, les filles sont parties, il n'y a rien que je puisse cuisiner, je n'ai jamais su cuisiner, et en plus… je suis enrôlée à présent ! »

Il n'y avait plus rien à ajouter sur ce chapitre, et elle courut chercher une veste.

« A vous maintenant, M. Oscar… comment vous appelez-vous, d'ailleurs ? » Jervis s'arrangea pour remuer son revolver d'une façon gentiment persuasive.

« Watson. Oscar Watson.

— Vous allez redescendre avec moi à la cave. Est-ce que cette porte ferme : existe-t-il une clé ?

— Oui, oui, elle est accrochée là. » Le directeur essuya ses mains moites sur ses hanches.

« Et il y a des verrous, aussi, vous voyez !

— Parfait. Dans ce cas… » Jervis ouvrit la porte. « Après vous. Non, passez devant, je vous prie. »

C'est donc dans cet ordre qu'ils descendirent l'escalier menant à la cave ; celle-ci était de nouveau bien éclairée.

« Par là, Oscar », dit Jervis en indiquant d'un air résolu le mur où le groupe des clients anonymes était encore aligné.

Oscar Watson obéit. Puis, braquant son revolver sur le groupe, Jervis cria : « Vous allez tous rester ici jusqu'à nouvel ordre. N'essayez pas de faire les malins et tout se passera bien. M. Fitzwilliam, amenez notre ami par ici, je vous prie, et suivez-moi. »

Jervis les précéda dans l’escalier, suivi de Lily Latour en pleurs, de Son Excellence pleine de majesté et de M. Fitzwilliam désormais étrangement calme. Lorsqu’ils furent tous dans la cuisine Jervis ferma la porte à clé, poussa les verrous, et empocha la clé. Tandis qu’il exposait les grandes lignes de son nouveau plan à M. Fitzwilliam, Belle fit irruption dans la pièce ; elle écarquillait des yeux affolés et était tout essoufflée.

« Le bateau n’est pas là, John !

— Où est-il, alors ?

— Il n’est pas là, répéta-t-elle en haussant les épaules. Parti.

— Oh, Seigneur ! gémit Jervis. Nous voilà bien ! Qu’est-ce qu’on fait maintenant ?

— Et il y a des hommes, ajouta-t-elle hors d’haleine, des soldats, je pense, plein de soldats, qui grouillent dans tous les sens ; ils mijotent quelque chose.

— Quoi ? Où ça ?

— Là-bas, près des arbres.

— Ce sont des hommes de chez nous ?

— Je ne saurais pas dire, il fait sombre bas, je n’ai pas pu me rendre compte.

— Ils sont nombreux ?

— Eh bien… oui, plutôt.

— Tu les as entendus parler ?

— Non, pas un son. J’ai entendu un ou deux sifflets, des signaux, à mon avis, mais c’est tout. »

Les détonations paraissaient proches à pré sent, tout comme le grondement sporadique des tirs rapides.

« Des mitraillettes », remarqua Belle.

Ils ne dirent plus rien, et il semblait bien qu’ils n’eussent plus rien à faire. Le petit groupe s’appuya paresseusement à la grande table de cuisine pendant que Jervis arpentait la pièce dans la plus profonde perplexité ; enfin Son Excellence demanda d’un ton suave « Voulez-vous que je sorte et que je fouine un peu ? »

Pour toute réponse, Jervis lui lança un regard noir. D’un ton dégagé, le Prisonnier déplora alors la perte de leur dîner.

« Assez ! protesta Lily Latour en frissonnant. Je ne pourrais rien avaler.

— Je n’ai plus envie de rien, déclara M. Fitzwilliam d’un air réprobateur.

— Et qui diable voudrait manger dans un moment pareil ? demanda Belle avec indignation.

— Enfin voyons, reprit lentement et impassiblement Son Excellence, moi j'aimerais bien. Vous savez, Lily, ça me rappelle un repas que j'ai partagé jadis avec un monsieur fort aimable à Marlow lors de ma toute première visite dans cet admirable pays. Car ce repas aussi avait subi une interruption. Mon hôte était connu pour le penchant qu'il avait pour ce qu'il appelait la Bonne Chère Anglaise, des plats étranges, très bucoliques. Un vieux bonhomme tout à fait admirable, au demeurant : riche, sage, raffiné, charmant. Il m'avait régalé de fromage de tête bouilli, de purée de pois cassés, et d'un breuvage accablant portant le nom de cidre. Et puis nous avons été interrompus, ma chère. Il y a eu un feu de cheminée. Les pompiers sont arrivés. Ils se sont montrés quelque peu radicaux, mais ils ont fait du bon travail. »

A ce moment-là, le Capitaine leva la main en signe d'avertissement. « Chut ! » souffla-t-il. On entendit un pas traînant devant la porte extérieure. La porte s'ouvrit et un homme regarda dans la pièce d'un air interrogateur, un homme à la longue barbe blonde : Quimerle.

LE DESSERT

par James Laver

La jolie petite voiture de tourisme s'arrêta sur la place pavée du marché. La poussière de ce qui avait manifestement été un long et rapide voyage en avait terni l'étincelante carrosserie, mais ne pouvait dissimuler l'élégance de sa ligne. Les deux portières s'ouvrirent simultanément et ses occupants en sortirent : par la droite de la voiture apparut un jeune homme dans les vingt-cinq ans vêtu d'un costume de tweed à la décontraction calculée, et arborant une moustache bien taillée ; c'était de toute évidence un Anglais et, comme l'aurait remarqué l'observateur perspicace, presque à coup sûr un militaire. De l'autre côté de la voiture, regardant autour d'elle avec un ravissement ébahi, se tint un instant une jeune fille, ou plutôt une jeune femme, mince, dotée de très longues jambes et des plus admirables cheveux cuivrés. Le couple se rejoignit devant le capot de la voiture, et l'homme prit le bras de la femme d'un air de propriétaire, cet air de propriétaire quelque peu contraint qu'affiche celui dont le statut de propriétaire n'est pas très ancien. Ils ressemblaient à deux jeunes gens en voyage de noces, ce qui n'a rien d'étonnant, car c'est précisément ce qu'ils étaient.

« Où sommes-nous, John ? demanda la jeune fille.

— A Douarnenez, je pense, si je sais à peu près lire une carte.

— Comme si tu pouvais jamais te tromper ! »

Oui, décidément, il était évident qu'ils n'étaient pas mariés depuis longtemps.

« La première chose à faire, dit le jeune homme, c'est de nous trouver un cantonnement. Les hôtels ne doivent pas manquer. Je vote pour que nous laissions la voiture ici et que nous allions faire un tour. Il est encore très tôt. »

Il était en effet à peine six heures, mais les petits cafés autour de la place étaient déjà quasi pleins. En face d'eux, ils remarquèrent une rue étroite mais animée qui présentait apparemment plusieurs enseignes d'hôtels.

« Allez, viens », dit le jeune homme, agrippant toujours le bras de sa femme et la guidant sur les pavés. Tout à coup il poussa une exclamation stupéfaite et s'arrêta pile.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec inquiétude. Tu ne te sens pas bien ?

— Regarde ça. » Il désignait l'enseigne surmontant la porte d'un petit hôtel.

« Quoi ?

— *Poisson d'Argent*[*].

— Et alors ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Poisson d'Argent, expliqua-t-il, c'est Silver Fish en français.

— Ça par exemple !

— C'est là que nous allons loger, décréta-t-il avec conviction, à moins que ce ne soit trop répugnant. »

Ce n'était pas trop répugnant. En fait, ça avait l'air d'un petit hôtel tout à fait charmant ; et ils furent accueillis par une femme de chambre très soignée et pas laide du tout qui leur dit que, mais oui, une chambre était disponible et auraient-ils l'amabilité d'attendre un petit instant et elle irait chercher le propriétaire. « Il est dans la cuisine, expliqua-t-elle, car c'est également le chef cuisinier. Comme ça, on est sûr de bien manger, pas vrai ? » Et elle disparut dans les profondeurs de l'hôtel, tandis que les deux voyageurs se regardaient dans les yeux et que certaines réminiscences affluaient étrangement dans leur tête.

« Tu te rends compte, un autre Poisson d'Argent ! s'écria la fille. Et ici, en Bretagne. »

Mais elle eut à peine le temps de terminer sa phrase que des pas lourds se firent entendre sur les dalles du couloir et que le directeur apparut devant eux.

C'était un grand gaillard corpulent, et quand il s'engagea dans le carré ensoleillé situé près de la porte les deux visiteurs le reconnurent et poussèrent un cri.

« Quimerle !

— En personne, acquiesça l'individu, rejetant sa tête en arrière si bien que sa superbe barbe pointait droit devant lui. Mais puis-je vous demander… ? »

Il laissa échapper à son tour un cri de stupéfaction.

« Ma parole, mais c'est le Capitaine Jervis… et Belle !

— Le Commandant Jervis, rectifia la jeune fille, et Mme Jervis.

— Mme Jervis ! Ah ! Je commence à comprendre. Mais comment m'avez-vous trouvé ? Qu'est-ce qui vous a conduits à…

— C'est le nom de l'hôtel, expliqua le Commandant.

— Ah oui. Le Poisson d'Argent. C'est moi-même qui ai choisi le nom. Une touche de sentimentalisme. Non que j'aie la moindre raison de nourrir de tendres sentiments à l'égard de l'ancien Poisson d'Argent… »

Son attitude changea brusquement, devint subitement professionnelle. Désiraient-ils rester une nuit ou deux ? Une chambre double, bien entendu (il eut un léger sourire). Et ils dîneraient sûrement à l'hôtel.

« Si vous pouvez nous promettre un meilleur repas que le dernier que nous avons pris, ou pas pris, au Silver Fish », plaisanta Jervis.

Le propriétaire du Poisson d'Argent posa son index contre son nez puis l'agita lentement devant eux. « Ça au moins je peux le promettre. » Et il les mena jusqu'au petit bureau où ils devaient remplir le registre.

« Et qu'est-ce qui vous ferait plaisir pour le dîner ? demanda-t-il quand les formalités furent terminées.

— Ce que vous voudrez, répondit Mme Jervis. Nous savons que vous faites merveilleusement la cuisine. » Son mari, pour sa part, se montra plus exigeant.

« Ce qui me plairait, dit-il, c'est le menu que nous aurions dû déguster ce soir-là au Silver Fish, s'il y avait eu… moins d'interruptions.

— Moins d'interruptions ! s'écria Quimerle. La formulation est excellente… et tellement anglaise. Si je me souviens bien, parmi ces interruptions, comme vous dites, il y a eu une attaque aérienne, une invasion de parachutistes allemands et un meurtre ! Mais évitons d'aborder ces sujets-là maintenant. Nous avions commencé, si ma mémoire est bonne, par une *Crème Saint-Germain* ?

— Oui, c'est cela.

— Et puis il y avait de la sole. Epouvantable ! Mais je n’y étais pour rien. Quant aux autres plats, vous n’en avez jamais vu la couleur.

— Et pour cause, murmura le Commandant.

— Cette fois ce sera différent. *Monsieur et Madame*[*], laissez-moi faire. » Ses manières professionnelles prenaient de nouveau le dessus. « En attendant, je vais dire à Marie de vous montrer votre chambre. »

Deux heures plus tard, ils étaient installés dans la petite salle à manger d’allure proprette. On leur avait attribué la place d’honneur, la table dans l’embrasure de la fenêtre, d’où ils pouvaient admirer la place et, au-delà, apercevoir les grands mâts qui hérissaient le port.

« Ce potage, constata le Commandant, est encore meilleur que la dernière fois. Tu ne trouves pas, Belle ? »,

Sa femme haussa légèrement les sourcils et dégagea de son front laiteux une boucle d’un roux éclatant.

« Tu oublies, répondit-elle, que je n’étais pas à table avec vous. Je faisais le service. Et la *Crème Saint-Germain*[*] ne figurait pas au menu du personnel. »

Le Commandant parut légèrement froissé et pendant un moment consacra toute son attention au vin que Marie venait de verser dans leurs verres. C’était un vin blanc léger, frais et vif au palais, mais la bouteille ne portait pas d’étiquette, et Jervis fut incapable de l’identifier.

« Maintenant, la sole », dit-il.

Elle était délicieuse, préparée de la façon la plus simple, *légèrement dorée*[*], sa chair blanche et ferme fondant dans la bouche. Ils l’avalèrent en silence. Ce n’était pas qu’ils ne l’appréciaient pas, mais leurs pensées étaient ailleurs, à un autre dîner dans un autre pays, durant la troisième année de la Seconde Guerre mondiale. Inconsciemment, ils attendaient quelqu’un : ils attendaient Quimerle. Celui-ci, fort probablement, était encore occupé en cuisine.

Jervis contemplait d’un air absent le petit pupitre situé à l’autre bout de la pièce, le pupitre où, dans tant de restaurants français, trônait « Madame* ». Mais Madame, si Madame il y avait, n’avait pas encore fait son apparition. Il but une autre gorgée de son vin, et lorsqu’il regarda de nouveau, eh bien, le siège disposé derrière le bureau n’était plus vide. Une dame imposante vêtue d’une robe de soie noire y avait pris place et s’affairait à trier ses papiers et sa petite monnaie.

« Belle, dit-il doucement.

— Qu’y a-t-il, John chéri ?

— Est-ce que tu vois ce que je vois ? »

Le regard de la fille suivit celui de son mari en direction du bureau.

« Mais… mais elle était avec toi cette nuit-là, balbutia-t-elle. La dame qui… je ne sais plus son nom.

— LilyLatour.

— Lily Latour ! Mais que fait-elle ici ? » Et ses paupières se plissèrent comme si elle se rappelait tout à coup, et par trop clairement, les terreurs et les mystères qui avaient animé cette nuit-là.

« Apparemment, déclara son mari en souriant, il n’y a pas qu’un mariage qui ait découlé de notre petit dîner au Silver Fish.

— Je vois. Mais tout cela a quelque chose d’un peu troublant, non ?

— D’inattendu en tout cas. J’aimerais bien que Quimerle vienne. Il y a tant de choses que je veux lui demander. Après tout, j’avais mon devoir à accomplir, et lorsque les troupes qui se rapprochaient de l’hôtel se sont révélées être anglaises, et être venues à bout sans difficulté des parachutistes allemands, j’ai embarqué avec moi le Prisonnier d’Etat et ce type du Foreign Office, j’ai réquisitionné une voiture et je les ai ramenés tous les deux à Londres. J’ai laissé en plan toutes les autres complications…

— Y compris moi, précisa Belle d’un ton boudeur.

— Toi, je suis revenu te chercher. Mais je n’ai jamais revu aucun des autres, à l’exception bien sûr du Général de Brigade, ou plutôt de son cercueil. On lui a offert des funérailles militaires. »

Belle eut un léger frisson.

« Et ensuite, comme tu le sais, j’ai été envoyé à l’étranger, et nous n’avons même pas pu nous marier avant, avant…

— Vendredi dernier », compléta Belle.

Il lui sourit et leva son verre.

« Mais j’aimerais bien que Quimerle arrive. »

Il leur fallut cependant attendre d’être passés de la sole à la selle d’agneau, et du vin blanc au Pommard 1934, puis de tous ces délices à un fromage mémorable, il leur fallut attendre que les assiettes du dessert eussent été disposées devant eux, pour voir enfin apparaître le propriétaire des lieux. Il avait enlevé sa toque et son tablier blancs et était de nouveau habillé comme ils

l'avaient vu la première fois. Vigilant et sûr de lui, il fit son entrée d'un pas paisible, s'arrêta un instant au petit bureau pour s'entretenir avec Madame, puis il passa entre les tables, saluant ses hôtes, plaisantant avec certains et conversant gravement avec d'autres. Belle avait un mal fou à tenir en place tandis qu'elle l'observait. John Jervis épluchait une poire en feignant la nonchalance. Il savait que Quimerle finirait par venir s'asseoir à leur table.

Si Lily Latour les avait vus elle n'en donna aucun signe. Elle était accaparée par ses fiches et par ses calculs. De son côté Quimerle poursuivait sa lente progression, et, quand Jervis eut mangé le dernier quartier de sa poire, le gaillard barbu atteignit enfin la table près de la fenêtre.

« Eh bien, dit-il, toujours sur son ton professionnel, votre dîner vous a plu, j'espère. » Puis, se détendant un peu, il ajouta : « Au moins autant que la dernière fois. »

Belle ne put se contenir davantage. « Oh, *Monsieur Quimerle*[*], dit-elle, il y a tellement de choses que nous voulons vous demander. »

L'attitude du gaillard changea une fois encore. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui pour vérifier que tout était en ordre, puis s'assit calmement à leur table. Il se retourna alors et fit signe à Marie.

« *Une bouteille d'Armagnac*, dit-il, et *trois verres*[*]. » Il fallut attendre que le pâle liquide couleur de paille brillât dans leurs verres, qu'il eût levé le sien et que, inclinant la tête, il l'eût tendu, d'abord dans la direction de Belle puis dans celle de Jervis, pour qu'il reprît la parole.

« *Eh bien*[*] ! murmura-t-il. Vous désirez me demander beaucoup de choses ?

— Mais bien sûr ! s'écria Jervis. Comment vous êtes venu ici et… et tout le reste.

— C'est très simple, répondit Quimerle. Il se trouve que Douarnenez est mon lieu de naissance et, en outre, j'en avais assez de travailler pour les autres. J'avais accumulé un petit capital. Quoi de plus naturel que de revenir ici et de m'établir à mon compte, modestement, je l'avoue, mais non, je crois, sans une certaine distinction. »

Avant que ses auditeurs aient pu formuler le compliment qui semblait de rigueur, il poursuivit :

« Vous vous posez des questions, sans doute, à propos de Lily, mais elle aussi fait partie de mon passé.

— Partie de votre… ?

— Je l'ai connue du temps où elle était danseuse au Bal Tabarin et où moi – moi je travaillais en cuisine chez Foyot. Vous voyez, la roue a fait un tour complet. Il est vrai que Madame ne danse plus… »

Il s'interrompit pour boire une autre petite gorgée de cognac.

« Je l'ai perdue de vue pendant de nombreuses années. Nous nous sommes séparés, j'en ai peur, dans la colère. Je suis par nature un homme assez jaloux.

— Ça, je sais », chuchota Belle. A cette remarque, une expression mécontente vint assombrir le visage de son mari.

« Ne vous torturez pas, *Monsieur le Commandant**, dit Quimerle avec douceur. Si je n'ai pas apprécié les avances d'Oscar Watson, c'était (comment dites-vous ?) à titre purement avunculaire. »

Belle laissa échapper un petit rire, et une fois encore Jervis lui lança un coup d'œil. Il aurait préféré que la conversation change de cours.

« Vous étiez jaloux au sujet de Lily Latour », suggéra-t-il.

Quimerle écarta les bras en un geste d'excuse. « J'étais jaloux, reconnut-il, mais j'avais également les pieds sur terre. Lily avait suivi son chemin, et je ne pouvais pas le lui reprocher. Mais ça ne m'enchantait pas de rencontrer ses amis masculins. En fait, sur le lot, il n'y en a que deux que j'aie jamais rencontrés : le Prisonnier d'Etat, comme vous l'appeliez avec tant d'humour, et le Général de Brigade Miles. Par bonheur, ils sont morts tous les deux. »

Jervis eut un léger sursaut à l'annonce brutale de cette nouvelle.

« Morts tous les deux ! » s'étonna-t-il entre ses dents.

« Mais oui ! Le Prisonnier d'Etat, comme le monde entier le sait, a été condamné par la Cour Internationale et dûment exécuté ; quant au Général de Brigade, comme vous le savez également, il a été assassiné. »

Quimerle éclata de rire devant le silence horrifié qui s'était abattu sur eux.

« Peut-être pensez-vous que c'est moi qui l'ai assassiné ?

— Bien sûr que non.

— Mais cette idée vous a traversé l'esprit ? »

Jervis secoua la tête d'une manière qu'il espérait convaincante. Belle ne dit rien.

« Ce qu'il y a d'étrange, reprit Quimerle, c'est que le meurtre du Général de Brigade Miles n'était lié ni à la jalousie ni aux problèmes ; d'Etat. C'était, pourrait-on dire, un meurtre complètement dénué de sens.

— Mais qui était coupable ?

— Vous vous souvenez de Lady Dawes ?

— La femme qui parlait fort à la table voisine ?

— Oui. Je suppose que vous n'aviez remarqué les gens qui étaient avec elle ?

— Non, je ne peux pas dire que je les aie particulièrement remarqués. C'était une bande assez insignifiante, m'avait-il semblé.

— Parmi eux se trouvait une espèce de romancier…

— Un écrivain ! s'exclama le Commandant Jervis non sans un certain dégoût. Comment s'appelait-il ?

— Son nom, répondit Quimerle, était E.M. Forster. Vous connaissez ? »

Tous deux firent signe que non.

« Mais pourquoi… ? demanda Jervis.

— Il n'aimait pas les soldats.

— Il n'aimait pas les soldats ! Pourquoi ça ? » s'écria Belle.

Quimerle sourit de son indignation. « Peut-être sa nourrice avait-elle été effrayée par un soldat alors qu'elle le promenait dans son landau, expliqua-t-il. Cela s'appelle, je crois, un complexe. Toujours est-il que la vue du Général de Brigade Miles avec toutes ses médailles et tous ses rubans, son assurance et son efficacité, son évidente maîtrise de la situation, a dû le pousser à bout. Quand les lumières se sont éteintes, il a saisi sa chance et il a tranché la gorge au Général de Brigade. »

Ce récit provoqua des exclamations d'horreur.

« Est-ce qu'il a été pendu ? demanda Belle.

— Pas encore », répondit Quimerle avec un soupçon de regret.

— Mais il va l'être, tout de même ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas. Ces écrivains, comme vous les appelez, on leur laisse toujours tout passer. »

NOTES

* Les mots en italiques suivi d'un astérisque sont en français dans le texte. *(N.d.T.)*.

1 L'Hôtel du Poisson d'Argent, ci-après ainsi dénommé *(N. d. T.)*

Titre original :
Short Stories

ISBN 2-264-02421-6